PALLI

le
te

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 16

RECUEIL

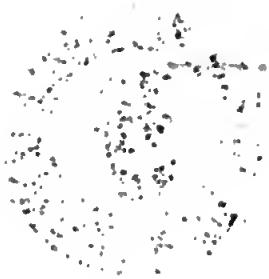
GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME III.



RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES;

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME III.

A LONDRES,
Et ſe trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

6612B

LES
ÉTRENNES.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. DORSIGNY.

MIMY, *Fille de Mme. Dorſigny, âgée de 7 à 8 ans.*

CÉCILE, } *Amies de Mimy.*
BABET, }

Une GOUVERNANTE.

La Scene eſt chez Mme. Dorſigny.

LES ÉTRENNES.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente la Chambre à coucher de Mlle. Mimy. Il y a ſur le devant une petite Toilette ſur laquelle eſt un carton.

L'action ſe paſſe le premier jour de l'An, ſur les neuf heures du matin.

SCENE PREMIERE.

MIMY, *ſeule, ſe regardant avec complaiſance dans le miroir, & ajuſtant ſa coëffure.*

Voilà qui va à merveilles... Je ſuis bien contente de maman, & des étrennes qu'elle m'a données... Que la petite Monroſe va endéver quand elle

verra mon bonnet à dentelles... Hier elle faiſoit tant la petite glorieuſe ! à peine oſoit-on l'approcher : retirez-vous, Mademoiſelle, vous allez gâter mon bonnet ; s'il étoit de blonde ou de gaſe comme les vôtres, je ne m'en embarraſſerois pas... (*Elle leve les épaules.*) La petite bégueule ! jamais je n'ai vu tant faire la rencherie, & cela eſt laid, laid comme le péché mortel, & d'une bêtiſe !... Une épingle ici ne feroit pas mal. (*Elle place une épingle ſur la tête.*) Bien... Il viendra aujourd'hui beaucoup de monde à la maiſon, pour ſouhaiter la bonne année à maman... De beaux Meſſieurs... Je me tiendrai à côté d'elle... Ils me regarderont... (*Elle fait différentes mines devant le miroir.*) Ils me trouveront jolie... Quand ils me feront des complimens, je ferai comme cela. (*Elle ſourit de différentes manieres.*) Fi donc, cela reſſemble à cette vieille Mme. Dorimont, quand elle veut faire la jolie... Comme ceci... Bon... Ah quel plaiſir !

SCENE II.

MIMY, La GOUVERNANTE.

La GOUVERNANTE, *qui a tout entendu entre bruſquement.*

Pour cela non, Mademoiſelle, votre plaiſir ne ſera pas auſſi complet que vous l'eſpérez, j'y mettrai bon ordre.

MIMY, *effrayée.*

Ah ! ma bonne... C'eſt que... je... vous m'avez fait bien peur. (*Elle pleure.*)

La GOUVERNANTE.

Il s'agit bien de cela vraiment : j'ai entendu vos petits diſcours, Mademoiſelle, ils ſont fort jolis ; ils m'annoncent des inclinations que je ſuis très-charmée de connoître.

MIMY, *pleurant.*

Oui, allez; vous m'avez fait une peur, que je n'en puis plus, & vous ſavez que maman n'aime pas que l'on me faſſe peur; elle ſait bien que cela me rend malade.

La GOUVERNANTE.

Vous voudriez me faire prendre le change, mais vous vous trompez; c'eſt le fond de coquetterie & d'orgueil que je viens de découvrir en vous qui me fait peur à moi; elle eſt plus vraie que la vôtre, cette peur-là, & malheureuſement mieux fondée. Je ſuis bien fâchée de troubler votre joie, Mademoiſelle; mais je vous avertis qu'il faut renoncer pour aujourd'hui à déſoler Mlle. Monroſe, & à plaire aux beaux Meſſieurs; vous aurez la bonté d'ôter ce bonnet-là, & de me mettre aujourd'hui votre coëffure la plus commune.

MIMY.

Ma bonne, je vous en prie, laiſſez-

moi mon bonnet; je ne dirai pas à maman que vous m'avez fait peur.

La GOUVERNANTE.

Je m'y attendois bien. Non, Mademoiſelle, je n'ai point de compoſition à faire avec vous; ſi j'avois à faire grace, vous vous y prendriez mal pour l'obtenir; ſachez que, quand je punis, c'eſt que je le crois néceſſaire, & que rien ne peut me faire changer. Vous mettrez votre bonnet de tous les jours, entendez-vous? Cela eſt décidé; prenez votre parti de bonne grace. Je reviens à l'inſtant, & je compte vous trouver coëffée, ſinon, gare le bonnet de nuit.

MIMY.

Ma bonne, je vous en prie, pardonnez-moi, cela ne m'arrivera plus.

La GOUVERNANTE.

Je le compte bien. C'eſt inutilement que vous me priez; car vous

ne porterez pas aujourd'hui ce bonnet-là. Mais ſoyez ſage, modeſte, & ſurtout point orgueilleuſe... Si je n'ai point de ſujet de me plaindre de vous pendant tout le reſte de la ſemaine, c'eſt dimanche les rois... Je ne vous en dis pas davantage, je vous promets que vous ſerez contente de moi. Allons, dépêchez-vous, Mme. Durozoy eſt avec ſes filles auprès de Madame votre mere; on vous a demandée pluſieurs fois. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

MIMY, *ſeule.*

Voilà qui eſt fâcheux, cette miſérable porte! ſi j'avois eu ſoin de la tenir fermée... Mais dépêchons-nous, ſi Cécile & Babet alloient monter, elles me verroient ôter mon bonnet pour en mettre un plus commun, & puis elles ſe douteroient de toute l'hiſtoire, oh! je ſerois déſeſperée... Pour-

vu que maman ne s'aviſe pas de parler devant elles de mon bonnet neuf... (*Elle tire du carton un bonnet.*) Il faut donc mettre cela aujourd'hui. (*Elle regarde le bonnet en levant les épaules.*) Allons donc: (*Elle ſe met en devoir d'ôter celui qui eſt ſur ſa tête.*) Mais auſſi dimanche...

(*On entend du bruit.*)

Ah ciel! voici du monde... (*Elle ôte promptement ſon bonnet.*)

SCENE IV.

MIMY, CECILE, BABET.

BABET.

Et bien, Mimy, es-tu morte? Il y a une heure que nous t'attendons.

CÉCILE, *d'un air précieux.*

Pour cela, Mademoiſelle, vous n'ê-

tes pas trop honnête, il faut vous venir chercher juſque dans votre chambre.

MIMY, *embarraſſée, laiſſe tomber ſon bonnet derriere elle.*

C'eſt que je me coëffois, mes bonnes amies, &...

BABET.

Tu te coëffois? Tu es bien longue à te coëffer; tiens, mal-propre que tu es, voilà ton bonnet à terre. (*Elle ramaſſe le bonnet.*)

MIMY, *rougiſſant.*

Cela eſt vrai. (*Elle veut prendre le*

BABET.

Attens donc, que nous l'examinions; mais, voilà du beau, comment, diantre, de la dentelle? je n'en porte point encore, moi, & ſi j'ai un an & demi plus que toi.

CÉCILE.

Oui; cela eſt aſſez propre & bon pour toi, Mimy; c'eſt plus honnête que ces petites ſaloperies que tu portois; ce ſont sûrement tes étrennes?

BABET.

Oh çà! ma bonne amie, Mimy; j'ai une envie des plus grandes de te voir ce bonnet-là, allons que je t'aide à le mettre.

MIMY.

Non, ma bonne amie, je ne le mettrai pas aujourd'hui.

BABET.

Et pourquoi donc?

MIMY.

Non; c'eſt que... tiens... l'ouvriere a encore quelque choſe à y faire.

BABET.

Bon, tu te moques, ce bonnet-là eſt fini, & très-fini.

MIMY.

Mon Dieu, que tu es terrible ! c'eſt... le ruban qui n'eſt pas bien choiſi.

CÉCILE.

Il eſt vrai qu'il eſt des plus communs.

BABET.

Ce ruban-là ? je le trouve des mieux aſſortis : allons, pas tant de façons ; tu fais la petite mutine, je crois. (*Elle veut lui mettre le bonnet.*)

MIMY, *ſe défendant.*

Non, quand je te dis que je ne veux pas le mettre, & que je ne le mettrai pas.

BABET.

Oh ! oh ! tu le prends ſur un drôle de ton, & bien fais comme tu jugeras à propos.

CÉCILE.

En vérité, Mademoiſelle, c'eſt bien mal reconnoître l'amitié qu'on a pour vous.

MIMY.

Comme vous me déſolez. Oh bien! tenez, je vous avouerai que c'eſt que ma bonne me l'a défendu.

BABET.

Comment dis-tu? ta bonne!

CÉCILE.

Voici une bonne hiſtoire.

BABET.

Comment, tu es aſſez ſotte à ton âge, pour te laiſſer maîtriſer par ta bonne?

MIMY.

Cela vous eſt bien aiſé à dire! c'eſt que c'eſt une perſonne bien ſage, bien prudente, & qui me veut beaucoup de bien, que ma bonne; du moins maman me le dit-elle à chaque inſtant, & elle veut que je lui obéiſſe comme à elle-même.

BABET.

Comme à elle-même, à une domeſtique ? Mais cela eſt épouvantable.

CÉCILE.

Effectivement, c'eſt une eſpece de ſervante qu'une gouvernante. On peut mettre çà à la porte quand on veut, n'en avons-nous pas eu juſqu'à trois ?

MIMY.

Oh ! ma bonne n'eſt pas une gouvernante comme les autres.

BABET.

Comme les autres, ou non ; c'eſt une domeſtique enfin.

CÉCILE.

Oui, tu as raiſon, une domeſtique ; & ta mere t'ordonne d'obéir à une domeſtique ? Ah ciel ! pour moi l'on m'aſſommeroit plutôt.

MIMY.

Mais eſt-ce que vous n'avez pas une ouvernante auſſi, vous ?

BABET.

Vraiment, oui, nous en avons une; mais je voudrois bien pour voir qu'elle s'avisât de faire la maîtreſſe, comme je vous la ferois dénicher bien vîte.

MIMY.

Oh! ici; il n'y a que maman qui a le droit de chaſſer les domeſtiques.

BABET.

Imbécille que tu es, eſt-ce que tu ne ſais pas comment il faut s'y prendre pour faire chaſſer un domeſtique qui déplaît?

CÉCILE.

Pour cela, tu es bien neuve.

MIMY.

Dame; j'avoue bonnement que je n'en ſais pas autant que vous.

BABET.

Tu te ſouviens bien, ma ſœur, de

cette Dlle. Colette, notre premiere gouvernante, comme elle vouloit faire la maîtreſſe, la ſévere, nous mener à ſa volonté; Mademoiſelle nous donnoit des tâches; Mademoiſelle vouloit nous faire apprendre des leçons; Mademoiſelle faiſoit la rapporteuſe, & puis c'étoit toujours des querelles épouvantables. Cela n'a pas duré long-tems, va; j'ai ſu la déſoler ſi à propos, la deſſervir ſi adroitement auprès de maman; enfin, j'ai tant fait des pieds & des mains, qu'elle a été obligée de décamper.

CÉCILE.

Elle étoit bien tenace, celle-là, maman avoit bien de la confiance en elle... Nous avons eu des peines... des peines... mais à la fin nous en ſommes venues à bout. Croirois-tu que nous l'avons forcée à demander elle-même ſon congé?

BABET.

Et toutes celles qui ſont venues depuis ont changé de ton; nous les avertiſſions d'avance; nous faiſions nos con-

ventions, & lorſqu'elles y manquoient, crac, à la porte.

MIMY.

Que vous êtes heureuſes ! je n'aurai jamais cette hardieſſe-là, moi ; je ſais pourtant bien lui faire quelques petits chagrins, pour peu qu'elle me touche ; elle ne me donneroit qu'un petit coup ſur l'épaule, je pleure, je crie de toutes mes forces. Maman vient, ma bonne lui raconte tout, & je ſuis encore grondée par deſſus le marché.

BABET.

Pauvre nigaude ! il faut raconter l'hiſtoire différemment.

MIMY.

Oh oui ! mais c'eſt que c'eſt une femme qui dit toujours vrai, que ma bonne, maman le ſait bien.

BABET.

Allons donc, tu es un enfant ; il

faut avoir de la fermeté, lui dire tout net que tu n'es pas faite pour lui obéir ; au contraire, parce que les domeſtiques ne doivent pas commander aux maîtres, ſans quoi, elle te menera toujours par le nez.

CÉCILE.

Sans doute, il faut faire un peu ſentir à ces gens-là ce qu'on eſt, & ce qu'ils nous doivent.

SCENE V.

CECILE, BABET, MIMY,

La GOUVERNANTE.

Mlles. Durozoy, que faites-vous donc ici, s'il vous plaît ?

BABET.

Mais, je crois, que nous n'avons aucun compte à vous rendre.

La GOUVERNANTE.

Vous êtes bien incivile pour une Demoiſelle de votre condition ; & bien apprenez, Mademoiſelle, que vous en avez des comptes à me rendre ; que vous êtes ici chez moi ; que vous ne deviez pas y monter ſans ma permiſſion.

BABET, *en riant à ſa ſœur.*

Qu'en dis-tu, ma ſœur ? Nous nous imaginions pourtant être chez Mme. Dorſigny.

CÉCILE, *ſur le même ton.*

Je le penſois comme toi ; mais nous nous trompons, comme tu vois.

BABET, *éclatant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! cela eſt plaiſant. (*A la gouvernante* :) je vous demande bien des pardons, Madame, ah ! ah ! ah ! ah !

La GOUVERNANTE.

Mais je vais de ſurpriſes en ſurpri-

ſes ; oui, Meſdemoiſelles, je ſuis ici chez moi ; vous n'ignorez pas que je ſuis gouvernante de Mlle. Mimy : partout où je ſuis auprès d'elle, j'ai l'honneur de repréſenter Madame ſa mere, & ici plus particuliérement qu'ailleurs.

(*Cecile & Babet continuent de rire.*)

En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes bien groſſieres ; quand vous ne reſpecteriez en moi que mon âge...

BABET.

Groſſiere vous-même... Mais, avec votre permiſſion, nous ne ſommes pas faites à reſpecter des domeſtiques.

CÉCILE.

Oh ! mon Dieu ! nous n'avons pas reçu cette éducation-là, par exemple.

La GOUVERNANTE.

Il paroît que vous en avez reçu une

excellente, Mlle. Mimy a dû beaucoup profiter de votre converſation.

BABET.

Certainement, ſi elle veut nous croire, elle n'obéira plus à des gens à qui elle doit commander.

La GOUVERNANTE.

Je m'apperçois que vous vous êtes entretenues de très-jolies choſes. Allez, mes cheres Demoiſelles, vous n'excitez plus chez moi que la pitié : j'avois ſeulement à vous dire que la viſite de Mme. votre mere eſt finie, & qu'elle vous attend pour s'en aller. Vous ne pouvez trop vous hâter de vous rendre auprès d'elle.

CÉCILE, *d'un air moqueur.*

Vous voulez donc bien recevoir nos reſpects.

BABET, *à Mimy, à demi-voix.*

Que je te voie tantôt ton bonnet

neuf, ſinon... (*A la gouvernante d'un ſérieux affecté.*) Madame, j'ai l'honneur d'être... Ah ! ah ! ah ! ah ! (*Elle ſort avec ſa ſœur en éclatant de rire.*)

SCENE VI.

La GOUVERNANTE, MIMY.

La GOUVERNANTE.

Voilà deux méchantes peſtes ; ſi je les avois ſoupçonnées auſſi dangereuſes, elles ne ſeroient certainement point entrées ici. Mais que ſignifie, s'il vous plaît, ce bonnet neuf qu'elles veulent vous voir tantôt ?

MIMY, *avec humeur.*

Açà, c'eſt mon bonnet d'étrennes, pourquoi ne voulez-vous pas que je le mette aujourd'hui ?

La GOUVERNANTE.

Pourquoi ? la queſtion eſt ſingulie-

re, Mademoiſelle, vous le ſavez auſſi-bien que moi, pourquoi ; d'ailleurs, je vous le défends, cela doit ſuffire.

MIMY, *à demi-voix.*

Oh ! vous me le défendez... vous le défendez... Eſt-ce que je ſuis faite pour...

La GOUVERNANTE.

Parlez plus haut, Mademoiſelle, ce que vous avez à dire mérite d'être entendu.

MIMY, *du même ton.*

C'eſt vrai... une ſervante... faire la maîtreſſe.

La GOUVERNANTE, *après l'avoir regardée quelque tems ſans rien dire.*

Fort bien, Mademoiſelle, vous avez admirablement profité ; ſi on vous laiſſe faire, vous égalerez bientôt vos maîtreſſes ; je ne ſais pourtant pas ſi Mme.

votre mere aimeroit que vous priſſiez de pareilles leçons ; je l'entends, je crois, il faut lui demander ſon avis.

SCENE VII, & *derniere.*

Mme. DORSIGNY, La GOUVERNANTE, MIMY.

Mme. DORSIGNY.

Pourquoi ne deſcendez-vous donc point, Mademoiſelle, depuis le tems qu'on vous appelle ? Mais qu'eſt-ce que c'eſt ? vous voilà toute en déſordre, décoëffée, le viſage rouge, les yeux humides. Eſt-ce que vous auriez eu querelle avec votre bonne ? vous ſavez bien que je n'aime pas cela.

MIMY.

Non, maman, c'eſt que... : c'eſt elle qui...

Mme.

Mme. DORSIGNY.

Qui, elle ? de qui parlez-vous donc, s'il vous plaît ?

MIMY.

Maman, c'eſt de ma bonne qui veut me mettre aujourd'hui en pénitence ſans ſujet.

Mme. DORSIGNY.

C'eſt votre bonne, qu'il faut l'appeler, ou bien, Mademoiſelle, qu'il vous arrive de prendre de ſemblables tons. Quant à la pénitence, vous la méritez sûrement; ainſi, je prétends que vous la ſubiſſiez ſans murmurer.

La GOUVERNANTE.

J'ai ſurpris, ce matin, Mademoiſelle ſe regardant avec complaiſance dans ſon miroir, & tenant des diſcours d'une coquette conſommée; j'ai pris le parti, pour rompre ce penchant, de lui défendre de mettre aujourd'hui ſon bonnet d'étrennes.

Mme. DORSIGNY.

Vous avez fort bien fait, mais cette explication étoit inutile; on doit vous obéir ſans examen.

La GOUVERNANTE.

Point du tout, Madame, je ſuis ici ſur le pied de ſervante; j'y dois faire les volontés de tout le monde, n'eſt-ce pas, Mlle. Mimy? Ne ſont ce pas là les leçons que vous ont donné les Dlles. Durozoy?

Mme. DORSIGNY.

Mais voilà qui eſt horrible; comment, petite impertinente, vous avez tenu de pareils diſcours!

La GOUVERNANTE.

Non, Madame, il faut lui rendre juſtice, elle eſt trop bien née pour parler ainſi; elle s'eſt ſeulement laiſſée aller un inſtant aux mauvais propos des Dlles. Durozoy, qui ſont bien les deux plus dangereuſes petites perſonnes & les plus mal élevées que je connoiſſe.

Mme. DORSIGNY.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre cela; oh! bien, Mademoiſelle, je vous défends très-expreſſément de voir jamais les Dlles. Durozoy, ſi ce n'eſt en ma préſence, & lorſque je ſerai à portée d'entendre tous vos diſcours, & de n'en pas perdre une ſeule parole.

MIMY.

Elles ſont venues me chercher, maman, ce n'eſt pas moi, qui....

Mme. DORSIGNY.

Cela ſuffit. Je prétends que vous reſpectiez votre gouvernante; que vous la regardiez comme une autre moi-même, & que vous lui obéiſſiez en tout ſans héſiter.

MIMY.

Oui, maman.

Mme. DORSIGNY.

Prenez garde à ce que vous me pro-

mettez, vous ſavez combien je vous aime; & bien, ſi vous manquez le moins du monde à ce que je viens de dire, vous perdez ſans reſſource mon amitié. Allons, demandez excuſe à votre bonne.

MIMY, *d'un air honteux.*

Ma bonne, je ſuis bien fâchée...

La GOUVERNANTE.

Cela ſuffit, Mademoiſelle; j'oublie tout, j'eſpere que vous tiendrez parole à Mme. votre mere; car, comme je le diſois à l'inſtant, vous avez un aſſez bon caractere, il ſeroit bien fâcheux qu'il fût gâté par la mauvaiſe compagnie des Dlles. Durozoy.

Mme. DORSIGNY.

C'eſt à quoi je vous prie de tenir la main; j'aurai ſoin, de mon côté, qu'elles ne ſe voient que lorſque cela ſera indiſpenſable, mais toujours en ma préſence.

La GOUVERNANTE.

Madame, en faveur du repentir de Mademoiſelle, vous voudrez bien qu'elle mette aujourd'hui le bonnet dont vous lui avez fait préſent.

Mme. DORSIGNY.

Elle ne le mérite guere, mais vous êtes la maîtreſſe.

MIMY.

Maman !.. ma bonne !... que je vous embraſſe !... cela ne m'arrivera plus jamais.

Mme. DORSIGNY, *après avoir embraſſé ſa fille.*

C'eſt bien, ma fille, allons, achevez de vous coëffer, dépêchez-vous. Je vous menerai avec moi faire quelques viſites, il n'y a rien qui forme autant les enfans que cet uſage, & quelque gênant, quelque embarraſſant même qu'il ſoit très-ſouvent, il ſera

toujours le mien. (*A ſa fille.*) Souvenez-vous bien d'aujourd'hui & du danger que l'on court lorſqu'on fréquente de mauvaiſes compagnies ; car, dit le proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.*

FIN.

LES HABITS DE NOCES.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. GARNIER.

ACTEURS.

Mme. VILLEDIEU.

M. D'ARNEUIL, *Frere de Mme. Villedieu.*

Mlle. ÉMILIE, } *Filles de Mme. Villedieu, Emilie eſt l'ainée.*
Mlle. THÉRESE, }

MANETTE, *Ouvriere.*

La Scene eſt dans une ville de Province, chez Mme. Villedieu.

LES HABITS DE NOCES.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente un Salon de la maiſon de Mme. Villedieu, Thérese & Manette ſont aſſiſes l'une à côté de l'autre, & travaillent enſemble à garnir une robe. Mlle. Thérese eſt triſte & réveuſe.

SCENE PREMIERE.

MANETTE *chante en travaillant.*

J'avois égaré mon fuſeau,
Je le cherchois ſur la verte fougere, &c.

(*Lorſqu'elle a achevé le couplet, elle regarde un inſtant, ſans rien dire, Mlle. Thérese qui paroît toujours rêveuſe.*) Eſt-ce là tout ce que vous avez à nous dire aujourd'hui, Mlle. Théreſe?

Mlle. THÉRESE.

Laiſſez-moi tranquille.

MANETTE.

A qui diantre en voulez-vous donc La jolie figure que vous faites, pour un jour de noces, ou autant vaut.

Mlle. THÉRESE *laiſſe tomber quelques larmes.*

Ah ciel!

MANETTE.

Eſt-ce que le mariage de Mlle. votre ſœur vous fait de la peine? Mais, après tout, elle eſt l'ainée, il eſt juſte qu'elle paſſe la premiere.

Mlle. THÉRESE, *ſanglotant.*

Ah! qu'elle ſe marie mille fois...; mais... que je ſuis malheureuſe!

MANETTE.

Je ſais que Madame votre mere n'a pas de trop bonnes façons pour vous ; mais, voici qui va bien changer les choſes.

Mlle. THÉRÈSE.

Tu le crois.

MANETTE.

Comment, ſi je le crois, mais rien n'eſt plus ſûr ? c'eſt Mlle. votre ſœur qui vous enleve toute ſon affection, & bien la voilà qui va décamper.

Mlle. THÉRESE.

Peut-être...

MANETTE.

Pardi, il faudra bien qu'elle ſuive ſon futur qui a un fort bon emploi à Paris. Allons donc, de la gaieté. Mme. votre mere étoit quaſi de bonne humeur ce matin, & vous vous aviſez d'être triſte ?

Mlle. THÉRESE.

De bonne humeur, dis-tu ?

MANETTE.

Sûrement elle étoit de bonne humeur, jamais je ne l'ai vue ſi charmante ; elle vous a preſque dit des douceurs. Quel eſt ce nom qu'elle vous donne avec tant de complaiſance ; ma... ma pré... prédeſtinée, oui ma prédeſtinée ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie donc ?

Mlle. THÉRESE, *ſe laiſſant aller ſur le ſein de Manette.*

Ah ! ma cher Manette, que ma ſituation eſt cruelle !

MANETTE, *effrayée.*

Et bien... mais... finiſſez-donc... Dame, je ne ſavois pas que ce mot-là dût vous faire tant de peine, je l'ai dit innocemment, moi.

Mlle. THÉRÈSE.

Je lui abandonne volontiers ma fortune... mais... exiger encore que je lui ſacrifie le bonheur de mes jours... Ah ciel ! (*Elle fond en larmes.*)

MANETTE, *attendrie.*

Eh bon Dieu ! ma chere Demoiſelle, que votre état me touche ; je ne ſais pas pourtant ce qui peut... Contraignez vous, voici Mlle. votre ſœur.

(*Mlle. Théreſe ſe releve promptement, & reprend ſon ouvrage.*)

SCENE II.

Mlle. EMILIE, Mlle. THÉRESE, MANETTE.

Mlle. EMILIE.

Mes affaires avancent-elles, Mlle. Manette ?

MANETTE.

Autant que je le puis, Mademoiselle ; comme ces jeunes mariées sont impatientes !

Mlle. EMILIE.

Oh ! je vous assure que vous vous trompez fort, je voudrois seulement être débarrassée de tout cet étalage-là qui m'ennuie à la mort. (*En regardant sa sœur.*) Mon Dieu ! que la condition des personnes tranquilles, & qui sont destinées à vivre loin du fracas du monde, est donc heureuse !

MANETTE.

Mais, Mademoiſelle, c'eſt un bonheur qu'il ne tient qu'à vous de vous procurer.

Mlle. EMILIE, *avec humeur & vivacité.*

Vous vous l'imaginez ; eſt-ce que vous ignorez qu'il ne faut pas toujours ſuivre ſon goût, ſes inclinations ; que nous avons des parens qui ſont faits pour nous diriger ; qu'ils connoiſſent mieux que nous ce qui nous convient, parce qu'ils ont de l'expérience, parce que le ciel les éclaire particuliérement ? Vous ne voyez pas cela vous, cependant cela ſaute aux yeux de tout le monde ; mais il y a des gens qui ont la viſiere ſi courte !

MANETTE.

Oh ! Mademoiſelle, ne vous fâchez pas, je vous en prie.

Mlle. EMILIE.

Tenez, Mlle. Manette, c'eſt que

vous feriez mieux ſouvent de vous mêler de votre ouvrage que de tant raiſonner.

MANETTE.

Pardi, Mademoiſelle, ſi vous m'empêchiez de parler!... Et... j'aimerois autant être morte; dès-lors que votre ouvrage va toujours ſon train....

Mlle. EMILIE.

Finiſſons. Oh çà! vous ſavez que c'eſt dimanche mes fiançailles, il me faut ma robe pour ce jour-là.

MANETTE.

Vous l'aurez, Mademoiſelle.

Mlle. EMILIE.

Et bien, Théreſe, tu ne dis mot; qu'as-tu donc?

Mlle. THÉRESE.

Rien.

Mlle. EMILIE.

Que je t'apprenne une bonne nou-

velle ; ma mere eſt allée tout diſpoſer pour te faire entrer demain au couvent. Il faut avouer que c'eſt une bien bonne mere, ſi tu ſavois avec quelle ardeur elle ſe porte à te procurer un état tranquille, heureux, ſi convenable à tes inclinations !

Mlle. THÉRESE.

J'en ſuis perſuadée.

MANETTE.

Comment, Mademoiſelle, vous alliez être religieuſe, je m'en ſuis preſque doutée ?

Mlle. EMILIE, *à Théreſe.*

Tu dois en être bien reconnoiſſante ; elle n'épargne pour cela ni peines, ni démarches.

Mlle. THÉRESE.

Auſſi la ſuis-je autant que je le dois.

Mlle. EMILIE.

Que ton ſort eſt digne d'envie !

Eſt-il rien de plus heureux qu'une religieuſe ? uniquement occupée de ſon ſalut, le tracas étourdiſſant d'un ménage, le cortege ſouvent déſagréable, & toujours embarraſſant d'un mari & d'une troupe d'enfans, ne la diſtraient point de cette grande affaire. Ah ! combien de fois j'ai demandé au ciel une vocation de cette eſpece ! mais il ne m'a jamais exaucée.

Mlle. THÉRESE.

Ma ſœur, je vous en prie, épargnez-moi vos éternelles comparaiſons de votre ſort avec le mien, j'en ſens parfaitement la différence.

Mlle. EMILIE.

Comme vous répondez, Mademoiſelle ; mais je dois peu en être ſurpriſe, vous n'avez jamais reconnu autrement tout ce qu'on a pu faire pour vous, & ſi, après tant de bontés, une mere ſe plaint...

Mlle. THÉRESE.

Tenez, ma ſœur, laiſſez-moi tranquille, ou je vais quitter la place.

Mlle. EMILIE.

Non, c'eſt moi qui vous laiſſe. Quelle humeur ! peut on y tenir, cela eſt tout fait pour le cloître. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

Mlle. THÉRESE, MANETTE.

MANETTE.

Voilà donc où aboutiſſoient les careſſes de Mme. votre mere, je n'en ſuis plus ſurpriſe.

Mlle. THÉRESE.

Tu le vois, mon enfant.

MANETTE.

Mais, sérieusement ? vous êtes décidée à vous faire religieuse.

Mlle. THÉRESE.

Que veux-tu que je te dise ; je ne sais que résoudre, que déterminer ; je n'ai que des malheurs à choisir ; si je reste ici, je suis sûre de prendre le pire.

MANETTE.

Pourquoi avez-vous proposé de vous mettre dans un couvent ?

Mlle. THÉRESE.

Moi ! jamais. C'est une idée qui est venue tout nouvellement à ma mere ; elle ne cessoit de m'entretenir de la vie religieuse, de m'en vanter les douceurs. Je suis timide, tu le sais ; je ne disois mot. Ce silence a été pris pour un aveu, tout de suite on a imaginé que j'avois la vocation la mieux caractérisée, & voilà comme mon sort a été décidé depuis deux jours.

MANETTE.

Et mort de ma vie, vous n'avez pas de courage. Je leur aurois bien fait entendre, moi, que mes idées ne s'accordent point du tout avec les leurs.

Mlle. THÉRESE.

Peux-tu parler ainſi, toi qui connois ma mere ſi parfaitement ? Quoique dévote, tu ſais combien ſa colere eſt terrible, & combien je la redoute. Mon parti ordinaire, c'eſt de me taire & de pleurer.

MANETTE.

Vous voilà bien avancée ; mais M. votre oncle, par exemple, qui eſt ſi honnête homme, qui vous aime tant, que ne lui expoſez-vous votre ſituation ; il y apporteroit du remede, lui.

Mlle. THÉRESE.

Hélas ! il me prend quelquefois envie d'aller me jetter à ſes pieds ; mais

l'incertitude de cette démarche, la fureur où elle mettroit ma mere, & puis une certaine honte ſecrete m'épouvantent & me retiennent... Ah! que je ſuis tourmentée!

MANETTE.

Je vous plains en vérité très-ſincérement, ma chere Demoiſelle; croyez moi, faites un effort; il y va du bonheur de votre vie; il ne vous reſte qu'un oncle dont vous connoiſſez l'affection, ayez recours à lui; car pour une mere, vous n'en avez plus, la vôtre...

Mlle. THÉRESE.

Tais-toi, j'entends quelqu'un.

MANETTE, *chante.*

Maudit amour, raiſon ſévere,
A qui des deux dois-je céder, &c.

SCENE IV.

Mme. VILLEDIEU, Mlle. THERESE, MANETTE.

Mme. VILLEDIEU *entre d'un air composé, s'arrête un instant pendant que Manette chante, & enfin l'interrompt.*

Mlle. Manette, je vous avois priée de vous ressouvenir que vous êtes ici dans une maison pieuse, où vos chansons profanes ne conviennent point du tout.

MANETTE.

Je vous prie de m'excuser, Madame ; mais j'ai coutume de chanter en travaillant, cela me délasse ; d'ailleurs, ce que je chante est fort décent.

Mme. VILLEDIEU.

Oui, pour les gens du monde qui n'y regardent pas de bien près ; mais

ici, Mademoiſelle, nous avons des perſonnes particuliérement conſacrées à Dieu, qui pourroient s'en formaliſer. Si vous ne pouvez vous empêcher de chanter, que ne chantez-vous des cantiques, par exemple, des Noëls; vous auriez l'avantage de nous édifier en vous amuſant.

MANETTE.

Cela ſuffit, Madame.

Mme. VILLEDIEU, *à Thereſe d'un ton doux & inſinuant.*

Eh bien! ma chere fille, ma prédeſtinée, tes peines vont finir; car l'ardeur de ton zele te cauſe de ſaintes impatiences. Va, conſole-toi; demain tu entreras dans ce ſéjour ſi deſiré. Ah! que tu es heureuſe! combien de fois ai-je gémi bien ſincérement de ne pouvoir ſuivre ton exemple!... Tu pleures, ma chere enfant, ah! je vois d'ici tes combats, le démon fait maintenant les derniers efforts pour te détourner de ton ſaint projet: je parie qu'il

qu'il va juſqu'à te faire trouver haïſſable l'état que tu vas embraſſer... Il faut t'armer de courage, rejetter loin de toi toutes les idées de dégoût qu'il pourroit te ſuggérer... Va, je connois mieux que perſonne la ſincérité de ta vocation; je ſuis sûre que rien ne t'empêchera de perſévérer.

Mlle. THÉRESE, *timidement.*

Mais,... ma chere mere,... ſi vous différiez de quelques jours.

Mme. VILLEDIEU.

N'avois-je pas raiſon ? Non, mon enfant; à Dieu ne plaiſe que je m'oppoſe, par des délais criminels, à la volonté du ciel ! Tout cela, ma chere, eſt autant de ruſes de l'eſprit malin qui, heureuſement, n'échappent point à ma pénétration : je voudrois, pour mieux le narguer cet ennemi du genre humain, je voudrois qu'il te fût poſſible d'entrer dès ce ſoir dans ton couvent, je t'y conduirois moi-même à

l'inſtant ; mais des obſtacles que je n'ai pu ſurmonter s'y oppoſent.

Mlle. THÉRESE, *pleurant.*

Ah ! ma chere mere, qu'il me coûtera... de... vous quitter ! Si vous me donniez le tems de voir mes parens... mon oncle.

Mme. VILLEDIEU.

Eh quoi ! oubliez-vous que les ſaints n'ont point de parens ? Ne devez-vous pas faire à Dieu le ſacrifice entier ? Aucune eſpece de liens ne doit plus vous attacher au monde. Tenez, prenez exemple ſur moi ; vous ſavez combien je vous aime, & bien, ne me ſuis-je pas décidée tout d'un coup à me ſéparer de vous, & cela ſans peine... Pourquoi ? parce que c'eſt pour le ciel que ſe fait cette ſéparation ; je lui ai ſacrifié ſans murmure toute ma répugnance, au point qu'il ne me reſte plus que de la joie, du contentement ; je ne ſonge plus qu'au bonheur d'avoir donné la vie à une prédeſtinée,

une ſainte... Cela ne doit-il pas bien me conſoler d'une fille que je perds, & dont, après tout, la mort peut me ſéparer à chaque inſtant ?

Mlle. THÉRESE.

Votre courage eſt bien admirable, ma chere mere... Que ne puis-je l'imiter ?

Mme. VILLEDIEU, *ſévérement.*

Croyez-vous que je ſois parvenue à ce parfait détachement, ſans efforts ? Vous vous trompez, Mademoiſelle... Eh bien ! je vous ordonne d'entrer demain au couvent ; je vous l'ordonne, entendez-vous ? Si vous n'êtes pas aſſez forte pour ſuivre de vous-même votre vocation, faites-le par obéiſſance ; joignez-y ce devoir, vous en connoiſſez la force. Il eſt étrange qu'on ſoit obligé de vous faire violence pour vous rendre heureuſe. (*A Manette qui plie les épaules.*) Qu'avez-vous, Mademoiſelle Manette ?

MANETTE.

Rien, Madame : c'eſt que j'admire l'excès de votre affection pour Mademoiſelle.

Mme. VILLEDIEU.

Il eſt vrai que je n'épargne rien pour ſon bonheur.

MANETTE.

Et cela eſt ſingulier, Madame ; perſonne ne s'en douteroit ; vous vous y prenez de maniere que ſi je n'étois prévenue, j'imaginerois tout le contraire.

Mme. VILLEDIEU.

C'eſt que c'eſt eſſentiellement que je tâche de la rendre heureuſe ; non pas comme le font les gens du monde qui mettent toute leur félicité dans les biens d'ici bas ; ceux que je m'efforce, preſque malgré elle, de lui procurer, ſont les ſeuls biens réels, les biens de l'éternité.

SCENE V.

M. DARNEUIL, Mme. VILLEDIEU, Mlle. THÉRESE, MANETTE.

M. DARNEUIL.

Bon jour, ma ſœur, eh bien, à quand le mariage ?

Mme. VILLEDIEU.

Mais ce ſera, s'il plaît à Dieu, pour la ſemaine prochaine.

M. DARNEUIL.

Oh ça ! mais j'ai oui dire que vous ſuiviez ma niece, que vous allez demeurer avec elle.

Mme. VILLEDIEU.

Oui, mon frere, l'embarras d'une maiſon me fatigue, je veux faire déſormais mon ſalut en paix & tranquillité.

M. DARNEUIL.

C'eſt bien, ma ſœur ; en ce cas, vous ne pourrez me refuſer la grace que je vais vous demander.

Mme. VILLEDIEU.

Et quelle eſt-elle ?

M. DARNEUIL.

C'eſt de me laiſſer Thereſe ; je ſuis ſeul, obligé d'être ſouvent abſent ; j'ai affaire à des coquins de domeſtiques qui me volent ; d'ailleurs, je ſuis trop vieux pour ſonger à me marier ; ma niece eſt douce, ſage, économe, elle me tiendra compagnie.

Mme. VILLEDIEU.

Mon cher frere, vos intentions ſont très-louables, je vous en remercie pour ma fille, mais le ciel en a décidé autrement. Elle prend un parti qui s'oppoſe à vos vues.

M. DARNEUIL.

Comment ? eſt-ce que vous la ma-

riez auſſi ? La pauvre enfant, cela me fait plaiſir. Vous avez choiſi sûrement un honnête homme.

Mme. VILLEDIEU.

Non, mon frere, non : Dieu lui a fait plus de graces, il l'appelle à la vie religieuſe : je la mets demain au couvent.

M. DARNEUIL.

Bon, ſérieuſement ?

Mme. VILLEDIEU.

Très-ſérieuſement, mon frere, ce n'eſt point du tout ici matiere à plaiſanter.

Mme. DARNEUIL.

Oh ! oh ! voici du nouveau. Théreſe ne m'avoit jamais parlé de ce deſſein-là. (*A Thereſe.*) Mais eſt-ce bien de ton avis, mon enfant ? (*Théreſe pleure.*)

Mme. VILLEDIEU.

Assurément, me croyez-vous capable de gêner sa vocation ?

M. DARNEUIL.

Non pas autrement, mais il est de certains signes équivoques, que l'on peut mal interpréter ; vous pouvez vous y laisser tromper comme les autres.

Mme. VILLEDIEU, *avec aigreur.*

Que voulez-vous dire avec vos signes équivoques ? Quand je vous assure que j'ai reconnu parfaitement en elle la vocation la plus décidée, je ne suis pas une visionnaire.

M. DARNEUIL.

J'en suis persuadé ; cependant permettez-moi de l'interroger. (*A Thérese.*) Parle-moi naturellement, mon enfant, te sens-tu véritablement appelée à la vie religieuse ? (*Thérese continue de pleurer*).

Mme. VILLEDIEU, *avec impatience.*

Vous voyez bien que la timidité, ou plutôt la crainte que vous ne vous opposiez à son projet, l'empêche de vous en faire l'aveu.

M. DARNEUIL.

Point du tout, je ne vois point cela. Thérese, mon enfant, ta mere ni moi n'entendons point te contraindre ; allons, ouvre-moi ton cœur, que penses-tu ?

MANETTE, *bas à Mlle. Thérese.*

Allons, courage.

Mlle. THÉRESE, *d'une voix tremblante & entrecoupée de sanglots.*

Mais... je préférerois... de passer mes jours... avec vous...

M. DARNEUIL.

Je me doutois bien qu'il y avoit quelque chose là-dessous.

Mme. VILLEDIEU, *avec emportement.*

Comment, petite impertinente, me jouer de ſemblables tours, comme ſi j'étois capable de gêner votre vocation ? Ne m'avez-vous pas fait entendre que vous vous ſentiez appelée à la vie religieuſe ? ne m'avez-vous pas engagée en conſéquence à faire quantité de démarches... & cela aboutit à me faire l'affront le plus ſanglant.... à une mere... petite effrontée.

M. DARNEUIL.

Eh ! ma ſœur, doucement.

Mlle. THÉRESE.

Ah ! je ſuis perdue ! Mais, ma chere mere, c'eſt toujours vous qui...

Mme. VILLEDIEU.

Taiſez-vous, fille ingrate, ne me parlez jamais. Faite, comme vous l'êtes de corps & d'eſprit, le couvent eſt le ſeul état qui vous convienne.

M. DARNEUIL.

Vous vous oubliez, ma ſœur, une perſonne pieuſe.

Mme. VILLEDIEU.

Laiſſez-moi, Monſieur, ce n'eſt point à vous à faire ici la loi; & cette petite drôleſſe, car il n'y a qu'un cœur corrompu qui puiſſe avoir de pareils procédés, qu'elle s'attende à être traitée comme elle le mérite; je lui voue la haine la mieux conditionnée.

M. DARNEUIL.

Quelle dévotion, bon Dieu! (*A Mme. Villedieu*). Ecoutez-moi, je vous prie, un inſtant. Vous ne voulez donc pas me confier Théreſe?

Mme. VILLEDIEU, *ſéchement.*

Non, Monſieur, non: ce ſont vos mauvais conſeils qui l'ont ſéduite, vos mauvais propos qui l'ont gâtée, je ne veux pas qu'elle acheve de ſe perdre: c'eſt ma fille, malheureuſement, mon

devoir m'oblige à veiller ſur elle, à la remettre, malgré elle, dans la bonne voie, & je ſaurai y pourvoir mieux que vous, Monſieur.

Mlle. THÉRESE, *à M. Darneuil.*

Ah ciel ! mon cher oncle, que vais-je devenir ?

M. DARNEUIL, *à Théreſe.*

Un moment. (*A Mme. Villedieu*) : Plus qu'un mot, ma ſœur. Je ſuis riche, vos filles attendent de moi toute leur fortune ; j'ai promis d'habiller & de doter votre ainée pour ſon mariage, & on ne m'a pas épargné. (*En prenant l'étoffe qui eſt entre les mains de Manette*) ; car voilà qui eſt magnifique. Laiſſez-moi Théreſe, ou je retire mes bienfaits, & votre Emilie n'a pas un ſol à eſpérer de moi.

Mme. VILLEDIEU, *ſe radouciſſant.*

Mais, vous avez donné votre parole, vous ne pouvez pas en conſcience....

M. DARNEUIL.

En conſcience, ou non; cela eſt décidé chez moi. La grace que je vous demande eſt légere; ſi vous me la refuſez, vous ne trouverez pas mauvais que je ſuive votre exemple.

Mme. VILLEDIEU, *après avoir un peu rêvé.*

Eh bien! gardez-la, Monſieur, gardez-la, je ne veux pas pour une malheureuſe, une réprouvée qui a toujours fait ma croix, mon tourment, faire manquer l'établiſſement d'une fille qui ne m'a jamais donné que de la conſolation. (*A Théreſe avec le dernier emportement*). Allez, fille ingrate, je vous abandonne, je vous renonce pour ma fille; allez conſommer l'œuvre de votre perdition. (*Elle ſort*).

SCENE VI, *& derniere.*

M. DARNEUIL, Mlle. THÉRESE, MANETTE.

Mlle. THÉRESE *éperdue, ſe jette entre les bras de ſon oncle.*

Ah! mon oncle!... Je ne ſais où je ſuis... Rien ne pourra calmer la colere de ma mere.

M. DARNEUIL.

Laiſſe faire, mon enfant; le temps l'adoucira; en tout cas, je te tiendrai lieu de tout, moi. Il y a un jeune homme, fils d'un de mes amis les plus intimes, qui m'a fait parler de quelque choſe...; on le dit fort joli garçon de toutes manieres; va, ne t'inquiéte pas, je mettrai tous mes ſoins à te rendre heureuſe.

MANETTE.

Voilà ce qui s'appelle un bon pa-

rent cela ; Dieu nous le devoit. (*A Thérese*). Eh bien, Mademoiselle, après ce que vient de dire M. votre oncle, pouvez-vous être encore affligée ?

Mlle. THÉRESE.

Hélas ! mon cher oncle, que je suis pénétrée de vos bontés ! Mes expressions manquent à ma reconnoissance. Cependant au milieu de tout cela, je vous avouerai que l'indignation de ma mere m'accable, je n'en puis supporter le poids... Ah ! j'en mourrai...

M. DARNEUIL.

Mais... tu es folle de t'affecter ainsi... Tu as un cœur excellent, une ame des plus sensibles ; allons donc, que la raison te guide : la mauvaise humeur de ta mere n'a point de fondement, cela doit te tranquilliser, mettre ta conscience en repos ; va, c'est un petit orage qui se dissipera, un jour viendra que ta mere te rendra justice. Il faut espérer que nous verrons venir comme dit le proverbe : *Le beau tems après l'orage.*

FIN.

LE CAFÉ BORGNE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. la veuve LAVADE, *Maîtreſſe du Café de l'Abondance.*

TROTIN, *ſon Garçon de Boutique.*

M. TREPANILLAC, *Gaſcon & Chirurgien-Chamberlan.*

M. FRAC, *Maître Tailleur.*

M. TRESSANT, *Maître Perruquier.*

La ſcene ſe paſſe dans un de ces petits Cafés qui ne ſont guere fréquentés que par des artiſans qui vont le ſoir y boire de la biere & jouer aux dames.

LE CAFÉ BORGNE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. LAVADE, M. TREPANILLAC, M. FRAC : *les deux derniers jouant aux dames auprès du poële.*

M. TREPANILLAC.

Je bous bouffle, M. Frac.

M. FRAC.

Oh ! je vous ſouffle, je vous ſouffle : un moment, ma dame n'eſt pas jouée.

M. TREPANILLA.

Eh bien ! répoſez en paix votre dame, & prenez, c'eſt votre métier... non pas celle-là ... juſtement, néceſſité pour ce côté.

M. FRAC.

Eh bien ! j'en prends deux... Ah ! miſérable ! j'en donne trois.

M. TREPANILLAC.

Moins qué cela, M. Frac ... Mé n'en prens qué cinq d'une main ... Prenés encore cellé-ci ... Ron, & moi jé mé contente dé ces deux ſeulettes ... Un moment, M. Frac, un moment de réflétion, uné fontange à cetté dame pour qu'ellé ſé promene.

M. FRAC.

J'ai perdu ! j'ai perdu !

M. TREPANILLAC.

Vous avés dé grandes réſources ; M. Frac, rétournés-vous du côté de la liziere.

M. FRAC.

Oh ! vous avez beau plaiſanter ; ſi j'avois pris garde à mon jeu.

M. TREPANILLAC, *chantant.*

Cé qué je dis eſt la vérité même.

M. FRAC.

Oh ! vous avez beau gaſconner, ſi j'étois à mon jeu, vous dis-je.

M. TREPANILLAC.

Lé fait eſt conſtant, vous êtes plus fort ; mais bous avés la diſtration contre vous ; car pour lé fond du jeu, qué je quitte la vie tout-à-l'heure ſi mortel lé poſſéde comme vous. (*Arrangeant les dames.*) Allons le tout d'aujourd'hui.

M. FRAC.

Non, je ne ſuis pas en train, j'ai la tête trop occupée ; il faut que je coupe deux habits écarlatte, & je n'ai que treize aulnes d'étoffe.

M. TREPANILLAC.

Miſéricorde, c'eſt donc pour le coloſſe de Rhodes ; ah ! M. Frac, jé ſupoſe qué bous pouvés, ſur cette conpe, mé léver largement une ligature.

M. FRAC.

Ah ! ah ! chacun ſait ſon métier, M. Trepanillac.

M. TREPANILLAC.

Malpeſte ! jé conſens qué vous poſſédés lé vôtre : lé ciſeau ſe joue dans votre main... Allons encore uné partie.

M. FRAC.

Non, pas davantage.

M. TREPANILLAC.

Mme. Lavade, écrivés donc, ſi c'eſt votré bonté, trente-quatre taſſes de café & vingt-neuf vabaroiſes pour lé compté de M. Frac & au profit de botre ſerbiteur.

TROTIN, *en eſſuyant une table à côté.*

Vous voilà nourri pour quinze jours.

M. TREPANILLAC.

Un moment, garçon, ne perdons pas la tête, une bûche au poële.

Mme. LAVADE, *d'un air revêche.*

Un verre d'eau & la gazette, n'eſt-ce pas ?

M. TREPANILLAC.

Je vous apporterai demain, ſans faute, cetté chanſon qué je vous ai promiſe.

Mme. LAVADE.

Oh ! pour des chanſons on n'en manque pas avec vous.

M. TREPANILLAC.

Et le billet dé comédie, cé ſera pour dimanche, ſans faute.

Mme. LAVADE.

Après la grand...

M. TREPANILLAC.

Que jé fondé près dé ce poële comme la glace, ſi je manque d'une ſeconde ; quand jé vous dis qué jé lé dois recevoir de Mlle. Sautreda, la premiere figurante de la comédie, qué j'ai guérie récemment, & qui doit lé demander à M. Pirouette, premier figurant, qui s'eſt chargé de l'obtenir à M. Piano, troiſieme violon dé l'orqueſtre, qui n'attend qué lé moment favorable pour lé réquérir dé la femme-de-chambre dé Mlle. Camille.

Mme. LAVADE.

Oh ! je vois que c'eſt immanquable.

M. TREPANILLAC, *en montrant le damier à M. Frac.*

Eh bien ! qué dit lé cœur.

M. FRAC.

Non, je ſuis trop diſtrait ; je ſens que je perdrois aujourd'hui juſqu'à ma perruque.

Mme.

Mme. LAVADE.

Peſte ! vous jouez gros jeu!

M. FRAC.

Il eſt vrai que je ne ſaurois trouver un perruquier qui me coëffe à l'air de mon viſage.

M. TREPANILLAC.

Mme. Frac ne s'en mêle donc pas ?

Mme. LAVADE.

Taiſez-vous, mauvais plaiſant.

M. TREPANILLAC.

Sérieuſement ; jé ſuis caution pour cette affaire ; ſi vous voulez jé parlerai au meilleur coëffeur de Paris ; jé fus garçon major (*) dans ſa boutique, tandis que j'étudiai à St. Côme : Ma-

(*) On appelle *Major*, dans les boutiques de perruquier, un garçon chirurgien qui n'y fait que le métier de barbier.

dame le connoît ; c'eſt M. Treſſant le voiſin.

Mme. LAVADE.

C'eſt la vérité. Oh ! pour celui-là, c'eſt un habile homme ; mais c'eſt à ſavoir s'il voudra, il eſt ſi occupé.

M. TREPANILLAC.

Jé mé charge de la négociation. Il vient ici cé ſoir. S'il vous prend en amitié, votre affaire eſt bonne ; il faut lé flatter, entendés-vous ; né l'a pas qui veut ; tenés, le voilà ; il vient peut-être ici... juſtement.

SCENE II.

M. TRESSANT, *& les précédens.*

M. TRESSANT *eſt coëffé avec un petit bonnet, ſur lequel il y a peu de poudre, mais peigné avec le plus grand ſoin ; ſon habillement eſt un ſurtout de drap gris, une veſte & une culotte de ſatin de pareille couleur, des bas de ſoie à côte, aſſortis au reſte, & une très-petite canne à pomme d'or, avec laquelle il ſe joue : tout le monde ſe leve quand il entre.*

M. TRESSANT, *ſans regarder Trepanillac, ni Frac qui ſe tiennent debout.*

Bonjour à la Dame de céans, toujours charmante, quoiqu'un peu mal coëffée.

Mme. LAVADE.

Ah ! M. Treſſant, quand vous vou-

liez bien en prendre la peine, cela alloit mieux.

M. TRESSANT.

Il y a long-tems, Mme. Lavade; il y a long-tems de cela; mais, je dis, envoyez-moi votre coëffeur, je lui donnerai des conſeils, ſi je puis en trouver le moment... Pas la minute à moi, ma chere, pas la minute: je ſors un inſtant de mon attelier pour me diſſiper; je ne ſais auquel entendre, ſept garçons, quatre apprentifs, dix treſſeuſes, trente perruques à rendre toutes les ſemaines pour tous les ordres de l'état, ſans compter les étrangers, qui me perſécutent, je dis; c'eſt Vienne en Autriche; c'eſt Londres en Angleterre; c'eſt Madrid en Eſpagne: de tous les coins & recoins des quatre parties du monde, ſi j'avois voulu la pratique du Grand-Seigneur de Conſtantinople; mais je n'ai pas voulu de ces huguenots-là: pour la province, il y a long-tems que je l'ai remerciée, je n'y aurois pas ſuffi; & puis, je

dis, on voit tomber ſon ouvrage dans les mains d'un miſérable barbier, qui vous l'arrange en deux coups de peigne, cela ne faiz aucun honneur.

Mme. LAVADE.

Voilà ce que c'eſt que la réputation; je voudrois bien que ma boutique fût achalandée comme la vôtre. (*Au mot de boutique, M. Treſſant fronce le ſourcil*).

M. TREPANILLAC.

Voilà M. Frac qui ne manque pas de talens, & qui, ſur la renommée de votre réputation, M. de Treſſant deſire cultiver votre connoiſſance.

M. TRESSANT, *regardant Frac avec protection.*

Monſieur eſt artiſte auſſi, apparemment?

M. FRAC.

Je me pique d'habiller ce qu'il y a de mieux à la cour.

M. TRESSANT.

Monſieur eſt tailleur ; mais c'eſt z'un métier z'aſſez honnête, quoi qu'on en diſe, ſur-tout, je dis, quand on z'y a de la réputation.

M. FRAC, *à M. Treſſant.*

Monſieur ſouhaiteroit-il me faire l'honneur d'accepter un doigt de biere ?

M. TREPANILLAC.

Oui, M. Treſſant l'aime beaucoup ; holà ! garçon ! n'entendez-vous pas ? Monſieur demande de la biere.

M. FRAC, *au garçon.*

Vous monterez tout de ſuite deux bouteilles, des échaudés.

Mme. LAVADE, *au garçon.*

Prenez la corbeille, allez en chercher, & vous diminuerez ceux qu'on a rapportés ce matin.

M. TRESSANT.

Ce n'eſt pas la peine, je boirayz'un verre de biere ſeulement.

M. TREPANILLAC.

Vous avés raiſon, & moi j'aime mieux une croûte de votre pain de ménage.

TROTIN, *en verſant la biere.*

Cela eſt plus ſolide.

TREPANILLAC, *au garçon.*

Holà, ne faites pas tant mouſſer.

M. FRAC.

Si M. de Treſſant vouloit bien me permettre d'avoir l'honneur.... (*M. Freſſant approche ſon verre d'un air diſtrait, & Frac, après avoir bu, fait ſigne à Trepanillac de propoſer la perruque*).

Sur ma foi, d'honneur, je ne me laſſe point d'admirer la grace de cette coëffure de M. Treſſant; c'eſt une ſimplicité, une élégance, un je ne ſais quoi.

M. TRESSANT.

C'eſt ce que me diſoit ce matin le prince de... qui ſe plaignoit que les ſiennes n'alloient jamais bien ; mais, Monſeigneur, je dis, c'eſt que vous autres grands, vous ne ſavez pas porter une perruque ; il faut connoître la marche de cela, je dis : il y a un art à faire une coëffure, il n'y en a pas moins à la porter ; c'eſt une tournure, un effet pittoreſte, là je dis...

TREPANILLAC.

Eh ! M. Treſſant, comme vous avez un goût délicat ; c'eſt ce que me diſoit tout-à-l'heure M. Frac, Monſieur voudroit pour tout au monde, que vous lui fiſſiés....

TRESSANT.

Et le duc de... avec qui je déjeûnois avant-hier, il me juroit qu'il n'avoit jamais vu perſonne raiſonner ſon art d'une façon, auſſi là....

M. FRAC, *très-affectueuſement.*

Si c'étoit la bonté de Monſieur.

M. TRESSANT.

Il eſt vrai que cela ne paie pas, il me doit dix-huit cens livres.

TREPANILLAC.

Une petite requête de la part de M. Frac, quatre cheveux ſeulement arrangés de votre main...

M. TRESSANT.

Et le préſident de... Oh! il a du goût celui-là pour ſa coëffure; il a profité des principes que je lui ai donnés; mais on n'en peut tirer un ſou, il me doit près de mille écus.

M. FRAC.

Moi, je ſuis dans le même cas; mais cela n'empêche pas que je ne paie comptant, &, ſans marchander, quand une choſe me plaît: ſi, par votre moyen, je pouvois eſpérer...

M. TRESSANT, *souriant.*

Je vous vois venir, M. Frac, je vous vois venir; ce seroit avec plaisir, mais je vous préviens que cela seroit long. Je n'ai plus guere, pour cette année, que six cens coëffures à fournir, & vous voyez que je n'ai pas trop de marge.

M. FRAC.

Eh bien! pour le nouvel an.

M. TRESSANT.

Nous verrons dans le tems, comme dans le tems.

M. FRAC.

Si vous vouliez, toujours, avoir la complaisance de me prendre une mesure, cela vous engageroit peut-être plutôt.

M. TRESSANT, *éclatant de rire.*

Une mesure, ah! ah! ah! Une mesure : est-ce que le génie a besoin de

meſure ? oh ! cela ne ſe traite pas comme une culotte, M. Frac.

M. FRAC.

Le génie n'a pas beſoin de meſure ; mais la tête eſt, je crois, comme le corps, il faut bien pour connoître la proportion...

M. TRESSANT.

Point du tout, je dis ; j'enviſage une figure, je fixe les traits d'une phyſionomie, & je vois d'un coup-d'œil ce qui convient au caractere du viſage.

M. FRAC, *à Trepanillac.*

Tous nos complimens ſont inutiles, ceux qu'il ſe fait lui-même, ne lui laiſſent ſeulement pas le tems de nous écouter.

TREPANILLAC (*bas.*)

Laiſſez-moi faire. (*Haut*) : Ah ! Monſieur, ſi M. l'ambaſſadeur, pour qui vous faites cet habit ponceau, bro-

dé d'or, entendoit raiſonner M. Treſſant, qu'il ſeroit content ! c'eſt un amateur de coëffure, c'eſt un curieux, celui-là : ne vous diſoit-il pas hier, qu'il ne trouvoit que des cruches pour lui faire des perruques ? En lui portant ſon habit, il faut lui dire que vous avez trouvé ſon affaire : s'il ſe coëffoit une fois de M. Treſſant, M. Treſſant coëfferoit bientôt tous les étrangers. (*M. Treſſant regarde avec attention M. Frac.*) Oh ! je connois M. Frac, vous n'avez pas beſoin de le regarder ; il eſt homme à le faire, je ne connois perſonne au monde de plus ſerviable.

M. TRESSANT, *plus affectueuſement.*

Ce n'eſt pas cela que j'examine, je regarde que M. Frac porte une figure qui invite à le coëffer.

M. FRAC.

C'eſt ce que me dit tous les jours Mme. Frac.

M. TRESSANT, *portant la pomme de ſa canne ſous le menton de M. Frac.*

Regardez-moi z'en face... là... pas tout-à-fait... bien... tournez à préſent la tête de trois quarts.

M. FRAC.

Comment dites-vous, vous trouvez que ma figure a trois quarts de long.

M. TRESSANT, *regardant Mme. Lavade avec un ſourire de pitié, qui retombe ſur M. Frac.*

Et non, mon cher ami, que l'on voie les trois quarts de votre figure... bon... de porfil à préſent; vous ſavez ce que c'eſt qu'un porfil peut-être... fort bien, à merveille, je dis, votre tête eſt là. (*En mettant le doigt ſur le front*): je vous ferois mille coëffures, ſans en manquer une.

M. FRAC.

Cela ſeroit bien long.

M. TRESSANT.

Pas tant que vous croyez, un inſtant, je dis un inſtant. (*Il réfléchit de l'air d'un homme occupé du plus grand projet*) : tout juſte. Holà ! Trotin, allez-vous en la maiſon, dites à mon premier commis qu'il m'apporte-là ... ce petit bonnet indécis, commandé pour M. l'abbé C... lorſqu'il ſort à pied le ſoir... il ſait bien ce que c'eſt... Au ſurplus ... oui, juſtement, c'eſt le numero 784. Il faut avoir tout cela dans la tête, je dis, ſi l'on n'avoit pas un certain ordre, on n'y tiendroit pas.

M. FRAC.

Ah ! Monſieur, vous me faites le plus grand plaiſir ; dites-moi, s'il vous plaît...

M. TRESSANT.

Eh non ! ce n'eſt pas la queſtion ; c'eſt qu'il falloit m'apprivoiſer avec votre figure : il falloit ſaiſir, vous comprenez bien, za préſent ; c'eſt la plus

petite choſe du monde, & je me flatte que vous allez convenir que j'ai mon coup-d'œil juſte. Oh! pour cela, c'eſt mon fort que le coup-d'œil, & le coup de peigne : voilà tout mon ſecret.

M. TREPANILLAC.

Oh! vous ne dités pas tous vos autres coups.

SCENE III.

Les précédens, un GARÇON Perruquier, *avec une veſte blanche croiſée, les cheveux relevés, avec un peigne & un grand linge autour de lui.*

M. TRESSANT, *à M. Frac.*

Dépouillez cette infamie. (*Après que M. Frac a ôté ſa vieille perruque, M. Treſſant s'aſſied, & le fait mettre à genoux entre ſes jambes*). Point de façon, je dis, c'eſt mon uſage, je ne

coëffe pas autrement tous nos ſeigneurs. (*Il poſe la perruque, la ſerre, & rejette le peigne que ſon garçon lui préſente; il appuie légérement la main, releve quelques cheveux avec une groſſe épingle, & dit du ton le plus grave*) : Levez-vous, & regardez dans cette glace. (*Toute l'aſſemblée bat des mains, & il ſe promene dans le caffé, d'un air ſatisfait.*)

M. FRAC.

Eh ! Monſieur, ſi vous voulez m'en faire une, il n'y a rien que...

M. TRESSANT, *toujours plus digne.*

Fi donc, je ne travaille point par intérêt; j'aime mon art, & je ſuis charmé qu'il ſoit utile à un galant homme. (*Frac veut ôter la perruque.*) Eh bien ! le malheureux, qu'eſt-ce qu'il veut faire ?

M. FRAC.

Mais votre garçon attend pour la remporter.

M. TRESSANT.

Eh non! vous dis-je, elle eſt ſur votre tête, elle y va paſſablement, il faut qu'elle y reſte : on en fera une autre.

M. FRAC, *tranſporté, ſaute au cou de Treſſant.*

Ah ! M. Treſſant, il faut que je vous embraſſe : tenez, mon ami. (*Il donne un petit écu au garçon*). Voilà pour avoir des aiguilles; Trotin, garçon; Mme. Lavade, vîte une topette d'eau des barbades, de ſcubac, d'huile de Vénus, ce qui fera le plus de plaiſir à M. Treſſant. (*Il ſe regarde dans la glace.*) Allons donc, garçon, des biſcuits, des maſſepins, des macarons, ce que M. Treſſant aime le mieux... Ma femme va être bien contente; car nous avions toujours querelle ſur ma coëffure : oh! elle ne me connoîtra pas.

TREPANILLAC, *en prenant la vieille perruque de M. Frac du bout des doigts*:

Et cette relique, où l'enchâſſerons-nous?

M. FRAC.

Ma foi, où il vous plaira.

TREPANILLAC, *à Trotin.*

Tiens, garçon, tu ne diras pas que jé né té donne jamais rien.

TROTIN.

Bien obligé, gardez-là pour vous.

TREPANILLAC.

Mon avis eſt qu'on en faſſe un ſacrifice en l'honneur de la gloire de M. Treſſant : allons, un holocauſte (*). (*Il la prend avec les pincettes, la met dans la poële, & tandis qu'elle grille, il veut faire danſer M. Frac, M. Treſſant & Mme. Lavade autour du poële ; mais la gravité de M. Treſſant s'y oppoſe.*

(*) On entendoit par holocauſte les ſacrifices où toute la victime devoit être brûlée, ſans qu'il en demeurât rien pour les prêtres.

M. FRAC, *en mettant la main à la poche.*

Voilà qui eſt fort bien, mais parlons d'affaires.

M. TRESSANT.

Fi donc, vous dis-je, fi donc, c'eſt une miſere.

M. FRAC.

Mais, Monſieur, encore faut-il.

M. TRESSANT.

Eh bien ! nous arrangerons cela, la plus petite choſe du monde, un rien ; vous me ferez une culotte de velours noir.

M. FRAC, *avec embarras.*

Pardonnez moi, c'eſt que....

M. TRESSANT.

Oh ! j'entends ; c'eſt qu'il faut que vous me preniez la meſure vous, n'eſt-ce pas ?

M. FRAC.

Non, Monſieur, c'eſt que...

M. TRESSANT.

Vous êtes preſſé d'ouvrage, tant mieux; je ne le ſuis pas moins; à votre aiſe, M. Frac, à votre aiſe.

M. FRAC.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela, c'eſt que...

M. TRESSANT.

C'eſt que vous trouvez que ce ſeroit trop cher peut-être; mais je vous avertis qu'il ne ſort point de coëffure de chez moi, à moins de quatre louis, & je vous traite, comme vous voyez, en ami, en artiſte.

M. FRAC.

Oh! Monſieur, bien de l'honneur à moi, je n'y regarde pas de ſi près; c'eſt ſeulement...

M. TRESSANT.

C'eſt que, c'eſt que; expliquez-vous donc.

M. FRAC.

Excuſez-moi, Monſieur, ſi je prends la liberté de vous dire.... mais c'eſt que je vous dirai que je ne travaille que pour des ſeigneurs.

M. TRESSANT *eſt d'abord indigné de cette inſolence, puis il éclate tout d'un coup.*

Comment, M. Frac, que pour des ſeigneurs ? & moi, jamais pour un manant de tailleur, (*& il lui arrache ſa perruque de deſſus la tête.*)

Frac eſt d'abord tout interdit de ſe trouver ſans perruque ; mais il prend ſon parti, & enleve celle de Treſſant, qu'il métamorphoſe à ſon tour en enfant de chœur, & il ſe ſauve en ſe coëffant avec. Les bras tombent au ſublime M. Treſſant, & Mme. Lavade & le garçon de boutique étouffent de rire de voir cette tête pélée & cette figure ſtupidement étonnée, ne pas ſonger ſeulement à ſe couvrir de celle qu'il vient d'ôter au tailleur, & qu'il tient encore dans ſa main.

LE PARTI SAGE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. le Chev. D. G. N.

ACTEURS.

Le BARON, *bon Seigneur de village.*
JACQUES, *ſon Homme d'affaires.*
La COMTESSE, *Femme ridicule.*
MATURINE, } *Payſannes*
COLETTE, *ſa fille*, } *vertueuſes.*

La Scene ſe paſſe dans le Salon du Château du Baron.

LE

LE PARTI SAGE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le BARON, JACQUES, *entrant en cauſant.*

LE BARON.

Je veux faire du bien à ces payſannes ; j'aime la bonne conduite, viendront-elles ?

JACQUES, *après une pauſe.*

Il y a à parier qu'elles viendront... elles méritent bien vos charités ; leur famille eſt honnête ; des malheurs les

ont fait tomber dans l'indigence ; leur vertu les y a diſtinguées.

LE BARON.

Aujourd'hui tu es raiſonnable ; profitons de ce bon moment pour parler de choſes ſérieuſes... Crois-tu qu'il y ait de la folie, à moi, de ſonger au mariage ?

JACQUES.

Cela mérite une très-grande réflexion ; car, ſi d'un côté il eſt avantageux de ſe marier, de l'autre...

LE BARON.

Je ne te demande pas s'il y a pluſieurs différens côtés, je te demande ſi je ferai bien ?

JACQUES.

Voilà préciſément l'état de la queſtion... A cela je dirois... qu'il eſt bon de ſe marier...

LE BARON, *l'interrompant.*

Tu m'approuves donc !

JACQUES.

Mais je n'en penſerois pas moins... qu'il vaudroit mieux ne ſe point marier du tout.

Le BARON.

Jacques, daigne une fois te décider; me marierai-je ?

JACQUES.

D'abord, en avez-vous envie ?

Le BARON.

Oui.

JACQUES.

En ce cas, mariez-vous.

Le BARON.

Bon.

JACQUES.

Le mariage eſt une bonne choſe.

Le BARON.

Tu as raiſon.

JACQUES.

Mais ſujette à bien des inconvéniens.

Le BARON.

On peut les éviter.

JACQUES.

Cela eſt difficile.

Le BARON, *impatienté.*

Je ne me marierai donc pas?

JACQUES.

Je ne dis pas cela.

Le BARON.

Mais que diable dis-tu donc! tu es inſupportable avec tes diſtinctions, diviſions, &c. &c. Depuis que le Magiſter t'a appris à lire, tu es devenu un docteur... Quand je dis docteur, tu m'entends; autrefois tu ſavois quelque choſe, à préſent tu ne ſais plus rien; car tu doute de tout.

JACQUES.

Je ſoutiens qu'il eſt beaucoup plus avantageux d'être dans le doute, parce que nos ſens ſont ſujets à l'erreur parce que nous enviſageons les choſes ſous pluſieurs aſpects, parce que...

Le BARON.

Parce que, parce que ! oh ! le diable t'emporte ! Pour aller au fait, je te dirai, ſans te conſulter davantage... que je vais me marier.

JACQUES, *remuant la tête.*

Ce n'eſt pas sûr...

Le BARON.

Comment morbleu !... cela eſt très-sûr.

JACQUES.

Non, vous dis-je.

Le BARON.

Pourquoi ?

JACQUES.

Parce que, comme l'a dit un ſavant philoſophe, il y a loin, entre le verre & la bouche, parce que...

Le BARON.

Oh ! je n'y tiens plus, de grace finis, éternel Jacques, tu as raiſon &...

JACQUES.

Mais point du tout, je puis avoir tort, voilà pourquoi il eſt très-eſſentiel de diſcuter à fond les choſes ; car de même que....

Le BARON.

Eh bien ! veux-tu avoir tort ! que diable, aies au moins l'un ou l'autre ;... quel homme !... Ecoute, Jacques, & tais-toi, au nom de Dieu :... tu as entendu parler de la comteſſe d'Orſain ; elle eſt très-riche, & ſans m'avoir vu, m'aime beaucoup ... Tu ris !...

JACQUES.

Ma maladie eſt de douter.

Le BARON.

Elle m'aime donc beaucoup ; or, il ne tient qu'à moi de l'épouſer, ce ſera une bonne affaire, qu'en dis-tu ?

JACQUES.

C'eſt ſelon ; car pluſieurs philoſophes prétendent que les richeſſes ne font pas le bonheur, & pluſieurs prétendent...

Le BARON.

Mais, mon ami Jacques, laiſſe-les prétendre tout ce qu'ils voudront, & répons-moi de ton chef, comme autrefois ; je vais juger aujourd'hui de ſon caractere, elle va arriver.

JACQUES.

Son carroſſe entre, à ce qu'il me ſemble... c'eſt-à-dire, autant qu'on peut

ſe fier ſur le rapport de ſes yeux ; car il pourroit ſe faire que mes yeux ...

Le BARON.

Je te jure que tes yeux ſont bons ; la voici ; laiſſe-nous.

SCENE II.

Le BARON, La COMTESSE, *ridiculement miſe.*

Le BARON (*à part.*)

Quel diantre d'équipage !

La COMTESSE, *avec une voix piallarde.*

Bon jour, cher Baron, comment va la joie ? en vérité, votre terre eſt horriblement ſituée, vos chemins ſont exécrables, on meurt, on expire mille fois avant d'arriver chez vous. ...

Le BARON.

Madame, excuſez...

La COMTESSE.

Cela eſt en vérité impardonnable; Baron, *minaudant*, ſachant que vous deviez recevoir une femme comme moi, il falloit faire raccommoder...

Le BARON.

Peſte! penſez-vous que cela auroit coûté beaucoup d'argent.

La COMTESSE.

Fi donc, fi donc, ne parlez pas de cela, vous auriez l'air d'être ladre, & je déteſte les avares, je vous en avertis; vous n'auriez pas beau jeu avec moi... (*Elle ſe promene*). Mais comme cet appartement eſt mauſſadement meublé; que ſignifient ces gothiques fauteuils, cette antique tapiſſerie, ce garde-meuble, toutes ces horreurs. Au garde-meuble.

Le BARON.

Ces meubles viennent de mes ancêtres, &....

La COMTESSE.

Vos ancêtres, Baron, étoient des fots, ne le ſoyons pas comme eux.... Ah, çà! je vous épouſe donc.

Le BARON (*à part*).

C'eſt ce qu'il faudra voir.

La COMTESSE.

J'ai amené de la ville voiſine un notaire; il ſait mes intentions; le contrat eſt fait; comme vous mourrez avant moi, il y a quelques diſpoſitions en ma faveur....

Le BARON (*à part*).

Oui dà. (*Haut*). Tout cela ſe fera....

La COMTESSE.

Tout cela eſt fait, vous dis-je; c'eſt que je n'entends pas être votre

dupe. Quand une jeune & jolie femme épouse un barbon...

LE BARON.

Ah ! Madame...

LA COMTESSE.

Je suis franche, Baron, je suis franche... Mais raisonnons un peu sur notre futur mariage... D'abord, il me faut six chevaux des plus élégans, mille écus la paire.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE, *minaudant.*

Oui, Baron, oui ; je sais que vous êtes assez galant pour les avoir déjà dans votre écurie, afin de me surprendre plus agréablement.

LE BARON.

Je vous jure...

La COMTESSE.

Eh quoi ! ils ne ſont pas encore arrivés ?... Eh bien ! il faudra prendre patience, nous attendrons... Mes diamans ſont mal montés, avec douze mille francs vous en ſerez quitte, (*lui frappant ſur la joue.*) Vous avez manqué là une jolie occaſion de faire votre cour, Baron ; il falloit gagner quelqu'un de mes gens pour ſavoir mes goûts, on m'en auroit avertie ; par diſtraction j'aurois eu ſoin de dire que mes diamans étoient d'un mauvais genre, je les aurois donné à nettoyer ; vous auriez ſaiſi ce moment pour les faire remonter... enfin on ne peut ſonger à tout.

Le BARON.

Mais, Mme. la Comteſſe.

La COMTESSE.

Ne vous affligez pas, Baron, je ne vous en veux point ; je ne vous en veux point, vous aurez été occupé

aux préparatifs de quelques fêtes pour mon arrivée...

LE BARON.

Des fêtes ! mais...

LA COMTESSE.

Ne m'en dites rien, Baron ; ne m'en dites rien, je veux avoir le plaisir de la surprise... Vous avez des laquais !....

LE BARON.

Oui, de bons serviteurs, fideles, attachés.

LA COMTESSE.

Je les mets dehors.

LE BARON.

Pourquoi, s'il vous plaît ?

LA COMTESSE.

Ils sont trop petits ; cela est ignoble.

LE BARON, *fâché.*

Mais vous vous moquez ; petits ou

grands, qu'importe? pourvu qu'ils ſervent bien...

La COMTESSE.

Ah! Baron, cruel Baron, n'allez pas me contredire, ou je tomberois en ſyncope; ménagez mes nerfs, & puis déshabituez-vous de cette voix rauque; adouciſſez vos ſons... Ah! laiſſez faire, je vous formerai... Revenons aux laquais, cinq pieds... ſix pouces au moins... quelle compagnie voyez-vous?

Le BARON.

De bons ſeigneurs des environs; mon curé, mes fermiers.

La COMTESSE.

J'eſpere que vous ne comptez plus voir çà, quand nous ſerons mariés; il faudra s'en défaire, & mener un grand train; faire beaucoup de dépenſes... J'ai ma ſociété où je vous introduirai; vous verrez mon adorateur, le comte de Borneuil; c'eſt un joli ſujet plein

d'eſprit, de vivacité ; étourdi, Dieu ſait ; léger ſur le propos, médiſant des femmes, ſe moquant des hommes, jouant ſur tout la comédie à ravir.

LE BARON.

Beau mérite !

LA COMTESSE.

Comment ! mais très-eſſentiel ; cela fait partie de l'éducation ; je compte bien que nous la jouerons tout l'été ; le vicomte de Burſé y eſt admirable ; on vous donnera les rôles de rempliſſage, cela ſera délicieux & ... (*Elle touſſe*).

LE BARON (*à part*).

Profitons de cette heureuſe toux. (*Haut.*) Je vais tout faire préparer (*A part*) pour que tu déguerpiſſes au plus vîte. (*Il ſort*).

SCENE III.

La COMTESSE, *seule.*

Je me fais un plaisir de la vie que je vais mener ; j'ai du bien, je le dépenserai d'une maniere charmante ; j'aurois pu ne pas me marier, mais j'ai mes raisons... Quel est cet homme !

SCENE IV.

La COMTESSE, JACQUES.

La COMTESSE.

Qui êtes-vous ?

JACQUES *fait force révérences.*

Madame, j'ai l'honneur...

La COMTESSE.

Trêve de révérences, que voulez-vous ?

JACQUES.

Préſenter mes petits reſpects à Mme. la Comteſſe d'Orſain.

La COMTESSE.

Votre état ! êtes-vous noble ou roturier, gentilhomme ou bourgeois, de robe ou d'épée, financier ou commerçant ?...

JACQUES.

Autant qu'il eſt permis d'être ſûr... Je ne ſuis rien de tout cela ; j'ai l'honneur d'être l'intendant de M. le Baron.

La COMTESSE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !.. belle figure d'intendant !.. Mon ami, vous ne l'êtes plus.

JACQUES.

Puis-je ſavoir pourquoi, comment, & par quelles raiſons ? ſont-elles prohibentes ou dirimentes ?

La COMTESSE.

Parce que vous êtes trop laid. Votre place eſt donnée.

JACQUES.

Cela n'eſt pas ſûr.

La COMTESSE.

Comment ?

JACQUES.

Rien n'eſt plus incertain que les choſes humaines.

La COMTESSE.

Que cela ſignifie-t-il ?

JACQUES.

Le monde eſt ſujet à d'étranges viciſſitudes . . .

La COMTESSE, *en colere.*

Ce maraud-là ! ſe taira-t-il ?

JACQUES.

L'hiſtoire ancienne nous dit . . .

La COMTESSE, *furieuſe.*

Peſte ſoit des intendans qui ſavent l'hiſtoire ancienne.

JACQUES.

L'hiſtoire romaine nous apprend...

La COMTESSE.

J'enrage...

JACQUES.

On voit dans l'hiſtoire de France...

La COMTESSE, *riant.*

Oh! dès que vous êtes ſi ſavant, mon ami, cela eſt différent, je vous garde.

JACQUES.

Grand merci; mais ne croyez pas que ce ſoit là où ſe borne ma ſcience; je poſſéde l'arithmétique, les mathématiques, la dioptrique, la catoptrique, l'aſtronomie, l'aſtrologie, la chirurgie, l'anatomie, l'oſtrologie, la géographie, la pneumatologie, la géométrie, l'on-

thologie, la métallurgie, la pſicologie; le blaſon & la généalogie; je ſais les tourbillons, l'attraction...

La COMTESSE.

Oh ! ſi vous en ſavez trop auſſi; je ne vous garderai plus. (*A part.*) Il eſt drôle; j'en ferai mon bouffon. (*Haut*) Ecoute, il me faut un ſuperbe repas de noce...

JACQUES.

Sera-ce ſouper ou dîner ? ſi l'on examinoit la choſe philoſophiquement, ce ſeroit un dîner... mais ſi l'on examinoit...

La COMTESSE.

Il n'y a point à examiner, l'un & l'autre...

JACQUES.

Bon ! or, procédons... 1°. Il faudra...

La COMTESSE.

Ne vas-tu pas me faire le détail des

ſoupes ; des entrées, cela eſt mourant... qu'il coûte mille écus, & qu'il ſoit beau... A propos, fais venir des maçons, qu'on abatte au plutôt ce plafond ! ceci eſt trop bas pour mon théatre... Quels ſont encore ces gens ? on ne rencontre dans ce château que des figures ignobles !

SCENE V.

JACQUES, la COMTESSE, MATHURINE, COLETTE.

LA COMTESSE, *avec humeur.*

Que voulez-vous ?

JACQUES.

Mme. la Comteſſe ſaura que ce ſont de braves gens, très-reſpectables qui viennent remercier M. le Baron.

La COMTESSE.

Bonne femme, on vous fera tenir chez vous l'aumône qu'on vous donne; il eſt inutile d'importuner.

MATHURINE, *piquée.*

Nous ne demandons point l'aumône, Madame ; nous ſavons travailler, & gagner de quoi vivre. M. le Baron nous a mandé, nous venions lui parler... & je ne ſais à quel titre vous...

La COMTESSE.

Mais, je crois qu'elle veut faire l'inſolente cette femme ; ſachez que vous me devez du reſpect...

MATHURINE.

Et à nous... de la bonté.

La COMTESSE.

Comment des phraſes ! Et que fait là cette petite mijaurée ! qu'elle a l'air

ſotte !.. Je vois ce que c'eſt, le Baron la protége ſans doute ; mais quand nous ſerons mariés, j'eſpere que cela finira...

COLETTE.

Madame, épargnez-nous les ſoupçons injurieux ; nous avons toujours vécu ſans reproche ; nous ſommes pauvres, mais les gens riches ne ſont ſouvent pas les plus vertueux.

La COMTESSE, *furieuſe.*

Sortez au plus vîte... Quelle impertinence ! ſortez, & ne rentrez jamais ici.

SCENE VI.

Le BARON, *& les précédens.*

Le BARON.

Ma foi, Madame, mêlez-vous de vos affaires ; de quel droit, s'il vous plaît, chaſſer mes braves amis, les plus eſtimables gens du village ; ſi vous ſaviez ...

MATHURINE.

M. le Baron, vous êtes trop bon ; nous ne méritons pas ...

Le BARON.

Vous méritez tout ... On chante vos louanges ; je viens du village, on n'y parloit que de vous, de votre conduite, de votre charité ; le curé, les paroiſſiens béniſſoient Mathurine & Colette.

La

La COMTESSE, *furieuſe.*

Je crois qu'il n'eſt pas décent que j'aſſiſte au panégyrique de ces Dames; je n'ai pas le tems d'écouter toutes leurs belles actions; je les crois très-capables, & ſur-tout Mademoiſelle, de faire de fort jolies choſes. (*A part*). Ecoutons ſur quel pied ils ſont enſemble.

SCENE VI.

Le BARON, JACQUES, MATHURINE, COLETTE.

Le BARON.

Quelle femme!.. Ah! Jacques, ſi tu l'avois tantôt entendue!

JACQUES.

Ah! Monſieur, ſi vous l'euſſiez écoutée tout-à-l'heure,

Le BARON.

Je ne l'épouſerai pas.

JACQUES.

Je ne la ſervirai pas.

Le BARON.

C'eſt un démon.

JACQUES.

Je vous en réponds : .. voilà la premiere fois que je ne doute pas ...

Le BARON.

Je vais la mettre dehors : porter ma tapiſſerie au garde-meuble !

JACQUES.

Le ſallon qu'elle veut faire abattre pour jouer la comédie.

Le BARON.

Je vais la chaſſer ... Avec ſes trente mille livres de rente, elle me ruineroit ...

COLETTE.

Permettez-moi, M. le Baron, de vous repréſenter que vous en viendrez à bout par la douceur ; ne manquez pas un parti avantageux...

Le BARON.

Tu es la bonté même, aimable Colette ; quelle différence de ton caractere, de ta figure à celle de la Comteſſe, de ſon humeur haute & fiere.

COLETTE.

Avec le tems vous la corrigerez.

JACQUES.

Moi, plus j'examine la choſe, ſous tous les points de vue, plus je ſuis autoriſé à conclure que, quoiqu'il n'y ait rien de plus incertain que les choſes humaines... on peut la garantir incorrigible.

La COMTESSE *paroît & dit* :

Le maraud !

Le BARON, *regardant Collette.*

Que n'a-t-elle ta douceur, ta ſageſſe?

SCENE VIII.

La COMTESSE, *& les précédens.*

La COMTESSE.

Je n'y tiens plus, vous êtes de malhonnêtes gens; je vais vous déviſager.

JACQUES, *l'arrêtant.*

Il ſeroit poſſible... ſi vous en aviez la force.

La COMTESSE.

Traître! je n'en puis plus, il faut que je m'évanouiſſe; un fauteuil... de l'eau de fleur d'orange...

JACQUES.

Je conjecture qu'il n'y en a pas.

La COMTESSE.

Je ſuis donc morte ? (*Elle tombe dans un fauteuil*).

JACQUES.

Oh ! que non ; j'ai tout lieu de croire que cette eau fraîche... (*Il montre une cruche*).

La COMTESSE, *ſe levant vivement.*

Il va m'inonder !... Retire-toi, coquin.

JACQUES.

Je me doutois que cela la guériroit.

COLETTE.

M. le Baron, appaiſez Madame ; elle eſt dans un état...

La COMTESSE.

De quoi vous mêlez-vous, vous ; ayez la bonté de vous taire ;.. Baron, vous vous repentirez de m'avoir joué un pareil tour... Vous vous en repentirez ; je vais partir, & vous n'au-

rez ni ma perſonne, ni mes trente mille livres de rente.

Le BARON.

Vous pouvez garder le tout; en vérité, ce ſeroit acheter trop cher l'un, par le malheur d'avoir l'autre.

La COMTESSE.

Je ne ſais qui m'empêche;... mais je pourrois me trouver mal, & avec ces faquins, une honnête femme ne peut s'évanouir; cela n'a vécu qu'avec des payſannes... Laquais, mes laquais! que ma voiture approche. Adieu, le plus ruſtre des Barons, je vous ſouhaite bien du plaiſir avec vos créatures... (*Elle ſort*).

SCENE IX, & *derniere.*

Les précédens, excepté la Comteſſe.

LE BARON.

Dieu ſoit loué, nous en voilà quittes !

JACQUES.

Et bien ! mon maître, une autre fois ſoutiendrez-vous que Jacques ne ſait ce qu'il dit : vous voyez que votre mariage n'eſt pas fait ; que cette Comteſſe qui vous aimoit tant ne vous épouſera pas ; que vous ne jouirez pas de trente mille livres de rente ; que vous reſterez garçon ; que...

LE BARON.

Que, que... tu ne ſais ce que tu dis ; que tu mentiras ; que pour te faire voir que tu rabotes toujours, je vais me marier ; que j'abandonne tout

projet d'ambition, toute alliance avec des femmes ſi riches, & que j'y préfére la vertueuſe Colette.... Eh bien !

JACQUES.

A cela, je dis que d'un côté...

COLETTE.

Qu'entends-je, M. le Baron, y penſez-vous ? eſt-il poſſible ?

JACQUES.

Oh ! pour poſſible... je le garantis par pluſieurs exemples ; ſoit de l'hiſtoire, ſoit...

MATHURINE.

Monſeigneur veut ſans doute badiner ; eh ! pourquoi iroit-il épouſer une fille ſans naiſſance, ſans bien ?

Le BARON.

Elle a des appas, des vertus, de la

douceur, l'eſtime publique, ce ſont les tréſors les plus précieux; je le veux abſolument, & tout ce qui s'eſt paſſé me fait bien voir la vérité du proverbe qui dit que *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

FIN.

ADÉLAIDE,

OU

LES COMBATS DE L'AMOUR

ET DU PRÉJUGÉ.

DRAME DE SOCIÉTÉ.

Par Mlle. RAIGNER DE MALFONTAINE.

ACTEURS.

ADÉLAIDE, *jeune Veuve.*

Le Comte d'ORONVILLE, *sous le nom de* DORVAL.

Le Baron de FONTALBANNE.

JUSTINE.

La FLEUR.

La Scene eſt chez Adélaïde.

ADÉLAIDE,

OU

LES COMBATS DE L'AMOUR

ET DU PRÉJUGÉ.

DRAME DE SOCIÉTÉ.

SCENE PREMIERE.

ADÉLAIDE, JUSTINE.

Adélaïde entre ſur la ſcene d'un air ému; elle tient une lettre, & eſt ſuivie de Juſtine.

Et bien, Juſtine? j'ai pris mon parti enfin.

JUSTINE.

Bien ſérieuſement.

ADÉLAÏDE.

Très-ſérieuſement (*montrant ſa lettre :*)

Voilà un congé qui va ſurprendre Dorval.

JUSTINE.

Vous lui écrivez ?

ADÉLAÏDE.

Oui, mais de maniere à le déſeſpérer.

JUSTINE.

Hum ! j'ai bien peur qu'il n'en arrive le contraire.

ADÉLAÏDE.

Oh ! ne crains rien ; ſi tu voyois comme je le maltraite, tu aurois toi-même pitié de lui.

JUSTINE.

Pitié de lui, moi ? Allez, il n'en mérite aucune.

ADÉLAÏDE.

Tu es bien impitoyable. Pour moi, quelque décidée que je ſois à rompre avec lui, je ne puis m'empêcher de rendre juſtice à l'honnêteté de ſes procédés.

JUSTINE.

Mais, il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans.

ADÉLAÏDE.

Il faut auſſi convenir que perſonne, avec autant de tendreſſe, ne fut plus reſpectueux. Ce n'eſt que par excès d'amour qu'il ſe trouve aujourd'hui coupable envers moi.

JUSTINE.

Il eſt bien hardi.

ADÉLAÏDE.

Tiens, je me reproche ma conduite a ſon égard.

JUSTINE.

Quelle femme! (*Haut*). Et pourquoi?

ADÉLAÏDE.

Il méritoit de ma part un retour plus ſincere; & au fond je lui cherche ici une mauvaiſe querelle.

JUSTINE.

Les cœurs ne ſont-ils pas libres?

ADÉLAÏDE, *tendrement.*

Hélas!... pourquoi la fortune l'a-t-elle ſi cruellement traité; il étoit ſi bien fait pour faire honneur au ſang le plus illuſtre.

JUSTINE.

Mais comme un autre.

ADÉLAÏDE, *plus tendrement.*

Ah! Juſtine, eſt-il rien de plus noble que ſa phyſionomie, de plus grand que ſes manieres, de plus élevé que ſon eſprit?

JUSTINE, *avec dépit.*

Soit; mais au bout du compte, on ne ſait qui il eſt.

ADÉLAÏDE.

C'eſt à cauſe de cela, Juſtine, s'il n'étoit pas d'une naiſſance diſtinguée, la nature ſe ſeroit mépriſe.

JUSTINE.

Chimeres que tout cela! La médiocrité de ſa fortune & le ſilence qu'il garde ſur ſon origine ſont de ſûrs indices qu'elle eſt obſcure, & peut-être honteuſe, que ſait-on?

ADÉLAÏDE, *avec impétuoſité, & changeant bruſquement de ton.*

Tu as raiſon. Et il a eu l'inſolence de m'aimer?... Je le hais... Je le déteſte... Que je ne le voie jamais!

JUSTINE.

Ah! je vous vois raiſonnable, enfin; vous prenez le bon parti.

ADÉLAÏDE.

Un homme ſans nom... Un aven-

turier peut-être... Tiens, Juſtine, quand j'y penſe, c'eſt qu'il me prend des impatiences...

JUSTINE.

Je le crois.

ADÉLAÏDE, *avec attendriſſement.*

Et je l'aimois, Juſtine, je l'aimois... J'en ſuis bien honteuſe.

JUSTINE.

Vous avez raiſon. Mais parlons de M. le baron de Fontalbanne. Vous l'attendez aujourd'hui, je crois.

ADÉLAÏDE.

Oui, ſuivant ce que ma tante m'écrit, il devroit être arrivé... L'indigne! il ſe jouoit de ma foibleſſe. Faite pour prétendre aux partis les plus diſtingués, je lui ſacrifiois tout. Que j'étois aveugle; avoue-le, Juſtine!

JUSTINE.

Je vous en réponds... Vous allez

donc être Mme. la Baronne de Fontalbanne : vous devez être bien contente.

ADÉLAÏDE, *froidement.*

Mais oui, Juſtine... Il eſt heureux pour moi d'avoir trouvé cette petite occaſion de rompre avec Dorval. Qu'en dis-tu ? car, entre nous, ce n'eſt qu'un prétexte.

JUSTINE.

Quand cela ſeroit, vous n'avez point de compte à rendre de votre conduite.

ADÉLAÏDE.

Il eſt vrai : mais j'aurois eu des reproches à me faire... Ah ! Juſtine, quel ſera ſon chagrin ? il va être déſeſpéré ; mais il le mérite, n'eſt-ce pas, Juſtine ?

JUSTINE, *impatientée.*

Point du tout, Madame ; il mérite, au contraire, que vous alliez vous

jetter à ſes pieds, le conjurer de reprendre pour vous des ſentimens...

ADÉLAÏDE.

Ah! Juſtine, tu crois donc... Comme tu te trompes! mon parti eſt pris... & pour t'en convaincre, je me livre abſolument à toi.

JUSTINE.

Laiſſez-moi faire.

ADÉLAÏDE.

Je vais écrire à ma tante que je ſuis diſpoſée à prendre M. de Fontalbanne, ſans autre examen.

JUSTINE.

Vous ne l'avez pas encore vu, dites-vous?

ADÉLAÏDE.

Qu'importe, tous les hommes me ſont également indifférens; & puiſqu'il faut que je me marie, autant vaut celui-là qu'un autre.

JUSTINE.

Vous avez raiſon.

ADÉLAÏDE.

On le dit d'une nobleſſe ancienne... Mais il a toujours vécu dans une province, ce ſera quelque lourd campagnard, peut-être ?

JUSTINE.

On le dit homme de beaucoup de bon ſens, d'ailleurs, extrêmement poli.

ADÉLAÏDE.

Je crains bien... (*La Fleur entre*).

SCENE II.

ADÉLAIDE, JUSTINE, La FLEUR.

ADÉLAÏDE.

Qu'eſt-ce, La Fleur?

La FLEUR.

M. le baron de Fontalbanne, Madame.

JUSTINE.

Fais-le monter... (*A La Fleur qui ſe tient coi*). Et bien, qu'attends-tu donc?

La FLEUR, *à Juſtine.*

Aça... Mais dame... c'eſt que vous m'aviez dit de dire que Madame n'étoit pas viſible.

JUSTINE.

Tu es un petit ſot. (*A Adélaïde*).

Il eſt encore ſi neuf. (*A La Fleur.*) Eſt-il parti ?

La FLEUR.

Non pardi. Il s'eſt campé ſur un fauteuil ; & il dit comme çà qu'il eſt venu de bien loin pour voir Madame, & qu'il ne ſortira pas qu'il ne l'ait vue.

ADÉLAÏDE.

Et bien, allez lui dire de monter. (*La Fleur ſort*).

SCENE III.

ADÉLAIDE, JUSTINE.

ADÉLAÏDE (*à part*).

Que cela eſt déſagréable ! (*A Juſtine*). Je paſſe un inſtant dans mon cabinet, tu l'entretiendras juſqu'à mon retour.

JUSTINE.

Cela ſuffit, Madame.

SCENE IV.

JUSTINE, *ſeule.*

Courage, voilà mes affaires en bon train... Sa premiere inclination la brouilloit avec ſa famille, la déshonoroit dans le monde... N'eſt-ce pas un vrai ſervice que je lui rends d'avoir tout employé pour la rompre; & quand j'y trouverois d'ailleurs mon petit intérêt... J'entends quelqu'un, c'eſt ſûrement notre homme.

SCENE

SCENE V.

M. DE FONTALBANNE, JUSTINE.

JUSTINE (*à part*).

Quelle figure !

M. DE FONTALBANNE, *s'inclinant profondément.*

Madame, vous excuſerez ma témérité, mais...

JUSTINE, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

M. DE FONTALBANNE, *troublé.*

Mais... mais... l'ardeur avec laquelle je deſirois...

JUSTINE, *redoublant ſes ris.*

Finiſſez donc, Monſieur, ah ! ah ! ah ! ah !

M. DE FONTALBANNE, *déconcerté.*

Madame... je vous confeſſe... que je ne m'attendois pas... Je ſuis ſurpris...

JUSTINE, *contenant ſes ris.*

Monſieur... vous vous trompez... Ma maîtreſſe va paroître... Et c'eſt votre mépriſe. Ah! ah! ah! ah!

M. DE FONTALBANNE, *fâché.*

Vous avez tort, ma mie. Il falloit m'avertir plutôt. Le baron de Fontalbanne n'eſt pas fait pour être joué. Ne ſeriez-vous pas cette Juſtine dont m'a tant parlé Mme. d'Ainville.

JUSTINE, *faiſant la révérence.*

Oui, Monſieur.

M. DE FONTALBANNE.

Je vous pardonne, à condition que vous me rendrez ſervice. Vous pouvez tout ſur l'eſprit de votre maîtreſſe; vous la menez, m'a-t-on dit:

& c'eſt tant mieux ; car on m'a ajouté que je pouvois compter ſur vous.

JUSTINE, *avec embarras.*

On vous a trompé, Monſieur, ma maîtreſſe ne ſe laiſſe mener par perſonne, & j'ai moins d'empire ſur ſon eſprit qu'un autre.

M. DE FONTALBANNE, *d'un ton élevé.*

A quoi bon faire la fine ? Je ſuis bien inſtruit peut-être ? Une offre de cent piſtoles eſt bien tentante, n'eſt-ce pas ? Cela vaut bien la peine de faire des efforts ? Hein ?

JUSTINE, *bas.*

Taiſez-vous donc ; ma maîtreſſe nous entend : vous me perdez.

M. DE FONTALBANNE, *fort haut.*

Ah ! pardon, pardon ; mais auſſi c'eſt votre faute. Vous me dites toujours les choſes ſi tard.

SCENE VI.

ADÉLAIDE, M. DE FONTALBANNE, JUSTINE.

ADÉLAÏDE, *ſortant avec précipitation de ſon cabinet.*

Monſieur, mille pardons. Une affaire preſſée m'a retenue un inſtant dans mon cabinet.

M. DE FONTALBANNE.

Madame... je ſerois mortifié.

ADÉLAÏDE, *avec vivacité.*

Abrégons, Monſieur, s'il vous plaît. Un mal de tête affreux m'empêche de ſoutenir une longue converſation. Ma tante me mande le ſujet de votre viſite.

M. DE FONTALBANNE.

Madame...

ADÉLAÏDE.

Monſieur, vous me paroiſſez un homme franc, un honnête homme. Vous n'avez pas beſoin ici d'autre recommandation. Elle me ſeroit ſuſpecte. (*Elle lance un regard courroucé ſur Juſtine, qui baiſſe les yeux*).

M. DE FONTALBANNE, *s'inclinant profondément.*

Madame... ſi j'étois aſſez heureux pour mériter...

ADÉLAÏDE.

Oh! je vous en prie, point de complimens ni de remerciemens; ce que je vous dis, je le penſe très-ſérieuſement; je vous eſtime, je vous reſpecte, & vous me paroiſſez mériter l'un & l'autre; mais pour de l'amour, je vous avoue bonnement que je n'en ſens point pour vous... Point du tout, & c'eſt tant mieux.

M. DE FONTALBANNE.

Mais, Madame...

ADÉLAÏDE.

Oui, Monſieur; c'eſt tant mieux! Notre union fondée uniquement ſur la raiſon, en ſera d'autant plus tranquille.

M. DE FONTALBANNE.

Madame, quels que ſoient les ſentimens qui vous déterminent, il me ſuffit que vous me permettiez d'aſpirer à vous; & ſi, d'un côté, j'ai à me plaindre du ſort qui ne m'a pas donné l'avantage de toucher votre cœur; d'un autre côté, la raiſon...

ADÉLAÏDE, *impatientée, s'aſſied & s'appuie la main ſur ſon front.*

Quel état cruel! ma migraine ne m'a jamais tourmentée ſi violemment.

M. DE FONTALBANNE, *allant à elle avec empreſſement.*

Madame ſe trouve mal...

ADÉLAÏDE.

Eh non! Monſieur. C'eſt une mi-

graine à laquelle je ſuis ſujette; elle ne demande que du repos.

M. DE FONTALBANNE.

Je vous laiſſe, Madame; mais avec les eſpérances que vous me donnerez, vous me permettrez d'aller prendre les meſures néceſſaires....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Tenez, Monſieur, je ſuis dans un état qui ne me permet ni de rien vouloir, ni de rien décider. Excuſez-moi, je vous prie.

M. DE FONTALBANNE.

Oh! Madame... je reviens à l'inſtant. (*Il ſort*).

SCENE VII.

ADÉLAIDE, JUSTINE.

ADÉLAÏDE.

Une promeſſe de cent piſtoles eſt bien tentante ; n'eſt-ce pas, Mlle. Juſtine ? Il eſt bien pardonnable de lui tout ſacrifier.

JUSTINE.

Madame... en vérité.

ADÉLAÏDE.

Vous êtes un monſtre. Retirez-vous... Ah ! je n'en puis plus.

JUSTINE.

Mais, Madame, dans l'état où je vous vois.

ADÉLAÏDE.

Retirez-vous, vous dis-je, vous m'êtes inſupportable.

JUSTINE.

Mais, Madame... comment...

ADÉLAÏDE.

Allez, vous êtes une malheureuſe, laiſſez-moi?

JUSTINE, *pleurant.*

Hélas! Madame, pourriez-vous croire.

ADÉLAÏDE.

Encore? Mais c'eſt le comble de l'effronterie. Laiſſez-moi, vous dis-je. & ne paroiſſez jamais devant mes yeux, (*Juſtine ſort*).

SCENE VIII.

ADÉLAIDE, *ſeule.*

Je ne ſais où j'en ſuis... Une malheureuſe qui me doit tout, me vendre, me trahir auſſi indignement! Ces

ſortes de choſes n'arrivent qu'à moi. — Qu'ai-je fait ? ne pouvois-je renoncer à Dorval ſans prendre d'autres engagemens ? Etoit-il néceſſaire de me jetter, pour ainſi dire, à la tête de ce M. de Fontalbanne, que je ne connois point ?... Que va-t-il penſer, & que dois-je penſer moi-même d'un homme qui a la hardieſſe de m'épouſer quand je lui dis que je le hais. — Hélas ! qu'eſt-ce que les prérogatives de la naiſſance & de la fortune ? Pourquoi leur immoler le bonheur de mes jours ! la vertu eſt la vraie nobleſſe, & quel autre que Dorval mérite plus juſtement ce titre... Ah ! Dorval, Dorval ! mon cœur a toujours été pour vous ; mon eſprit ſeul s'eſt révolté ; l'amour-propre s'eſt mis de la partie, & à combien de tourmens me ſuis-je expoſée en ſuivant la fougue de leurs impulſions !

SCENE IX.

ADÉLAIDE, DORVAL.

Dorval, qui a entendu ces dernieres paroles, entre & ſe jette aux pieds d'Adélaïde.

ADÉLAÏDE,

Ah! Dorval, vous m'écoutiez?

DORVAL.

Charmante Adélaïde! pardonnez-moi. Ce jour-ci eſt le plus heureux de ma vie.

ADÉLAÏDE.

Ah ciel! quelle trahiſon!

DORVAL.

Cruelle! vous le reprocheriez-vous ce peu de paroles qui aſſure mon bon-

heur... Je paſſe du comble du déſeſpoir à la joie la plus vive.

ADÉLAÏDE, *avec larmes.*

Dorval!.... Il faut nous ſéparer pour toujours.

DORVAL.

Comment?

ADÉLAÏDE.

Vous venez de me ſurprendre un aveu qui exige cette ſéparation.

DORVAL.

Mais je ne conçois pas...

ADÉLAÏDE.

Non, je ne pourrai jamais ſoutenir votre préſence.

DORVAL.

Ah! vous me haïſſez.

ADÉLAÏDE.

Plût au ciel!

DORVAL.

Je ne le vois que trop. Je me ſuis fait illuſion ; c'eſt à l'heureux Fontalbanne qu'il étoit réſervé de vous plaire.

ADÉLAÏDE.

Dorval ! vous me perſécutez cruellement. Vous ne connoiſſez que trop mes ſentimens. N'en abuſez pas. Retirez-vous ; trop de diſtance nous ſépare. (*Elle couvre ſes yeux de ſon mouchoir.*).

DORVAL.

Je vous entends. Ingrate ! vous ne pouvez me ſacrifier un vain préjugé. Ah ! que vous connoiſſez peu l'amour.

ADÉLAÏDE.

Non, Dorval, vous ne me rendez point juſtice Mais, entre nous... On ne vous connoît point. Vous gardez ſur votre naiſſance un ſilence myſtérieux... Ah ! Dorval, qu'un nom, un rang, une famille me ſont actuellement inſupportables !

DORVAL *la conſidére un inſtant avec une pitié mêlée de tendreſſe.*

Trop foible Adélaïde ! & ſi vous deveniez Comteſſe en m'épouſant.

ADÉLAÏDE.

Comteſſe !

DORVAL, *avec précipitation.*

Mes malheurs ſont finis. Une affaire d'honneur m'avoit obligé de demeurer inconnu juſqu'à préſent. Mon pere m'écrit qu'il vient de la terminer heureuſement. (*Il lui préſente une lettre*).

ADÉLAÏDE, *après avoir lu quelques lignes.*

Ah ! Dorval, que ne m'avez-vous inſtruite plutôt !

DORVAL.

Je me ſuis préſenté pluſieurs fois ; & tout autant de fois, Juſtine m'a dit que vous n'étiez point viſible ; elle

m'a même ajouté que vous me priiez de ſupprimer mes viſites.

ADÉLAÏDE.

Le monſtre !

DORVAL.

A vous vrai dire, cette obſtination m'a paru ſuſpecte. Je me ſuis déterminé à tout entreprendre pour vous voir & vous parler. Je ſuis revenu ſur mes pas ; je n'ai rencontré perſonne, & j'ai pénétré ſans obſtacle juſqu'à votre appartement.

ADÉLAIDE.

Quel bonheur ineſpéré.

DORVAL, *lui baiſant la main avec tranſport.*

Ma chere Adélaïde !

SCENE X, *& derniere.*

M. DE FONTALBANNE, DORVAL, ADÉLAIDE.

M. DE FONTALBANNE, *entre bruſquement.*

Madame, Monſieur... mille pardons... Voulez-vous mander quelque choſe à Mme. d'Ainville.

ADÉLAÏDE.

Vous m'obligerez, Monſieur, de lui dire que j'épouſe M. le comte d'Oronville.

M. DE FONTALBANNE.

M. le comte d'Oronville.

ADÉLAÏDE.

Oui, Monſieur; ſes grands biens répondent à ſa naiſſance, je ne doute pas que ma tante n'approuve cette alliance.

M. DE FONTALBANNE.

Tout ceci, Madame, a lieu de me ſurprendre, &...

ADÉLAÏDE.

Monſieur, vous m'avez paru très-franc, & je veux ici imiter votre franchiſe. Je vous eſtime beaucoup, mais je ne vous aime point; voici Monſieur que j'eſtime, & que j'aime tout enſemble, ai-je tort de le préférer ?

M. DE FONTALBANNE, *après un moment de réflexion.*

Ma foi non. Cela eſt juſte, & très-juſte. Je fais actuellement réflexion. Madame, que ſi d'un côté il étoit infiniment avantageux pour moi de vous épouſer, d'un autre côté il étoit dangereux...

Le Comte d'ORONVILLE.

Monſieur, vous prenez la choſe en galant homme. Vous rendiez deux perſonnes malheureuſes, ſans pour cela devenir heureux vous-même.

FIN.

LA DOUBLE INCONSTANCE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par une Société d'Amateurs.

ACTEURS.

ANGÉLIQUE, *jeune Veuve.*
LISETTE, *ſa Femme-de-Chambre.*
VALERE, *Amant d'Angélique.*
DUBOIS, *Valet de Valere.*
GÉRONTE, *beau Pere d'Angélique.*
ERASTE, *Neveu de Géronte.*

La Scene eſt en Province, dans la maiſon d'Angélique.

LA DOUBLE INCONSTANCE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LISETTE, VALERE, DUBOIS,

VALERE.

Que je ſuis inquiet, belle Angelique ! que je ſuis affligé ! Ce voyage précipité, que je ſuis obligé de faire, pourra être de longue durée. Si vous ſaviez cé qu'il m'en coûte, en ce moment, pour m'éloigner de ce que j'ai de plus cher au monde !

ANGELIQUE.

Ah ! Valere, ſur le point d'être unis, pour jamais, faut-il nous ſéparer ? Que ſais-je ? Vous allez à Paris, le théatre du beau monde ; je crains bien que votre cœur ne m'échappe en ce pays, où les femmes, dit-on, ſont ſi attrayantes.

VALERE.

Ne craignez rien, Madame ; les femmes de Paris ſont attrayantes à la vérité ; mais ont-elles une ame comme la vôtre ? Vous même, raſſurez-moi de grace ; j'ai appris que M. Géronte, votre beau-pere, arrive ici avec un neveu qu'il vous a deſtiné : jurez-moi que vous n'écouterez aucune propoſition, & que vous ne conſentirez jamais à ce mariage.

ANGELIQUE.

J'ignore les intentions de mon beau-pere ; mais croyez-vous que l'on change auſſi aiſément de réſolution, & que je puiſſe écouter des propoſitions de ma-

riage avec un homme que je ne connois pas ?

VALERE.

Excuſez-moi, Madame, la crainte & le crédit que M. Géronte a ſur votre eſprit ſemblent autoriſer une méfiance impardonnable en toute autre circonſtance ; cependant je pars avec cette cruelle incertitude ; il le faut. Que je ſuis malheureux ! adieu, mon aimable Angelique : puiſſé-je, à mon retour, vous trouver toujours diſpoſée en ma faveur !

ANGELIQUE.

Mais, Valere, ne pouvez-vous abſolument différer ce voyage ?

VALERE.

Que n'en ſuis-je le maître ! mais il eſt queſtion d'intérêts de famille qui ne peuvent ſe négliger un inſtant.

ANGELIQUE.

Hélas ! que vais-je devenir pendant votre abſence ?

VALERE.

J'eſpere que vous voudrez bien penſer quelquefois à un malheureux qui ne ceſſera de vous avoir préſente à ſon eſprit.

ANGELIQUE.

N'en doutez pas, &, pour m'en occuper entiérement, je veux me retirer à la campagne, & vais, de ce pas, tout arranger pour mon départ.

VALERE.

Vous me rendez la vie, charmante Angelique. Adieu, il ne dépendra pas de moi que je ne revienne bientôt m'attacher inſéparablement à vous.

Il lui baiſe la main, & ils ſortent.

SCENE

SCENE II.

LISETTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Eh bien ! Liſette, je pars auſſi, moi ; j'en ſuis tout chagrin ; car, tu le ſais, nous nous étions arrangés comme nos maîtres.

LISETTE.

En vérité, vous autres hommes, vous êtes bien inſupportables ; on compte faire une fin, ſe marier, & puis zeſte ; un voyage dérange tout : ma foi, cela n'eſt pas plaiſant.

DUBOIS.

Que veux-tu ? les maîtres font tout à leur tête : il faut céder au ſort ; mais auſſi j'eſpere bien qu'à mon retour je te trouverai toujours la même à mon égard, & que rien ne s'oppoſera plus

à ce que je n'offre à mon adorable ; & mon cœur & ma main.

LISETTE.

Pour moi, je le ſouhaite plus que je ne l'eſpere ; car tu es un dangereux coquin : tu vas en conter à la premiere ſoubrette de Paris, & ta Liſette, tu la laiſſeras là comme une épingle, & tu lui donneras ſon congé.

DUBOIS.

Ton congé ! que dis-tu ? regarde-moi un peu.

LISETTE.

Eh bien ! quoi ? je te regarde.

DUBOIS.

Me prends-tu pour un papillon, parce que je ſuis de toutes couleurs ?

LISETTE.

Mais tu ne lui reſſembles pas mal.

DUBOIS.

Je crains bien plutôt quelque faux bond de ta part. Vous autres femmes-de-chambre, ce n'eſt pas votre fort que la conſtance.

LISETTE.

Eh bien ! quand ce ſeroit mon foible... mais, adieu, pars ſans inquiétude ; il ſera tems de t'affliger à ton retour.

DUBOIS.

Comment ?

LISETTE.

Va, va, ſois tranquille ; grace à mon cœur, tu n'as rien à craindre.

DUBOIS.

Adieu, ma charmante ; auſſi-tôt de retour :

Aux pieds de ta grandeur j'établis ma fortune.

A propos : en partant, reçois ce gage de ma fidélité. (*Il veut l'embraſſer*).

LISETTE.

Non, non : j'aime à m'acquitter ; & je ne pourrois peut-être pas te le rendre. Adieu. (*Dubois ſort*).

SCENE III.

LISETTE, *ſeule.*

Oh ! le maudit voyage ! encore, ſi on ſavoit le tems du retour. J'enrage, cependant prenons patience ; allons trouver ma maîtreſſe : nous ſentons les mêmes peines, nous nous les communiquerons, & cela ſoulage ; mais la voici qui vient ; qu'elle eſt triſte ! Que nous ſommes folles de nous chagriner ainſi pour des hommes qui, en vérité, n'en valent pas la peine !

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Donne-moi un livre, Liſette. Non; mon ſac à ouvrage... En vérité je ne ſais que faire. Je comptois aller à la campagne; des affaires m'arrêtent, je ſuis d'un ennui & d'une triſteſſe inſupportables.

LISETTE.

Je vous en offre autant, Madame; mais, au bout du compte, il n'eſt rien de pire que l'ennui: croyez-moi, allez ce ſoir à la comédie; on joue une jolie piece, cela vous amuſera.

ANGELIQUE.

J'irois volontiers, ſi les comédiens n'étoient pas ſi mauvais.

LISETTE.

Ils ne le ſont pas tant, Madame. En province il faut bien ſe contenter de ce que l'on a ; & d'ailleurs, je ne vois pas ce que vous pourriez faire de mieux.

ANGELIQUE.

Mais, Liſette, dans l'état où je ſuis, comment me montrer, je ſuis à faire peur ? (*On frappe*). J'entends frapper, voyez qui c'eſt ? (*A part*). Je renvoyerai, ſi ce ſont des viſites de cérémonie.

LISETTE.

Madame, M. Géronte vient d'arriver avec ſon neveu ; il envoie ſon domeſtique ſavoir ſi vous êtes viſible. Je ne ſais pas comme eſt le neveu ; mais le valet eſt, ma foi, joli garçon.

ANGELIQUE (*à part*).

Je ne puis refuſer ma porte à mon beau-pere. (*A Liſette*). Dites que je

ſuis prête à le recevoir. (*A part*). Valere étoit bien inſtruit, quand il m'a parlé de ſon arrivée.

LISETTE.

Je ſuis charmée de cette viſite; elle peut faire diverſion à nos chagrins.

ANGELIQUE.

Je ne ſais, Liſette, ſi quelque choſe peut me diſtraire. Valere ne me ſort pas de l'eſprit; ſa ſanté, ſon amour, que de raiſons d'inquiétude & d'impatience!

LISETTE.

Vous l'avouerai-je, Madame? ſon valet Dubois a pris ſur moi le même empire. Vos peines ſont les miennes. Ma bonne maîtreſſe, jugez ſi j'y ſuis ſenſible. J'entends quelqu'un, c'eſt M. Géronte.

SCENE V.

GÉRONTE, ERASTE, LISETTE, ANGELIQUE.

GÉRONTE.

Bon jour, ma fille, il y a long-tems que je ne vous ai vue ! Cette maiſon, quelque intérêt que je prenne à ce qui vous regarde, je n'y rentre jamais ſans peine, depuis la perte que nous avons faite ; je le vois, cette perte vous afflige encore ; auſſi eſt-ce pour vous la faire oublier entiérement que vous me voyez ici.

ANGELIQUE.

Ah ! Monſieur, ne me rappellez pas un malheur auſſi cruel, que je tâche en vain d'oublier, & que vos bontés me rendent encore plus ſenſible.

GÉRONTE.

Je vous aurois prévenu, ma fille ;

& de mon voyage & de ſon objet, ſi je n'euſſe pas craint vos réflexions. J'ai voulu ne pas vous y livrer, en ne vous communiquant mon projet que lorſque je pourrois venir moi-même en ſolliciter l'exécution. J'ai donc penſé, & cela dès l'inſtant que j'eus le malheur de perdre mon pauvre fils, que vous étiez trop jeune encore pour reſter veuve; que vos biens demandant quelqu'un pour y veiller & les faire valoir, il falloit néceſſairement vous marier; &, à cet effet, j'ai trouvé un parti qui me paroît convenable, & que je viens vous propoſer.

ANGELIQUE.

De quoi me parlez-vous, Monſieur? Je l'ai juré, je ne me remarierai jamais.

GÉRONTE.

C'eſt mon neveu, ma fille; voilà le parti que je vous préſente. Rappellez-vous mon fils: c'eſt un autre lui-même; je ne puis vous en parler plus avantageuſement.

LISETTE (*bas à Angelique*).

En effet, Madame; mais regardez; c'eſt à s'y méprendre.

ANGELIQUE.

Que de bontés, Monſieur, & que je les mérite peu, puiſque je ne puis y répondre! Diſpenſez-moi de vous détailler mes raiſons, j'en ai trop à vous oppoſer; ce n'eſt pas cependant que M. votre neveu ne me paroiſſe avoir toutes les qualités pour rendre une femme heureuſe.

ERASTE.

Vous me flattez beaucoup, Madame, & quand pour cela je n'aurois pas toutes les diſpoſitions d'un galant homme, votre vue ſeule les feroit naître.

LISETTE (*bas à Angelique*).

Il eſt charmant, Madame; vos affaires ſeront en bonne main.

GÉRONTE.

Oh là! mes enfans, je vous laiſſe;

il faut ſe connoître avant que de s'aimer. Adieu, je ſors pour un inſtant ; juſqu'au revoir.

ANGELIQUE, *à Géronte.*

Vous voudrez bien, Monſieur, ne pas prendre de logement ailleurs que chez moi ?

GÉRONTE.

Volontiers, ma fille ; mais mon neveu... La circonſtance permet-elle...

ANGELIQUE.

Il ne vous quittera pas, Monſieur. Avec vous il n'y aura rien jamais que d'honnête. Liſette, conduiſez mon pere dans ſon appartement.

SCENE VI.

ERASTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Monſieur, ne ſuivez-vous pas votre cher oncle? Vous devez être fatigué, & vous avez beſoin de vous repoſer.

ERASTE.

Le repos, je le vois, n'eſt plus fait pour moi, Madame; cependant je me retirerai, ſi je vous ſuis incommode. Ordonnez.

ANGELIQUE.

Non, Monſieur, vous ne me gênez en aucune façon: je ſuis même bien aiſe de faire connoiſſance avec vous; mais ne me parlez pas du projet de Monſieur votre oncle.

ERASTE.

Eh ! le puis-je, Madame, quand je ne desire rien tant que son exécution, & de pouvoir obtenir votre approbation ?

ANGELIQUE.

Vous m'avez entendue, Monsieur; ma résolution est prise, je veux rester veuve. J'ai tout perdu, & je ne pourrois réparer cette perte, quand même je le voudrois.

ERASTE.

Je ne puis blâmer votre résistance. Il en coûte toujours beaucoup à une femme raisonnable, de se livrer à un homme qu'elle ne connoît pas; cependant j'oserois bien vous répondre que personne n'aura pu vous aimer, & ne vous aimera plus que moi.

ANGELIQUE.

J'ai peine à le croire; il est difficile

d'aimer ſincérement quelqu'un, ſans le connoître particuliérement.

ERASTE.

Eh quoi ! Madame, penſez-vous que mon oncle m'ait laiſſé ignorer vos belles qualités ? Elles m'ont pénétré d'admiration ; &, quand je vous ai vue, un autre ſentiment s'y eſt joint ; cela eſt tout naturel.

ANGELIQUE.

Et ſi votre oncle vous eût trompé ? Ses bontés pour moi ont pu l'aveugler...

ERASTE.

Je ne deſire rien tant que d'en courir le riſque.

ANGELIQUE.

Vous conviendrez du moins, Monſieur, que, de mon côté, le danger n'eſt pas égal. Votre oncle vient de me faire entendre auſſi, & cela ſeul fait votre éloge, que vous égaliez ſon

fils en mérite & en vertus ; je crois même démêler quelques-uns de ſes traits dans votre phyſionomie ; mais eſt-il ſage, ſur des apparences quelquefois trompeuſes, de riſquer tout le repos de ma vie ?

SCENE VII.

GÉRONTE, ERASTE, ANGELIQUE.

GÉRONTE.

Eh bien ! mes enfans, où en ſommes-nous ?

ERASTE.

Venez, mon oncle, venez m'aider à gagner un cœur auquel vous m'avez permis de prétendre.

GÉRONTE.

Allons, ma fille, il faut céder ; mon

neveu eſt riche; il eſt aimable, épouſez-le; &, ſi je vous ſuis cher, faites revivre en lui mon pauvre fils. Ma fille, donnez-moi cette conſolation.

ANGELIQUE.

Que ne ferois-je pas pour vous, Monſieur? Mais je ſuis obligée de vous dire qu'un autre engagement...

GÉRONTE.

Un engagement! & vous me diſiez tout-à-l'heure que vous aviez juré de n'en prendre aucun.

(*Il fait un ſigne d'impatience*).

ÉRASTE.

Arrêtez, Monſieur, bornez-là, je vous prie, les bontés dont vous me donnez aujourd'hui de ſi ſenſibles marques; laiſſez-moi reſpecter Madame juſque dans ſes goûts. Vous l'aimez trop, & vous êtes trop juſte pour exiger d'elle qu'elle vous en faſſe le ſacrifice.

ANGELIQUE.

C'en eſt aſſez, Monſieur : celui que vous faites en ce moment me décide en votre faveur ; pour moi, je n'en fais aucun ; mon cœur eſt libre, & il ſuivra la main que je vous préſente.

ERASTE, *en baiſant la main.*

Ah ! Madame, ah ! mon oncle, je ſuis le plus heureux des hommes.

GÉRONTE.

Oui, mon neveu, ma fille fera ton bonheur, & tu feras le ſien. Je n'aurois jamais ſongé à vous unir, ſi je n'en euſſe été aſſuré. Sortons, Eraſte, & courons apprendre à tes parens une auſſi agréable nouvelle. (*Ils ſortent*).

SCENE VIII.

ANGELIQUE, *ſeule.*

C'en eſt donc fait : me voilà engagée dans de nouveaux liens ; je n'ai pu réſiſter aux empreſſemens de mon beau-pere, à l'envie qu'il avoit de voir unir mon ſort à celui de ſon neveu ; je n'ai pu refuſer un ſecond époux de ſa main ; il l'a heureuſe, & mon cœur me dit en ſecret que je ne m'en repentirai pas. Mais Valere, que dira-t-il? Que va dire Liſette ; quand elle apprendra ? ... La voici.

SCENE IX, *& derniere.*

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, on vient de me dire une nouvelle qui me fait grand plaiſir. Eſt-il vrai que vous épouſez M. Eraſte ?

ANGELIQUE.

Oui, Liſette, j'ai donné ma parole ; te dirai-je que l'inclination, autant que les égards que je dois à mon beau-pere, m'y ont déterminée ? Une ſeule choſe m'inquiéte ; c'eſt Valere. Que dira-t-il quand il apprendra mon mariage ?

LISETTE.

Ma foi, Madame, tant pis pour lui ; c'eſt ſa faute auſſi. Pourquoi part-il au moment où ſa préſence étoit le plus néceſſaire ? L'intérêt doit céder

à l'amour; voilà comme je penſe. Le ſien étoit foible, à ce que j'imagine.

ANGELIQUE.

Je l'ai penſé comme toi, Liſette. S'il m'eût aimée davantage, il ne ſeroit pas parti, ſachant ſur-tout que mon beau-pere venoit me propoſer ſon neveu.

LISETTE.

Aſſurément, & je trouve ſon valet Dubois, à mon égard, tout auſſi condamnable. Il pouvoit laiſſer partir ſon maître, puiſqu'il le jugeoit à propos; &, pour le punir de l'avoir ſuivi, je vais épouſer Frontin, le valet d'Eraſte.

ANGELIQUE.

Bon! connois-tu ce garçon?

LISETTE.

Oh! Madame, entre gens comme nous, la connoiſſance eſt bientôt faite. Ce drôle-là vient de m'en conter, &

il s'y eſt pris de façon qu'il m'a inſpiré du goût pour lui D'abord un petit ſcrupule m'a fait héſiter ; mais Frontin l'a levé ; je ſuis décidée.

ANGELIQUE.

Ah ! Liſette, que dira-t-on de tout ceci ?

LISETTE.

Tout ce qu'on voudra, Madame ; mais nous dirons, nous, que... *les abſens ont tort.*

FIN.

L'AMOUR VAINCU

PAR LA VERTU.

DRAME EN UN ACTE,

Par Mme. de ....

ACTEURS.

La COMTESSE.

VALERE, *petit Maître, Amant de la Comteſſe.*

ÉRASTE, *Philoſophe, Amant de la Comteſſe.*

JUSTINE, *Suivante de la Comteſſe.*

FRONTIN, *Laquais de Valere.*

Un Domeſtique d'Éraſte.

La Scene eſt à Paris, chez la Comteſſe.

L'AMOUR

L'AMOUR VAINCU

PAR LA VERTU.

DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

La COMTESSE, JUSTINE.

La COMTESSE.

Tu as beau, Juſtine, me parler en faveur d'Eraſte; je rends juſtice aux qualités que je lui découvre chaque jour : l'eſtime, l'amitié me lient à lui pour la vie; mais ſes ſentimens peuvent-ils ſuffire à mon âge ? non : il faut de l'amour. Hélas ! je n'éprouve que trop combien il m'aveugle, en

me faiſant préférer Valere ; mais peut-être le pourrai-je corriger.

JUSTINE.

Ne vous en flattez pas, Madame. Valere joint un mauvais cœur à ſon étourderie, & vous pourrez un jour en être la victime. Vous n'avez point, dites-vous, d'amour pour Eraſte. Hé ! Madame, s'il falloit être amoureuſe pour ſe marier, on ne verroit que des célibataires.

La COMTESSE.

Hélas ! tu parles bien, comme n'ayant jamais aimé. Si tu ſavois tout ce que j'a fait pour vaincre mon penchant ; combien j'ai prêté de défauts à Valere ; ſon manque même de fortune ; ſes grandes dépenſes me ſont venues à l'idée ; hé bien ! Juſtine, le fruit de mes réflexions a été le plaiſir de faire la fortune de mon amant, de le mettre à portée de ſatisfaire ſes deſirs, de lui prouver mon amour ; enfin de le rendre raiſonnable à force de bienfaits.

JUSTINE.

Je doute que ce moyen vous réuſſiſſe ; il vous ruinera. Riche pour un homme qui auroit quelque bien, l'êtes-vous aſſez pour quelqu'un qui n'a que l'envie de s'amuſer, & qui peut-être ?...

La COMTESSE.

Ah ! n'augmente pas mes tourmens par tes craintes ; fais-moi naître, au contraire, des idées plus agréables ; avoue que Valere réunit toutes les graces faites pour ſubjuguer une femme. Les grands biens d'Éraſte, ſa philoſophie valent-ils ?... Mais je l'apperçois ; ſa préſence dans ce moment me déplaît, & je me retire.

SCENE II.

La COMTESSE, ERASTE, JUSTINE.

ERASTE.

Arrêtez, de grace, un moment, Madame; & dites-moi, avant de me fuir, ce qui peut m'attirer ce mépris.

La COMTESSE.

Moi? vous mépriſer, Eraſte! Ah! mon cœur eſt bien loin de mériter ce ſoupçon. Je vous plains : votre vue eſt un reproche de ne pouvoir donner ma main & ma tendreſſe à l'homme le plus digne de les poſſéder; voilà le motif de ma retraite.

ERASTE.

Non, Madame, Eraſte ne les mérite pas, puiſqu'il ne peut les obtenir. Peu

accoutumé à faire ma cour, n'ayant jamais appris cet art de ſéduire un cœur, le mépriſant même; fuyant juſqu'au nom d'une paſſion, qui en ôtant la raiſon, trouble le bonheur de la vie, je coulois des jours heureux. Le haſard vous offre à ma vue, m'inſpire le deſir de vous connoître. Je trouve un eſprit orné, de la vertu ſans hypocriſie; votre ame, chaque jour, me découvroit de ces traits heureux que la nature ſemble avoir pris plaiſir de vous prodiguer, tout cela me ſéduiſoit plus que vos graces mêmes. Eſt-il étonnant, Madame, que l'amour ait pris tant d'empire ſur moi? pouvois-je ne pas ſuccomber? Malgré cela je rends juſtice à mon rival; j'avoue qu'il a des qualités plus faites pour plaire que ma franchiſe & ma ſincérité. Soyez heureuſe, Madame, ce ſera déſormais tous mes vœux.

JUSTINE.

Allez, Madame, il faut que vous ayez le cœur bien dur pour réſiſter à

un pareil discours, & préférer un étourdi à un amant si estimable.

La COMTESSE.

Justine, vous vous oubliez. (*A Eraste*) : Adieu, Eraste ; souffrez que je me retire.

ERASTE.

Eh bien ! Justine, connois-tu un être aussi malheureux que moi ?

JUSTINE.

Ne vous désespérez pas, Monsieur ; j'enrage des erreurs de ma maîtresse, & vais tout tenter pour l'en faire revenir ; mais voici Frontin : retirez vous.

SCENE III.

JUSTINE, FRONTIN.

FRONTIN.

Bon jour, ma chere Juſtine, eh bien ! comment va l'amour de la Comteſſe pour mon maître ?

JUSTINE.

Mieux que ſi on ſuivoit mes conſeils.

FRONTIN.

Il me paroît, la belle, que vous ne nous protégez pas. Je réclame pourtant vos bontés ; car j'ai ſix années de gages qui me ſeront payés au mariage de Valere.

JUSTINE.

Ma foi, mon pauvre Frontin, ils me paroiſſent bien aventurés.

FRONTIN.

Pas tant que tu le penſes, peut-être; mais va t'en dire à ta maîtreſſe que ſon amant va arriver.

SCENE IV.

La COMTESSE, VALERE, JUSTINE.

La Comteſſe & Valere entrent enſemble.

VALERE.

Bon jour, ma belle Comteſſe; jamais je ne vous vis tant de charmes. L'amour ſemble avoir préſidé à votre toilette, & je ſuis un homme perdu ſi vous ne daignez bientôt combler mes deſirs. Qui peut vous faire reculer notre bonheur?

La COMTESSE.

Votre jeuneſſe, Valere, qui m'ef-

fraie ; je crains qu'en vous rendant heureux, je ne faſſe un inconſtant, & j'en mourrois.

VALERE.

Et qui a pu vous donner ces idées ? votre beauté devroit vous aſſurer du contraire ; mais, à propos, il faut que je vous conte une hiſtoire tout-à-fait plaiſante qui vient de m'arriver. Vous connoiſſez Doris ?

La COMTESSE.

Oui, nous ſommes même un peu parentes.

VALERE.

Cette femme a bien voulu avoir des bontés pour moi, il y a quelques années, cela s'eſt ſu ; elle prétend aujourd'hui que je les ai divulguées, & que je lui dois une réparation... Une réparation ! cela ne vous fait-il pas rire, tandis qu'elle devroit me ſavoir gré de mes ſoins qui lui ont rendu une foule d'amans qui commençoient à l'abandonner ? Ne trouvez-vous pas ce procédé affreux ?

JUSTINE, *à la Comteſſe.*

Le joli homme !

La COMTESSE.

Il eſt vrai que c'eſt manquer de reconnoiſſance.

VALERE.

Aſſurément. A propos, Comteſſe, j'ai commandé la plus jolie voiture pour notre mariage. Tout Paris la va voir. Les livrées ſont ſuperbes, & je n'attends plus que vos ordres pour faire dreſſer les articles.

La COMTESSE.

J'ai beſoin de faire encore quelques réflexions ; tantôt vous ſaurez ma réponſe.

VALERE.

Adieu, ma chere Comteſſe ; je vais en attendant m'occuper du bonheur dont je jouirai dans peu. Adieu, Juſtine, tu as l'air d'avoir de l'humeur ; mais ton mariage avec Frontin la diſſipera.

SCENE V.

La COMTESSE, JUSTINE.

JUSTINE.

Il faudroit donc que j'euſſe perdu auſſi la tête. Cela pourroit m'arriver, ſi je reſtois plus long-tems dans cette maiſon. Madame, je vous prierai de me donner mon compte.

La COMTESSE.

Et pourquoi me quittez-vous ?

JUSTINE.

Madame, je vous ſuis trop attachée pour vivre avec vous, vous ſachant malheureuſe ; & c'eſt ce qui va vous arriver dans le mariage que vous faites avec Valere. Rien ne peut vous ouvrir les yeux ſur ſon compte ; ſon air léger, ſon mauvais caractere, tout vous plaît : vous ne voyez pas que ſans votre bien il vous ſacrifieroit comme

Doris, & tant d'autres victimes de ſes ſéductions.

La COMTESSE.

Hélas ! tu me déchires le cœur par tes propos ; mais que veut ce laquais ?

JUSTINE.

C'eſt celui d'Eraſte.

Un Laquais, à la Comteſſe.

Madame, mon maître ma chargé de vous remettre ce paquet.

La COMTESSE.

C'eſt bon. (*Il ſort*). Que peut-il m'écrire ? (*Elle lit*).

ERASTE, *à la Comteſſe.*

» Je pars, Madame, le cœur déchiré » de douleur & de regrets ; mais j'ai » cru mon abſence utile à votre bon- » heur. Que ne lui ſacrifierois-je pas ! » Penſez quelquefois à un homme » qui gémira toute ſa vie de n'avoir » pu vous toucher ; une derniere gra-

» ce me reſte à vous demander, c'eſt
» de daigner recevoir ce que l'amitié
» la plus pure vous offre : je ſais que
» Valere n'eſt pas riche ; qu'il a beau-
» coup de dettes ; une belle terre
» que je poſſéde auprès de Paris, peut
» réparer ce dommage, & je lui en
» fais don ; n'attribuez point ma con-
» duite à l'orgueil ; dans mon mal-
» heur, c'eſt une conſolation d'avoir
» pu contribuer à votre félicité «.

JUSTINE.

Hé bien ! Madame, quelle réponſe ferez-vous ?

La COMTESSE.

Ah ! Juſtine, je ne peux revenir de ce trait. Quel homme !.... Mais je vois Valere avec Frontin : entrons dans ce cabinet, je ne puis lui parler.

SCENE VI.

VALERE, FRONTIN.

FRONTIN.

Vous avez beau dire, Monſieur, je vous le répete : vous n'avez pas aſſez de ménagement pour la Comteſſe ; elle a auprès d'elle une fille qui ne vous aime pas, &...

VALERE.

Ne t'inquiétes pas : la Comteſſe a trop d'amour ; je vais tâcher ſeulement de finir au plus vîte, de peur qu'elle n'apprenne mes dettes & mon intrigue avec Julie, qui commence à faire éclat.

FRONTIN.

Eſt-ce que vous ne comptez pas la quitter ?

VALERE.

Tu te moques : Julie eſt jeune, aimable ; d'ailleurs elle me préfere au Duc, ... & tu veux que j'aille m'ennuyer éternellement avec la Comteſſe, qui ne parle que ſentimens ! Il faudroit que j'euſſe perdu la tête, mon cher Frontin.

SCENE VII, *& derniere.*

VALERE, La COMTESSE, JUSTINE, FRONTIN.

La COMTESSE.

Raſſurez-vous, Valere : les ſentimens de la Comteſſe ne vous ennuyeront plus, & elle rougit de les avoir prodigués pour un ingrat qui en étoit ſi peu digne. Sortez, & ne vous préſentez jamais devant moi. (*Il ſort*).

FRONTIN, *en s'en allant, à Juſtine.*

Adieu donc, Juſtine; voilà mes gages au diable.

La COMTESSE.

Voilà qui eſt fait, Juſtine : mon cœur eſt revenu de ſes erreurs. Va trouver Eraſte, & s'il me trouve encore mériter ſon amour, offre-lui ma main & mon cœur.

JUSTINE.

Ah ! ma maîtreſſe, quel plaiſir je reſſens ! vous triomphez d'une paſſion qui auroit fait le malheur de vos jours. Vous allez faire votre bonheur, celui d'un homme qui, par ſa tendreſſe, ſa reconnoiſſance, ſes vertus, vous fera oublier le ſacrifice que vous faites de votre amour; & mes jours ſeront trop heureux d'avoir contribué à la tranquillité des vôtres.

FIN.

LE MUET.

CONTE DRAMATIQUE;

ACTEURS.

MERVAIN, *Pere.*

Mme. MERVAIN.

MERVAIN, *Fils.*

ÉMILIE.

Le Docteur L'APOSEME.

LA ROSE.

LE MUET.

CONTE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

MERVAIN, Mme. MERVAIN.

Mme. MERVAIN.

Voilà pourtant huit jours, Monſieur!

MERVAIN.

Je le ſais. Oui, voilà le huitieme jour.

Mme. MERVAIN.

Huit grands jours ſans parler.

MERVAIN.

Cela vous paroît monſtrueux.

Mme. MERVAIN.

Et à vous, Monſieur?

MERVAIN.

Cela me paroît d'une bizarrerie, d'un entêtement inconcevables.

Mme. MERVAIN.

Un entêtement? Non, Monſieur; non: c'eſt une maladie affreuſe, ſuite du chagrin que vous lui avez cauſé.

MERVAIN.

Un entêtement, vous dis-je, & d'autant plus ſingulier, qu'il vous reſſembloit un peu, qu'il avoit le défaut de trop parler, & qu'il paſſoit même pour indiſcret. Et, en effet, c'eſt à ſon indiſcrétion que j'ai dû la découverte de ſa paſſion pour Emilie, pour une fille dont je hais le pere, & dont je me ſuis bien promis de ne jamais faire ma belle-fille.

Mme. MERVAIN.

Vous voilà bien avancé! vous aurez

un fils muet. Un fils muet ! Je ne ſais pas ce que je ne préférerois point à ce malheur ; mais, Monſieur, votre ſang-froid ſur cet article me met hors de moi-même. Vous traitez ceci comme un accident ordinaire ; il ſemble qu'on vous diſe que votre fils a la migraine ... Il eſt muet Monſieur ... muet ... ce qu'on appelle muet.

MERVAIN.

Et vous voulez me rendre ſourd ?

Mme. MERVAIN.

C'eſt votre cœur qui l'eſt. Oui, vous êtes inſenſible au plus grand, au plus affreux des malheurs. La douleur où l'a jetté votre défenſe de parler à Emilie, & ſur-tout d'eſpérer jamais de l'épouſer, a fait ſans doute une révolution ſubite d'humeurs, qui aura frappé ſa langue de paralyſie. Voyez donc ce qu'il y a à faire là-deſſus ... J'ai fait venir chaque jour ſes meilleurs amis, mais il n'y en a pas un qui lui ait arraché un mot ... Si ce n'étoit que

pour vous qu'il ſe tût, je n'en ſerois pas ſurpriſe : votre dureté, votre avarice lui ont ſouvent fermé la bouche ; mais c'eſt pour moi-même, c'eſt pour tout le monde... N'y a-t-il donc point de remede à cela ? & ſerai-je la plus infortunée des meres ?

MERVAIN.

Si vous imaginez, ma femme, que ce ſoit une maladie ; faites-le voir à notre voiſin le docteur, à M. L'Apoſeme. J'y conſens, mais je ne ſais ſi la faculté a des remedes pour cela. Le docteur vous dira bien, en voyant que votre fils ne parle point, qu'il eſt muet ; c'eſt-à-dire, qu'il en ſaura autant que le Sganarelle de Moliere ; mais pour le faire parler, c'eſt une autre affaire. Ecoutez, ma femme, vous ſavez que les grandes querelles de votre fils & de moi tomboient toujours ſur l'argent, dont je n'étois jamais aſſez prodigue envers lui : eh bien !... envoyez-le moi, ma femme, je vous en prie.

Mme. MERVAIN.

Ne lui parlez pas d'Emilie ; vous aggraveriez ſon mal.

MERVAIN.

Soit : je n'en parlerai pas.

Mme. MERVAIN.

Ah ! mon ami ! s'il dit un mot ; faites-moi appeller ſur le champ, que je jouiſſe du plaiſir de l'entendre.

MERVAIN.

Je n'y manquerai pas.

Mme. MERVAIN.

De grace, de la douceur avec lui ; & rendez-moi mon fils, ſi vous le pouvez.

MERVAIN.

Eh ! allez, vous dis je ; je l'attends ; (*Elle ſort*).

SCENE II.

MERVAIN.

MERVAIN, *ſeul.*

Que diantre imaginer ſur tout ceci? Une révolution d'humeurs,... une paralyſie... cela eſt incroyable... mais huit jours ſans avoir proféré une ſeule parole.... avec ſa mere qui le gâte, avec ſes meilleurs amis... avec ſon valet, avec moi... un étourdi, un cauſeur éternel comme ſa mere... cela me paſſe, mais je le vois.

SCENE

SCENE III.

MERVAIN, *pere*, MERVAIN, *fils*.

MERVAIN, *pere*.

Eh bien ! mon ami, qu'eſt-ce ? Veux-tu toujours déſeſpérer ta mere & moi, par un ſilence opiniâtre ?

Mervain, fils, ſalue ſon pere, le regarde & ſe taît.

MERVAIN, *pere*.

Mon fils ! tu m'effrayes...

Mervain, fils, prend la main de ſon pere, & la ſerre avec tendreſſe.

MERVAIN, *pere*.

Quoi ! tu ne nous diras rien ?

Mervain, fils, fait ſigne qu'il ne le peut pas.

MERVAIN, *pere.*

C'eſt une choſe affreuſe. Mais mon fils, écoute-moi : je ſais que tu m'as boudé quelquefois de l'épargne que je mettois à ta dépenſe ; tu m'as pris pour un avare, & je n'étois qu'un pere attentif à ne pas donner trop d'alimens à des goûts toujours dangereux à ton âge... Tiens, veux-tu que je te donne une preuve que de ma part ce n'eſt point un vil attachement à l'argent ?... Vois-tu cette bourſe ; il y a 25 beaux louis d'or dedans. Les veux-tu ?

Mervain, fils, fait ſigne qu'oui, & tend les mains.

MERVAIN, *pere.*

Tu entends bien que je mets une condition à cela, & que je compte ſur ta reconnoiſſance.

Mervain, fils, peint la reconnoiſſance qu'il en aura.

MERVAIN, *pere.*

Tu acceptes donc le marché ? Tiens, les voilà ; ils ſont à toi.

Mervain, fils, demande par ſigne, s'ils ſont bien à lui.

MERVAIN, *pere.*

Oui, oui... je te les donne.

Mervain, fils, exige toujours en pantomime, que ſon pere en jure.

MERVAIN, *pere.*

Oui, foi de pere.

Mervain, fils, embraſſe ſon pere, & ſe ſauve avec la bourſe.

SCENE IV.

MERVAIN, *pere.*

MERVAIN.

Mervain... il fuit à toutes jambes. Oh ! parbleu, ce n'eſt pas là mon compte ; pas un mot de remerciement, & j'en ſuis pour 25 louis ? .... La Roſe ! La Roſe !

SCENE V.

MERVAIN, *pere*, LA ROSE.

LA ROSE.

Que vous plaît-il, Monſieur ?

MERVAIN, *pere.*

As-tu vu paſſer mon fils ?

LA ROSE.

Oui, Monſieur, fort vîte & fort gaiement. Qu'a-t-il donc? Il y a huit jours qu'il n'a eu l'air auſſi ouvert.

MERVAIN, *pere.*

J'ai voulu le faire parler en lui offrant de l'argent; il n'a pas dit un mot, & s'eſt enfui avec ma bourſe.

LA ROSE.

C'eſt qu'il n'eſt pas manchot.

MERVAIN.

Je le vois bien; mais dis-moi; penſes-tu comme ma femme, qu'il eſt véritablement, abſolument muet?

LA ROSE.

Ce qu'il y a de certain, Monſieur, c'eſt qu'il n'a pas prononcé une ſyllabe de toute la ſemaine. Mais c'eſt plaiſant: vous avez fait une tentative de votre côté; & moi du mien, j'en

voulois faire une ; mais votre peu de ſuccès m'épouvante.

MERVAIN, *pere.*

De quoi étoit-il queſtion ?

LA ROSE.

Vous vouliez le prendre par l'argent ; & ce n'étoit pas mal imaginé de votre part ; mais moi je connois un autre foible, & je voulois en profiter. Monſieur, Monſieur, je l'apperçois : ah ! de grace, laiſſez-moi avec lui.

MERVAIN, *pere.*

Allons : fais ce que tu voudras ; je me retire ; mais dis-lui que je ne prétends pas qu'il garde mon argent pour rien. (*Il ſort*).

SCENE VI.

MERVAIN, *fils*, LA ROSE.

LA ROSE.

Le voi'à qui vient à moi : bon. Nous verrons ſi je ne lui ferai pas prononcer quelques-uns de ces joſis mots dont il m'honoroit dans ſa colere.

Mervain fait ſigne à La Roſe, qu'il veut changer d'habit, & qu'il en veut un brodé.

LA ROSE.

Monſieur, je n'entends pas.

Autre pantomime de Mervain, pour ſe faire comprendre.

LA ROSE.

Ah ! oui ! oui ! je comprends... j'y vais...

Mervain ſe promene ſans mot dire, ſe met le doigt ſur la bouche, & ſemble ſe recommander le ſilence.

LA ROSE (*apportant un habit noir*).

Le voilà, Monſieur.

Mervain, les yeux enflammés, le prend à la gorge, & lui explique de nouveau par ſignes ce qu'il demande : La Roſe ſort : autre pantomime.

LA ROSE.

Que ne le diſiez-vous plus clairement? La voilà votre robe-de-chambre.

Mervain frappe du pied.

LA ROSE.

Bon : voilà la machine en mouvement; il accouchera peut-être.

Nouvelle explication, par ſignes, de ce que Mervain demande. La Roſe ſort, & Mervain pendant ce tems-là, cherche des yeux dans la chambre, apperçoit une baguette, & la met près de lui.

LA ROSE (*apportant l'habit brodé*).

Ah ! pour le coup, m'y voilà, je crois.

Mervain fait ſigne qu'il a bien fait cette fois de ne pas ſe tromper. Il ſe fait mettre cet habit : La Roſe fait mille gaucheries, & dit à part :

Quel diable d'homme ! Comment ! il ne me dira pas une injure, lui qui en a le recueil le plus complet ?

Mervain fait ſigne qu'il veut écrire : nouvelles gaucheries affectées de La Roſe, même ſilence de la part du maître qui écrit enfin.

LA ROSE.

A propos, Monſieur, je viens de quitter Monſieur votre pere, qui eſt très-fâché du petit tour que vous lui avez fait. Il comptoit ſur vos remerciemens : 25 louis valoient bien un petit mot ; on feroit un diſcours académique à moins de cela.

Mervain fait ſigne à La Roſe de ſe taire.

LA ROSE.

Oh ! Monſieur, cela ne m'eſt pas ſi aiſé qu'à vous.

Autre ſigne de ſe taire.

LA ROSE.

Parbleu, ſi tout le monde ſe taît ici comme vous, cela fera une maiſon fort gaie. Je ne veux pas oublier ce que je ſais; il faut que je parle.

Mervain fait ſigne à La Roſe de cacheter ſa lettre.

LA ROSE (*à part*).

Ah ! bon : nous verrons s'il tiendra à celui-ci.

La Roſe brûle la lettre en la cachetant. Mervain prend le bâton, le roſſe & s'en va.

LA ROSE (*criant*).

Peſte ſoit du brutal ! encore s'il avoit aſſaiſonné cela de quelques paroles ! mais point.

SCENE VII.

MERVAIN, *pere*, LA ROSE.

MERVAIN, *pere*.

Eh bien ! es-tu venu à bout de le faire parler ?

LA ROSE.

Non, de par tous les diables ! il n'y a point de mauvais tour que je ne lui aie fait, & au lieu de me tenir de ces diſcours cavaliers qui lui étoient ordinaires, il a pris en ſilence le bâton que vous voyez, & m'a roué de coups.

MERVAIN, *pere*.

C'eſt qu'il n'eſt pas manchot, comme tu diſois. Et mon argent, lui en as-tu parlé ?

LA ROSE.

Point de réponſe, Monſieur : oh ! il eſt muet comme tous les muets du ſerrail.

MERVAIN, *pere.*

Comment ! eſt-ce que ma femme auroit raiſon ? & qu'une paralyſie ſubite tombée ſur ſa langue ?...

LA ROSE.

Oh oui ! Monſieur : c'eſt cela, à coup sûr ; mais la paralyſie n'a point gagné le bras, je vous aſſure.

MERVAIN, *pere.*

Vois qui eſt-ce qui frappe... Il faut que je ſois bien malheureux ! Je n'ai qu'un fils, & je ne pourrai me voir revivre dans ſes enfans ; car perſonne n'en voudra en cet état-là.

LA ROSE.

Monſieur, c'eſt un de vos voiſins ; c'eſt M. L'Apoſeme qui vient, dit-il, de la part de Madame.

MERVAIN, *pere.*

Faites entrer.

SCENE VIII.

M. L'APOSEME, M. MERVAIN, *pere*, LA ROSE.

M. L'APOSEME.

Monſieur, Mme. Mervain m'a fait l'honneur de paſſer chez moi, pour me dire de venir voir M. votre fils, qui eſt tout-à-coup devenu muet, à ce qu'elle dit.

MERVAIN, *pere*.

Ne vous a-t-elle pas conté auſſi ?...

L'APOSEME.

Oui, Monſieur, que c'étoit l'effet d'un violent chagrin.

MERVAIN, *pere*.

Eh ! croyez-vous cela poſſible ?

L'APOSEME.

Comment, poſſible ? Et n'avez-vous pas oui dire cent fois que les grandes paſſions ſont muettes ?

MERVAIN, *pere.*

Oui, pour un moment ; mais huit jours, Monſieur.

L'APOSEME.

Il faut voir le ſujet, Monſieur, il faut le voir : à la ſeule inſpection, je vais vous dire ce qui en eſt.

MERVAIN, *pere.*

La Roſe, fais venir mon fils.

LA ROSE.

Oui, Monſieur. (*Il ſort*).

SCENE IX.

M. MERVAIN, *père*, M. L'APOSEME.

MERVAIN, *père.*

Et ſuppoſé qu'il ſoit muet, la médecine a-t-elle des ſecrets ? . . .

L'APOSEME (*vivement*).

Si elle en a ? Voilà un doute bien ſingulier ! Eſt-il un mal, un dérangement phyſique quelconque, devant lequel la médecine s'arrête ?

MERVAIN, *père.*

Je ſais que c'eſt l'opinion de vos confreres ; mais...

L'APOSEME.

Monſieur, les plaiſanteries ſur mon art ſont un peu uſées, Dieu merci,

& la confiance que nous avons droit d'exiger, ne ſe ridiculiſe plus en plein théatre; prenez y garde.

MERVAIN.

Tout comme il vous plaira, pourvu que vous faſſiez parler mon fils.

L'APOSEME.

Si je le ferai parler! oh! je vous en réponds, quand il n'auroit parlé de ſa vie...

MERVAIN, *pere.*

Le voici...

SCENE X.

MERVAIN, *fils*, & *les mêmes.*

L'APOSEME.

Oh! qu'il a bien les yeux d'un muet!

MERVAIN, *pere.*

Comment, eſt-ce que vous voyez cela dans les yeux?

L'APOSEME.

Une fonction interrompue altere toutes les autres : ne vous ai-je pas dit que la premiere inſpection?..

LA ROSE.

Oh oui! c'eſt vrai au moins; il ne regarde pas comme un autre : ce que c'eſt que la médecine, pour ouvrir l'eſprit! Je n'avois rien vu de cela.

MERVAIN, *pere.*

Mon fils, voilà un habile homme qui vient examiner votre état, & y apporter du remede.

Mervain fait ſigne que le docteur n'y fera rien.

L'APOSEME.

Tout beau ! tout beau ! jeune homme, eſt-ce que vous êtes auſſi un peu incrédule en médecine ?

Mervain fait ſigne que oui.

L'APOSEME.

Tant pis, Monſieur, tant pis ; l'on vous guérira auſſi de cette maladie-là. Voyons le bras.. Eh ! donnez donc, & ne faites pas l'enfant... (*Il tâte le pouls*). La pulſation du mutiſme... oui, le vrai pouls d'un muet.

MERVAIN, *pere.*

Comment ? le pouls...

L'APOSEME.

Tout s'y peint, tout s'y meſure, pour qui ſait y voir & y entendre : vous n'avez donc pas vu ma theſe ſur le pouls?... Il n'y a pas un docteur Indien qui en ſache plus long que moi là-deſſus... mais il faut que je conſidere un peu la langue du malade.

MERVAIN, *fils, refuſe.*

L'APOSEME.

Il le faut, jeune homme, il le faut...

MERVAIN, *pere.*

Ah! mon fils, je t'en conjure.

L'APOSEME.

Eh non! mon voiſin; il n'y a qu'à le faire attacher.

MERVAIN, *fils, veut fuir; le docteur le retient.*

Doucement, s'il vous plaît. Oh! vous me montrerez la langue, ou vous direz pourquoi.

LA ROSE.

S'il eſt muet, comment voulez-vous qu'il vous le diſe?

L'APOSEME, *à La Roſe.*

Vous avez raiſon, mon ami. Ce valet a de la juſteſſe.

LA ROSE.

Monſieur, vous êtes bien bon.

L'APOSEME.

Allons, beau muet, ne vous faites point tirailler, & faites les choſes de bonne amitié.

LA ROSE.

Pardi, je tirerois fort bien la langue à M. le docteur.

MERVAIN, *fils . . . rit, & montre ſa langue.*

L'APOSEME.

Belle & brillante pour des yeux ignorans; mais inflammatoire, engorgée pour les miens . . . voilà qui eſt

clair.... & j'ai juſtement ici ſur moi une lancette propre à faire une petite inciſion dans cette langue pareſſeuſe.

Mervain s'échappe, & s'enfuit.

LA ROSE.

Oh! notre jeune maître n'aime pas la ſaignée; je le ſavois bien.

L'APOSEME.

Monſieur, Monſieur, voilà une conduite bien légere; c'eſt une rebellion en forme à la médecine: on n'en agit pas ainſi avec un homme tel que moi. Que diable, je vous dis de faire attacher cet homme-là, & vous n'en faites rien, & vous m'expoſez à cet affront!

MERVAIN, *pere.*

Monſieur, on lui fera entendre raiſon.

L'APOSEME.

La paralyſie a attaqué une partie du cerveau, auſſi bien que la langue. Adieu, Monſieur, diſpoſez votre ma-

lade, & rendez-le plus docile, ſi vous voulez que je le revoie. Votre fils eſt muet, & c'eſt à moi de le guérir.

SCENE XI.

MERVAIN *pere*, LA ROSE.

LA ROSE.

Le docteur s'en va mécontent; car vous avez oublié la petite cérémonie de le payer.

MERVAIN, *pere*.

Ah! tu as raiſon; mais il reviendra. Voilà mon fils décidé muet: cependant, que je ſuis malheureux! Il falloit qu'il aimât prodigieuſement cette Emilie que je lui ai défendu de voir!

LA ROSE.

Voici Madame.

SCENE XII.

Mme. MERVAIN, *les précédens.*

Mme. MERVAIN.

Je viens de rencontrer le docteur. Eh bien ! que vous avois-je dit ? Mervain eſt muet inconteſtablement.

MERVAIN, *pere.*

Je le ſais bien ; j'en ſuis déſeſpéré ; car, nous ne pourrons plus le marier.

Mme. MERVAIN.

Ce ſeroit le comble de l'infortune, ſi je ne m'étois pas conduite comme je l'ai fait. J'ai été voir cette Emilie que vous refuſiez à mon fils. Graces, eſprit, beauté, talens, c'eſt un prodige, & je ſerois étonnée que Mervain ne l'adorât pas dès qu'il l'a connue. J'ai fait plus : j'ai voulu voir ſon pere ; vous le croyez de vos ennemis, il

n'en eſt rien ; vous en avez cru de mauvaiſes langues, à ce qu'il m'a dit, & je l'ai trouvé tout diſpoſé à faire tout pour vous.

MERVAIN, *pere.*

Comment ! il déſavoue...

Mme. MERVAIN.

Tout. Laiſſez-moi achever. Je ſuis revenue à ſa fille, je lui ai conté notre infortune, elle y a été ſenſible ; &, ſi vous le voulez, elle épouſe votre fils.

LA ROSE.

Quoi ! tel qu'il eſt ? malgré toutes les paralyſies poſſibles ? Voilà une bien honnête perſonne.

Mme. MERVAIN.

Décidez-vous, mon mari... Et que ſavez-vous, ſi, en lui accordant ce que vous lui aviez défendu d'eſpérer, vous ne lui cauſerez pas une révolution contraire à celle qui lui a ôté la parole?

MERVAIN,

MERVAIN, *pere.*

Oui, vous avez raiſon : cela eſt très-poſſible. Je vous avoue de tout, ma femme ; mais où avez-vous laiſſé Emilie.

Mme. MERVAIN.

Elle eſt ici dans la chambre voiſine.

MERVAIN, *pere.*

Tant mieux ; m'y voilà réſolu : allons, je ſacrifie mon petit reſſentiment au bonheur de mon fils, au vôtre, au mien ; je conſens à tout. La Roſe, allez faire deſcendre mon fils : dites-lui qu'il n'eſt pas queſtion de médecin. (*La Roſe ſort*). Pour vous, ma femme, laiſſez-moi un moment eſſayer ſi la bonne nouvelle que je vais lui donner fera quelque effet.

Mme. MERVAIN.

Vous ne voulez pas que j'en ſois témoin ?

MERVAIN, *pere.*

Je vous appellerai avec Emilie quand il ſera tems. Le voici, rentrez vîte.

SCENE XIII.

MERVAIN, *pere*, MERVAIN, *fils.*

MERVAIN *pere.*

Raſſurez-vous, mon fils : il n'eſt pas queſtion du docteur L'Apoſeme, ni d'inciſion ;... au contraire, je vais vous apprendre une bonne nouvelle ;... ah ! cela vous émeut... Eh bien ! vous ne devinez pas ?

Mervain, fils, fait ſigne que non.

MERVAIN, *pere.*

Il eſt pourtant queſtion d'Emilie.

L'agitation de Mervain, fils, eſt encore plus grande.

Oui, d'Emilie... que je ne connoiſſois point, mais que je trouve charmante comme vous.

Mervain, fils, prend les mains de ſon pere, & les baiſe.

Demandez-moi la en mariage, & je vous la donne.

Mervain, fils, ouvre dix fois la bouche, la referme auſſi-tôt, & fait ſigne à ſon pere qu'il ne peut la lui demander.

Il faut donc y renoncer; car, aſſurément, une fille comme elle ne s'aſſociera pas à un muet.

Mervain ſe jette aux pieds de ſon pere.

Pauvre malheureux! ah! mon cœur ſe déchire. C'en eſt fait, je n'ai plus d'eſpérance. Venez, ma femme, venez: dans notre malheur, nous ſommes trop heureux qu'Emilie ſe condamne à le partager.

SCENE XIV.

Les mêmes, EMILIE, Mme. MERVAIN.

MERVAIN, *pere.*

Rien ne peut réparer ſa perte. (*A Emilie*) : puiſque l'offre que je lui ai faite de vous accorder à ſa demande, n'a pu lui arracher un ſeul mot.

Etonnement de Mervain, fils, en voyant Emilie ; il tombe aux pieds de ſa mere.

Mme. MERVAIN.

Triſte infortuné ! tu vas du moins jouir de l'objet de tes vœux ; oui, mon fils, Emilie conſent à s'unir avec toi. Que ne lui devras-tu point ainſi que nous ?

EMILIE.

Ah Madame ! ſi vous ſaviez ce que

cet hymen a de charmes pour moi ! (*A Mervain, pere*). Mais, Monſieur, c'eſt de votre main que je veux tenir celle de votre fils.

MERVAIN, *pere.*

Volontiers, belle Emilie. (*Il met la main de ſon fils dans celle d'Emilie.*) Soyez heureuſe, & comptez ſur le pere le plus tendre & le plus reconnoiſſant.

EMILIE.

Mon bonheur eſt sûr & le vôtre auſſi, Monſieur, & le vôtre, mere charmante d'un fils à qui je vais ordonner de ſécher vos larmes. Oui, Mervain, oui, je ſuis ſatisfaite, oui, vous méritez mon cœur ; oui, vous ſavez aimer... parlez.

MERVAIN, *fils, avec tranſport.*

Ah ! mon pere ! Oh ! mere adorable ! oh divine Emilie ! vous le ſavez, ſi je ſais me ſoumettre & vous obéir.

LA ROSE.

Miracle !

Mme. MERVAIN.

Oh ! mon fils ! oh moment délicieux ! Je reſpire à peine.

MERVAIN, *pere.*

Ma fille ! un peu trop d'art peut-être...

EMILIE.

Vous vous trompez, Monſieur ; ce n'eſt point ce dénouement heureux que j'avois enviſagé, en exigeant de votre fils qu'il ne parlât que lorſqu'il en recevroit l'ordre de moi. Je voulois éprouver ſon amour, & ſur-tout m'aſſurer qu'il ſavoit ſe taire, & dompter un penchant que je lui ſoupçonnois à l'indiſcrétion. Le ſuccès a paſſé mon attente...

MERVAIN, *fils.*

Il a comblé la mienne, Emilie : je

ſuis à vous, & j'y ſuis pour la vie ; je n'ai point trop acheté le plus grand des bonheurs. Mais laiſſez-moi parler déſormais, pour vous dire ſans ceſſe combien je vous adore.

FIN.

LE
CONSEIL DE FAMILLE.

PROVERBE EN UN ACTE.

ACTEURS.

M. HENRY, *Pere.*

Mme. HENRY.

HENRY, *Fils.*

Ses Sœurs, JULIE & LUCILE.

LE CONSEIL DE FAMILLE.

PROVERBE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

Le Pere, le Fils & les deux Filles.

HENRY, *Pere.*

Explique-moi ceci ? Eſt-ce un rendez-vous, ou le haſard qui nous raſſemble ?

JULIE.

Je ſuis invitée par ma ſœur.

HENRY, *fils.*

Et moi auſſi.

HENRY, *pere.*

Comment ? Mais... à quel ſujet ?... Tu m'inquiétes ! Ma fille, te ſeroit-il arrivé ?... dis-moi... En vérité, ton ſilence m'afflige.

LUCILE.

Raſſurez-vous, mon pere ; ſoyez tranquille ; je n'ai beſoin que de conſeils : ils me ſont plus néceſſaires que jamais pour régler ma conduite, dans une circonſtance auſſi délicate qu'intéreſſante. Si-tôt que ma mere ſera deſcendue, je vous expoſerai le fait. Ah ! la voici.

SCENE II.

Mme. HENRY, *les Acteurs précédens.*

Mme. HENRY.

Eh bien ! tout le monde eſt-il arrivé ? Aſſeyons-nous ; voyons, de quoi s'agit-il ?

LUCILE.

Vous connoiſſez tous M. Baillier, & les ſoins qu'il a pris pour me perfectionner dans la muſique ; mais vous ignorez ſon amour & mes projets ; c'eſt de quoi je vais vous entretenir.

HENRY, *fils.*

Je me rappelle toujours avec plaiſir les obligations que je lui ai.

LUCILE.

Une autre fois, mon frere, vous nous parlerez de votre reconnoiſſance.

JULIE.

A la bonne-heure; mais point de bruſquerie; de la douceur, ma ſœur, de la douceur.

HENRY, *pere.*

Allons, paix ! ſilence; écoutons.

LUCILE.

Un acte de généroſité fut l'origine de notre reconnoiſſance. On parloit devant lui, chez cette vieille marquiſe, du goût que j'ai pour la muſique, & de la difficulté d'avoir une orgue pour perfectionner mes diſpoſitions. Il parut ne faire aucune attention à ce diſcours: Huit jours après, la marquiſe m'en envoya une, en me faiſant dire de la garder auſſi long-tems que je le jugerois à propos, la propriétaire venant de partir depuis peu pour l'Amérique.

J'ai ſu, par l'indiſcrétion du facteur, que c'étoit M. Baillier qui l'avoit achetée 3000 liv. Ce bienfait, le zele & l'intérêt qu'il prit au ſuccès de mes étu-

des, la ſatisfaction que mes progrès lui faiſoient éprouver, ſon air tendre & animé, lorſque le haſard me faiſoit trouver ſeule avec lui; tout ſe réunit pour me faire naître l'idée de l'établiſſement le plus avantageux; mais avant de me livrer à cet eſpoir, il falloit m'aſſurer de l'état de ſon cœur; comment le faire expliquer? Pour y parvenir, je feignis de la triſteſſe; je fis couler quelques larmes, que je ſemblois vouloir cacher.

JULIE.

Quelle innocente? Ma foi, ſi les hommes la trompent, ils ſeront bien fins. Je n'aurois jamais conçu ni exécuté un pareil deſſein.

HENRY, *fils.*

L'honnêteté de ſon but fait ſon excuſe, &....

HENRY, *pere.*

Mes enfans, écoutons. Pourſuis, ma fille.

LUCILE.

Un jour qu'il me ſollicitoit plus vivement qu'à l'ordinaire, de lui découvrir la cauſe de mes larmes : » J'y conſens, lui dis-je en affectant de la confuſion... Vous méritez ma confiance... Vous allez peut-être me mépriſeſtimer... C'eſt à vos vertus que je fais cet aveu; mais promettez moi... jurez-moi que jamais vous n'abuſerez du ſecret de mon cœur; c'eſt un dépôt que je vous confie «. Il me le jura avec cet air de candeur, ce ton de franchiſe que vous lui connoiſſez; je parus me rendre à ſes inſtances, & ſemblai me laiſſer perſuader par ſes ſermens. J'aime, lui dis-je; & l'objet de mon amour ignore mes ſentimens pour lui... Sans doute il ne les partage pas.

JULIE.

Oh ! la dangereuſe créature ! que de combinaiſons !

Mme. HENRY.

Taiſez-vous, Julie; laiſſez parler votre ſœur.

LUCILE.

Vous, s'écria-t-il en s'efforçant de cacher ſon trouble ! aimer ſans être adorée ; ah ! ne le croyez pas. S'il vous a vue ; s'il vous connoît, s'il ſavoit... vos ſentimens... il ſe croiroit trop heureux de mettre à vos pieds ſon cœur, ſa fortune ; de vous ſacrifier tout autre ſentiment ; de vous offrir ſa foi... Mais, dit-il en pouſſant un profond ſoupir, me tairez-vous le nom de cet homme fortuné ? Puis-je ſavoir... le connois-je ? Alors, pour donner plus de vraiſemblance à ce que je lui avois dit, je lui nommai M. Duvaux, qu'il a vu pluſieurs fois ici. Après un moment de ſilence : je veux vous ſervir, me dit-il en me ſerrant la main. Voici mon projet. Je connois un eccléſiaſtique qui fera expliquer M. Duvaux ſans vous compromettre. En effet, il employa avec ſuccès ſon miniſtere ; il fut trouver M. Duvaux ; il lui dit qu'un parti très-avantageux ſe préſentoit pour moi ; que la fréquence de ſes viſites pouvoit faire ſoupçonner

premier de tous les biens. Vous pleurez : mais les pleurs que l'amitié fait couler, n'ont pas l'amertume de celles d'un amour mépriſé.

Ah ! dit-il en ſoupirant, mon deſtin eſt mille fois plus affreux ; un nouvel attachement vous fera oublier M. Duvaux ; mais moi... Quoi ! vous aimeriez, lui dis-je ? — Non : j'adore un objet qui réunit aux charmes de la figure les qualités les plus précieuſes : mais, prévenu en faveur d'un autre... A ces mots, il me fixa ſi tendrement, que moi-même je penſai en être émue. Il étoit aſſis à mes côtés ; ſa main cherchoit, & oſoit à peine effleurer la mienne : nous gardions tous deux le ſilence.

JULIE.

On peut dire que vous jouiſſiez d'un beau ſang-froid ; vous ne perdez jamais la tête.

HENRY, *fils*.

Vous lui faites-là, ma ſœur, un re-

proche assez mal fondé, quand elle mérite des éloges.

JULIE.

Je n'en dirai pas davantage, puisque vous prenez mal mon compliment.

HENRY, *pere.*

Tu interromps à tout moment : cela fatigue.

JULIE.

Au contraire, je lui donne le tems de prendre haleine. Chut !

LUCILE.

J'ai des devoirs sacrés, mais cruels, à remplir, dit-il ; j'ai juré à une mere respectable de prendre pour ses enfans les sentimens de la paternité, en gardant le célibat. Si je manque à ma promesse, je lui donne la mort : je suis donc un être isolé auquel personne ne peut s'attacher ; il faut cacher mon amour & mon désespoir.

Je n'approuve point, lui dis-je, vo-

tre réſignation ; que ne parlez-vous ? Suivez le conſeil que vous m'avez donné. En perdant tout eſpoir, mon amour s'eſt éteint ; ſi, au contraire, le vôtre eſt favorablement reçu, pourquoi ne trouveriez-vous pas dans l'objet de votre attachement aſſez de délicateſſe & de perſévérance, pour ſe faire un mérite de ſa confiance. Ah ! dit-il, à mon âge inſpirer de l'amour eſt un miracle, perſuader d'attendre en eſt un plus grand.

La converſation s'anima, & je la dirigeai de maniere à lui arracher une déclaration poſitive. Il avoua que mon premier aſpect l'avoit ſubjugué, mais qu'il auroit gardé un éternel ſilence, ſans les marques de confiance que je lui avois données. Il me jura qu'il avoit même fait des vœux pour M. Duvaux, le croyant néceſſaire à mon bonheur.

Mme. HENRY.

De pareils ſentimens ſont rares. Continuez.

LUCILE.

Alors je lui laiſſai entrevoir que ſi je pouvois compter ſur ſa conſtance & la pureté de ſes ſentimens, je ne ſerois pas inſenſible à ſon amour, & que la reconnoiſſance dont j'étois pénétrée pour ſes ſoins, me ſollicitoit déjà vivement en ſa faveur.

J'eus beaucoup de peine à le raſſurer ſur la diſproportion de nos âges: enfin, à force de lui répéter que je ne connoiſſois perſonne qui eût plus d'expreſſion, plus de nobleſſe que lui dans la phyſionomie, je parvins à lui perſuader que la tendreſſe d'un homme célebre flattoit beaucoup moins ma vanité que mon cœur. Je ne ménageai point ſa modeſtie. Mes éloges ont eu tant de ſuccès, & je l'ai ſi bien convaincu de m'avoir inſpiré la paſſion la plus violente, que notre rupture même ne peut encore lui prouver le contraire.

Mme. HENRY.

Voilà donc l'explication de ſon ab-

ſence ! Mais à quoi bon cette rupture ? Aviez-vous à vous plaindre de ſa conduite ?

LUCILE.

Non, ma mere : je voulois ſavoir ſi l'empire que j'avois ſur lui étoit à toute épreuve, & me réſerver enſuite le droit de choiſir entre l'amour & la fortune.

JULIE.

Il eſt quelquefois dangereux de faire des expériences, ma ſœur.

LUCILE.

Je lui fis des tracaſſeries. Je ſuppoſai que ma famille voyoit avec chagrin ſes aſſiduités. Je feignis de croire qu'il m'avoit trompée, puiſqu'il me ſacrifioit à une promeſſe indiſcrette. Enfin, pour eſſayer ce que la jalouſie produiroit ſur ſon ame, je profitai de l'amour de M. Cambre, & le lui nommai comme un rival qui m'étoit préſenté par ma famille pour époux. Il ſe déſola, fut trouver mon directeur,

& lui jura qu'il avoit plus d'impatience que moi de ſanctifier notre union. Je me laiſſai fléchir, & promis de dire à M. Cambre que, n'étant plus maîtreſſe de diſpoſer de mon cœur, je le croyois trop galant homme pour penſer qu'il voulût employer la contrainte. Cette promeſſe le raſſura au point qu'il vit les aſſiduités de M. Cambre ſans émotion. Cependant il ne manque à ſon rival que de la fortune. Sa figure, ſon âge, ſes talens, ſon eſprit, tout devoit le lui rendre redoutable, & lui faire craindre une comparaiſon déſavantageuſe pour lui. Je ne ſais à quoi attribuer cette tranquillité.

Mme. HENRY.

A la confiance qu'il a priſe en vous, à l'eſtime que vous lui avez inſpirée, la jalouſie déchire le cœur qui la reçoit. On diroit qu'elle ſe charge de venger celle qui en eſt l'objet. Elle fait plus la ſatyre de celui qui la conçoit que de celle qui l'inſpire.

LUCILE.

LUCILE.

Je ne dois rien vous cacher : je veux vous faire lire dans mon cœur, &, par un aveu ſincere, mériter votre indulgence & vos conſeils. En écoutant M. Cambre, pour inquiéter M. Baillier, j'ai pris, ſans m'en appercevoir, les ſentimens que je feignois pour M. Baillier.

HENRY, *pere.*

L'amour, j'en conviens, eſt involontaire ; il ne dépend pas de nous de le faire naître ou de l'éteindre ; cependant, je n'approuve ni la rupture, ni votre choix. Mais ſachons comment vous avez rompu avec lui.

JULIE.

Et comment M. Baillier a pris la choſe.

Mme. HENRY.

Et depuis quand.

LUCILE.

Je répondrai, ſi vous le permettez ;

ſuivant l'ordre de vos queſtions. Le prétexte le plus frivole la fit naître. Je fus invitée chez ſa mere ; un des convives me déplut ; je pris de l'humeur ; il me fit des repréſentations : j'y répondis avec aigreur ; je lui écrivis des choſes dures : il eſſaya de me ramener par la douceur ; je lui repliquai avec plus d'amertume encore, proteſtant que je rougiſſois de m'être abaiſſée juſqu'à lui ; qu'enfin un tel choix étoit indigne de moi, & que je rompois avec lui pour jamais.

JULIE.

En vérité, ma ſœur, voilà de l'orgueil bien mal adroitement placé.

Mme. HENRY.

Il ne s'agit pas ici de blâmer ni de louer ſa conduite ; mais d'examiner le parti qu'on en peut tirer.

JULIE.

Vous avez raiſon ; pourſuivez, ma ſœur.

LUCILE.

Enfin, je lui renvoyai toutes ſes

lettres & ſon portrait, ainſi que pluſieurs autres bagatelles : tout lui fut rendu.

JULIE.

Excepté l'orgue.

LUCILE.

J'ai vu le déſeſpoir ſe peindre ſur ſon front. Vingt fois il s'eſt jetté à mes genoux pour me demander grace, le viſage couvert de larmes, avec l'expreſſion de la douleur la plus amere; j'ai rebuté les marques de ſa ſoumiſſion : j'ai ris de ſon déſeſpoir : je l'ai vu à la fois humilié, menaçant, furieux, tendre, paſſionné, ſans m'émouvoir. J'ai refuſé ſes billets, ainſi que deux déclarations qu'il avoit remiſes à M. Monot, pour me faire ſigner celle qui rempliroit le mieux mes intentions. Il étoit dit dans la premiere » que je n'avois pour ſa » perſonne que haine & mépris, & » que toute idée d'union avec lui me » faiſoit horreur ; &, dans la ſeconde, » que les démarches qu'il feroit pour

» m'obtenir, ſeroient la preuve de mes » torts, & qu'alors je mettrois mon » bonheur à les réparer «. J'ai refuſé de ſigner l'une & l'autre.

HENRY, *fils.*

Que riſquiez-vous de ſigner la derniere ? En vérité, je n'y conçois rien... Vous avez le cœur bien dur !

JULIE.

Non, non : demandez à M. Cambre.

LUCILE.

Ma ſœur, vous abuſez de ma confiance, & je me repens...

JULIE.

Arrêtez ; vous ne m'avez rien confié : je voudrois, ma ſœur, ne l'avoir appris que de vous. La maniere familiere avec laquelle il vous conduit, un bras paſſé autour du corps dans une promenade publique ; je demande ce que cela ſignifie, ou, du moins, ce que cela peut faire ſoupçonner, Bri-

ſons-là ; mais peut-être ma ſœur nous cache-t-elle les raiſons ſecrettes qui l'ont déterminée à rompre avec M. Baillier ; peut-être ſon peu de reſpect a-t-il mérité...

LUCILE.

Non, ma ſœur, je vous jure ; je n'ai aucun reproche à lui faire : on ne manque de reſpect qu'à celles qui y donnent lieu.

JULIE.

M. Baillier pourroit avoir des torts ſans vous les faire partager. Je ne prétends point vous comparer à Mlle. Dumont, qui a voulu ſavoir ſi l'amour de ſon amant étoit à l'épreuve des faveurs ; on dit que c'eſt l'effet des grandes paſſions.

Mme. HENRY.

Elle a été plus heureuſe que ſage dans cette fatale expérience. Mais, ſans ſa mere, c'étoit une affaire manquée ; elle la força de prendre un parti : fléchiſſez, lui dit-elle, fille infortunée,

votre vainqueur : & ne vous rebutez pas de ſes mépris ; votre orgueil ſeroit une baſſeſſe ; méritez, par vos ſoumiſſions, la réparation de vos torts. Votre honneur vous doit être plus cher que la vie. Il vous faut aller à l'autel, ou prononcer des vœux, en qualité d'épouſe, ou comme pénitente, pour expier dans un cloître votre foibleſſe.

HENRY, *pere.*

Comme un ange ; en vérité, ma femme, tu devrois écrire cela... Depuis quand, ma fille, êtes-vous brouillés ?

LUCILE.

Il y a environ quatre mois.

Mme. HENRY.

Oui... il y a bien à peu près ce tems-là qu'il ne vient plus ici... Et vous n'en avez pas entendu parler depuis ?

LUCILE.

Il n'y a pas de jour que je ne le voie ; c'eſt un Prothée ; il change de forme à tout moment : c'eſt une

ombre qui me ſuit. Tantôt, enfermé dans une voiture, il y paſſe des jours entiers pour me voir un inſtant à ma fenêtre. Si je ſors, il eſt ſur mes pas, en femme, en moine, en pauvre. Un ſoir, il étoit en afficheur, monté ſur ſon échelle, & nous regardoit ſouper.

HENRY, *pere.*

Toutes ces folles démarches prouvent qu'il penſe encore à elle.

Mme. HENRY.

D'accord; mais que ne demande-t-il Lucile? Craint-il un refus? Veut-il un mariage ſecret? J'y conſens de toutes les manieres; je le préférerois à M. Cambre: mais ſi Lucile penſe différemment, c'eſt à elle à prononcer.

HENRY, *fils.*

Si ma ſœur vouloit parler, vous ſeriez moins étonné de la réſerve de M. Baillier.

LUCILE.

Que voulez-vous dire, mon frere? Expliquez-vous.

HENRY, *fils.*

Volontiers : mais vous ne vous fâcherez pas.

LUCILE.

Non, je vous jure.

HENRY, *fils.*

A la bonne heure; voyons. Vous ſaurez donc que parmi les papiers de ma ſœur j'ai trouvé une lettre de M. Baillier, qui la prioit d'apprendre par cœur le rôle qu'elle devoit jouer dans une petite piece de ſa compoſition qu'il lui envoyoit. Je l'ai chez moi; je vous la ferai voir, & vous conviendrez que ſi M. Baillier n'a pas épouſé ma ſœur, c'eſt qu'elle n'a pas adopté le plan qui lui convenoit.

HENRY, *pere.*

Eh ! que ne vas-tu la chercher? nous en jugerons.

HENRY, *fils.*

Je n'ai pas ma clef : mais ſans me

rappeller préciſément les phraſes de ce drame, je vous en dirai le ſens.

C'eſt une converſation entre mon pere, ma mere, ma ſœur & M. Baillier, ſur le mariage de mes ſœurs, le bonheur dont elles jouiſſent. M. Baillier fait de l'union conjugale l'éloge le plus ſéduiſant. Ma ſœur répond que s'il étoit pénétré de ce qu'il dit, il ſe marieroit. M. Baillier s'excuſe ſur ſon âge, qui l'approche des infirmités; enfin, qu'un pareil parti n'eſt pas propoſable. Ma ſœur prétend qu'il y a des femmes à ſentimens qui pourroient le préférer. Après beaucoup de diſcours, ma ſœur avoue qu'elle ſeroit de ces femmes-là. M. Baillier doute de ſa ſincérité, & la menace de lui préſenter un époux de ſon âge. Lucile l'accepte, & le défie de la trouver en oppoſition avec elle-même. Après un inſtant de réflexion, elle lui dit : faites votre expérience vous-même; épouſez-moi. M. Baillier & ma mere prennent ce propos comme une plaiſanterie. Ma ſœur leur affirme qu'elle n'a dit que ce qu'elle penſoit.

Mon pere lui reproche l'indiſcrétion de s'expoſer à un refus. M. Baillier dit ; Non, Monſieur, elle ne l'éprouvera pas : je ſuis trop flatté de ſa franchiſe, & le ſentiment qu'elle me fait éprouver m'eſt trop cher pour l'étouffer. Je n'y mets qu'une condition : c'eſt le ſecret. Des obſtacles invincibles s'oppoſent à la publicité. Nous paſſerons le contrat quand vous voudrez. Je me charge de la dot de votre fille ; elle vous prie par ma bouche d'accepter 600 livres de rente ſur vos deux têtes.

Que répondez-vous, ma ſœur ? Cela eſt-il vrai ?

LUCILE.

Je conviens de la vérité du fait : c'eſt un tort que vous avez raiſon de me reprocher dans votre ſyſtême ; mais il faut ſe mettre à ma place avec des vues ſur M. Cambre.

JULIE.

Vous lui avez tout ſacrifié, même l'avantage de vos parens.

HENRY, *pere.*

Laiſſons cela. Quels ſont vos derniers ſentimens ? Sur quoi pouvons-nous compter définitivement ?

LUCILE.

Sur ma ſoumiſſion, en préférant le choix que vous aurez approuvé. J'eſpere que les bons procédés de M. Baillier effaceront le ſouvenir d'un homme qui m'auroit été plus agréable.

HENRY, *pere.*

A merveille. J'aime qu'on ſoit ſincere ; c'eſt la ſeule vertu qui répare ou fait pardonner les torts & les erreurs. Embraſſe-moi, ma fille. Je ſens tout le mérite que tu as de réſiſter & de vaincre ton penchant.

Mme. HENRY

Seriez-vous d'avis que j'aille voir M. Baillier. Je ſuis cenſée tout ignorer. Je paroîtrai inquiete de ſa ſanté.

Je ferai venir la converſation ſur ma fille. Je peindrai mes inquiétudes ſur ſa triſteſſe dont je ne puis pénétrer la cauſe, & peut-être n'aurai-je pas de peine à le ramener, ſi l'amour lui parle encore.

LUCILE.

Un mot, s'il vous plaît. J'oubliois de vous dire que depuis huit jours je ne l'ai pas apperçu.

HENRY, *fils.*

Oh ! j'en ſais la raiſon. Sa mere étoit fort mal; il y a apparence qu'il ne l'a pas quittée : mais une choſe m'inquiete, ſi elle eſt vraie; tous vos projets ſont renverſés.

HENRY, *pere.*

Comment ! qu'eſt-ce que c'eſt ? Vous ſavez, mon fils, une choſe qui nous intéreſſe, & je l'ignore.

HENRY, *fils.*

Je l'ai appriſe ce matin : je ne ſais ſi je dois...

JULIE.

Mon Dieu ! que vous m'impatientez, mon frere, avec votre diſcrétion ! Ne vaut-il pas mieux ſavoir tout de ſuite ce qu'on a à craindre, que de l'apprendre ſucceſſivement ?

HENRY, *fils.*

J'étois dans une maiſon : on y liſoit une lettre inſérée dans le ſecond Mercure d'Octobre. Je ne m'en rappelle pas exactement le contenu : mais je me ſouviens qu'elle eſt terminée par une propoſition que fait un amateur des arts, d'épouſer une Demoiſelle, qui, pour tout bien, aura de la vertu, des talens & de la figure.

JULIE.

Eh bien ! quel rapport y a-t-il ; je vous prie, entre ma ſœur & les arts, les amateurs, les talens & le Mercure d'Octobre ? Ma foi, mon frere, je crois que vous déraiſonnez.

HENRY, *pere.*

Comment ! mais je me rappelle en effet ... J'ai lu cette lettre ... Il ſe pourroit ...

Mme. HENRY.

Expliquez-vous donc : je ne conçois pas ...

HENRY, *pere.*

Quoi ? ma femme ! tu ne te doutes pas de l'intérêt que ta fille peut y prendre ?

Mme. HENRY.

Ah ! mon Dieu ! ſeroit-elle de M. Baillier ?

HENRY, *fils.*

Je ne vous l'aſſure pas, mais on me l'a dit.

LUCILE.

O ciel ! eſt-il poſſible !

Mme. HENRY.

Chût ! On frappe. Qu'eſt-ce ! Ouvrez ! ... Entrez !

SCENE III, & *derniere.*

Les Acteurs précédens, Un COMMISSIONNAIRE.

Le COMMISSIONNAIRE.

Un billet d'enterrement. (*Il s'en va; le frere prend le billet*).

LUCILE.

Voyons donc de qui.

HENRY, *fils, d'un air embarrassé après avoir lu.*

Vous ne connoissez pas la personne... C'est ... C'est bon à déchirer. Ces papiers portent toujours malheurs.

LUCILE.

Eh bien! vous le déchirez... Je veux le voir.

HENRY, *fils.*

Vous êtes trop curieuſe... Cette leçon vous corrigera.

LUCILE.

Ah ! ma mere ! ce myſtere m'annonce la mort de Mme. Baillier. Tout eſt perdu. Je n'ai plus d'eſpoir.

HENRY, *fils.*

En effet, cette mort levoit tous les obſtacles, & votre indéciſion, ma ſœur... Mais, mon pere, elle s'évanouit ; ſoutenez-la.

Mme. HENRY.

Ah ! ma fille !

JULIE.

Sa conduite eſt bien imprudente : elle eſt, en vérité, d'une hauteur, d'une méfiance, d'une inconſéquence, d'une impatience ! Elle veut toujours dominer, & que tout...

Mme. HENRY.

Ménagez votre ſœur : n'eſt-elle pas aſſez punie ? Plaignez-la plutôt que de la blâmer.

JULIE.

Mais devoit-elle... d'elle-même... ſans conſulter ?...

HENRY, *fils.*

Vous choiſiſſez bien le moment de faire des leçons, quand elle a perdu connoiſſance ! Donnez-moi votre flacon.

JULIE, *cherchant dans ſa poche.*

Tenez, le voilà.

HENRY, *fils.*

Quoi ! c'eſt de l'eau de bouquet.

Mme. HENRY.

Prenez du vinaigre... Délaſſez-la... Ouvrez donc la fenêtre, mon mari.

LUCILE.

Ah !... Ah !... Ah !

Mme HENRY.

Allons, courage : la voilà qui revient à elle.

LUCILE.

Ma mere, pardonnez. Ah ! mon pere, ne m'accablez pas de vos reproches. Dieu ! que je me ſuis cruellement trompée. Je n'ai point d'excuſe. Gardez-moi le ſecret : ſi l'on ſavoit mon aventure, on diroit avec raiſon, qui *refuſe muſe*.

FIN.

MARIANNE,

OU

LES DANGERS

DE L'INEXPÉRIENCE.

DRAME DE SOCIÉTÉ.

Par Mlle. RAIGNER DE MALFONTAINE.

ACTEURS.

Le MARQUIS.

La MARQUISE.

MARIANNE, *jeune Payſanne, de* 16 *à* 17 *ans, filleule de la Marquiſe.*

Mlle. LA VARENNE, *fille de confiance de la Marquiſe.*

Mlle. DUBOIS, *Femme-de-Chambre de la Marquiſe.*

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon du Marquis.

MARIANNE,

OU

LES DANGERS

DE L'INEXPÉRIENCE.

DRAME DE SOCIÉTÉ.

Le Théatre repréſente une Salle baſſe de la maiſon du Marquis.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DUBOIS, MARIANNE.

(*Mlle. Dubois entre, précédée de Marianne qui eſt habillée en payſanne, quoique très-proprement*).

Mlle. DUBOIS.

Entrez, Mlle. Marianne; aſſeyez-

vous-là un inſtant, Madame va deſcendre.

MARIANNE, *s'aſſéyant.*

Bien obligée, Mademoiſelle!

Mlle. DUBOIS, *ſe placant à côté d'elle.*

Eh bien! comment vous trouvez-vous ici?

MARIANNE.

Fort bien, Mademoiſelle, grace aux bontés de ma maraine.

Mlle. DUBOIS.

Je parie que vous ne demanderiez pas mieux que de quitter tout-à-fait le village pour venir demeurer avec nous.

MARIANNE.

A vous dire le vrai, je n'en ſerois pas fâchée.

Mlle. DUBOIS.

Je m'en ſuis doutée. Eh bien! ré-

jouiſſez-vous, Mademoiſelle, je crois que vous nous reſtez.

MARIANNE, *avec joie.*

Quoi ! vraiment !

Mlle DUBOIS.

Oui ; j'ai tout lieu de croire que je ne me trompe point dans mes conjectures.

MARIANNE.

Ah ! que je ſuis contente ! (*D'un air careſſant*). Vous m'aimerez toujours bien ?

Mlle. DUBOIS, *affectueuſement.*

L'aimable enfant ! qui pourroit s'en défendre ?

MARIANNE.

De mon côté, vous pouvez être sûre... Je ſuis d'une joie.

Mlle. DUBOIS.

Quels tranſports ! Mademoiſelle, le

ſéjour de la ville a ſes agrémens : mais il a auſſi ſes dangers. Vous êtes jeune, belle, ſans expérience...

MARIANNE, *avec vivacité.*

Vous avez raiſon : mais ma marraine m'aime bien ; M. le Marquis m'a dit auſſi qu'il vouloit être de mes amis ; & puis vous & Mlle. la Varenne...

Mlle. DUBOIS.

Vous méritez qu'on s'attache à vous ; & je vais vous parler en amie. Mme. la Marquiſe a le cœur excellent, elle vous aime ſincérement ; ce n'eſt pas elle que vous devez craindre : mais prenez garde à M. le Marquis ; la Varenne eſt...

SCENE

SCENE II.

Mlle. La VARENNE, Mlle. DUBOIS, MARIANNE.

Mlle. La VARENNE, *à Mlle. Dubois.*

Paſſez chez Madame, Mlle. Dubois, elle vous demande. (*Mlle. Dubois ſort ſans rien dire*).

SCENE III.

Mlle. La VARENNE, MARIANNE.

Mlle. La VARENNE, *d'un ton vif & gai.*

Eh ! bon jour, mon petit ange ; que je vous annonce une charmante nouvelle ; vous reſtez.

MARIANNE.

Cela me fait bien plaiſir, Mademoiſelle.

Mlle. La VARENNE.

Comment! mais, c'eſt que j'en ſuis enchantée, moi.

MARIANNE, *faiſant une révérence.*

Je vous remercie, Mademoiſelle.

Mlle La VARENNE.

Bon, voilà les façons revenues. Eſt-ce que je ne ſuis pas votre bonne amie?

MARIANNE.

Vous avez bien de la bonté.

Mlle. La VARENNNE, *comme impatiente.*

Ce n'eſt pas comme cela qu'il faut répondre: il faut m'appeller votre bonne amie; me ſauter au cou, & m'embraſſer comme vous m'aimez.

MARIANNE, *courant l'embraſſer.*

Oh ! pour cela de tout mon cœur.

Mlle. La VARENNE.

Allons, mettez-vous à votre aiſe avec moi, ma chere petite.

MARIANNE, *lui baiſant la main.*

Vous êtes ma bonne amie.

Mlle. La VARENNE.

Qu'elle eſt charmante !

MARIANNE, *continuant de la careſſer.*

Je ſuis bien aiſe de demeurer ici avec vous.

Mlle. La VARENNE.

Qu'elle eſt aimable ! Oh çà ! je veux que vous m'aimiez uniquement ; que vous me donniez toute votre confiance ; que vous me diſiez tous vos petits ſecrets ; de mon côté, je vous dirai les miens, & nous ſerons les deux meilleures amies qu'on ait jamais vues.

MARIANNE.

Volontiers, ma bonne amie.

Mlle. La VARENNE.

Mais, c'eſt que je veux qu'il n'y ait que moi que vous aimiez ainſi; excepté M. le Marquis pourtant, qui a des droits ſur votre amitié, qui vous veut du bien.

MARIANNE.

Et ma marraine ?

Mlle. La VARENNE.

Oui; c'eſt tout ſimple. Mais c'eſt la Dubois dont je ne veux point dans notre petite ſociété.

MARIANNE.

Et pourquoi, ma bonne amie ? Elle eſt aſſez bonne perſonne, & elle m'aime bien auſſi.

Mlle. La VARENNE.

Oui, vous avez raiſon; mais elle eſt

fauvage, dure, chagrine, cette fille-là; & cela ne me va pas à moi : j'aime la joie, la gaieté.

MARIANNE.

Comme vous voudrez.

Mlle. La VARENNE.

Savez-vous bien que vous êtes charmante, malgré vos habits de payſanne; quand vous ſerez vêtue en demoiſelle, vous enleverez tous les cœurs.

MARIANNE, *honteuſe.*

Oh ! ma bonne amie ! vous vous moquez de moi.

Mlle. La VARENNE.

Allez, petite friponne, vous ne connoiſſez pas encore le prix d'une figure comme la vôtre. Je veux préſider moi-même à votre toilette; j'ai un petit coffret à vous montrer, qui vous fera bien plaiſir.

SCENE IV.

Le MARQUIS, Mlle. La VARENNE, MARIANNE.

Le MARQUIS, *en paſſant d'un air myſtérieux, à Mlle. La Varenne.*

Eh, bien La Varenne?

Mlle. La VARENNE, *bas au Marquis.*

Tout va le mieux du monde.

Le MARQUIS, *bas à Mlle. La Varenne.*

J'ai fait porter le coffret de bijoux où tu ſais. (*Haut à Marianne*). Eh c'eſt vous! ma charmante! Eh bien! comment trouvez-vous le ſéjour de la ville? Vous vous accoutumerez aiſément avec nous, n'eſt-ce pas?

MARIANNE.

Vos bontés me rendent confuſe; M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Comment, mignonne! on ne peut trop faire pour vous. (*A Mlle. La Varenne*). Elle eſt en vérité divine, adorable! (*Mlle. La Varenne ſe retire inſenſiblement dans le fond du théatre*).

MARIANNE, *faiſant la révérence.*

Monſieur.

LE MARQUIS.

Je ſuis parbleu ravi de vous voir ici; Mme. la Marquiſe ne pouvoit rien faire qui me fût plus agréable que de vous garder. Et vous en êtes bien aiſe auſſi, ſans doute?

MARIANNE, *avec une révérence.*

Mais oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Quelle charmante ingénuité! Oh çà, ma chere reine, je vous ai priée de me regarder comme votre ami &.

non pas comme votre maître ; je veux être votre ami, entendez-vous ?

MARIANNE, *déconcertée.*

Monsieur ...

Le MARQUIS.

La Varenne vous parlera pour moi : vous verrez comme je traite mes amies.

MARIANNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

Le MARQUIS.

Mais aussi, je veux en revanche que vous m'aimiez bien. M'aimerez-vous bien ?

MARIANNE, *baissant les yeux.*

Je vous respecte trop.

Le MARQUIS.

Il n'est point ici question de respect, je vous en dispense ; c'est de l'amitié

que j'ai pour vous, & c'eſt de l'amitié que je veux que vous me rendiez.

MARIANNE.

Je ſerois bien ingrate, ſi je ne reconnoiſſois ce que vous faites pour moi.

Le MARQUIS, *tranſporté.*

La charmante enfant ! je... (*Il entend la Marquiſe*). Adieu, poulette, je vous donnerai bientôt de mes nouvelles. (*Il s'eſquive*).

SCENE V.

La MARQUISE, MARIANNE.

La MARQUISE.

Bon jour, ma fille ! qui eſt-ce qui ſort-là ?

MARIANNE.

C'eſt Mlle. La Varenne, &... (*Elle héſite*).

La MARQUISE.

Et, qui ?

MARIANNE.

Et ! ... M. le Marquis.

La MARQUISE.

Ah ! ah ! M. le Marquis ! & que vous disoit-il ?

MARIANNE.

Mais, ma marraine, il me disoit qu'il étoit bien aise de ce que je restois ici; qu'il me donnoit son amitié, & ....

La MARQUISE.

Eh bien ?

MARIANNE.

Qu'il me demandoit la mienne en retour.

La MARQUISE.

Que lui avez-vous répondu ?

MARIANNE.

Je lui ai dit que je ſerois une ingrate de ne pas connoître ſes bontés.

La MARQUISE.

Voilà tout ?

MARIANNE.

Je crois que oui.

La MARQUISE.

Vous croyez ! Eſt-ce que vous me cacheriez quelque choſe, ma fille ? Non, je ne vous en crois pas capable. Si vous m'aſſurez que c'eſt là tout, je vous croirai.

MARIANNE.

Voilà tout ce qu'il m'a dit, je vous aſſure : mais en s'en allant il m'a ſerré la main.

La MARQUISE.

Il vous a ſerré la main !

MARIANNE.

Oui, ma marraine.

La MARQUISE.

Eh ! eh ! M. le Marquis ! & La Varenne étoit préſente ?

MARIANNE.

Oui, ma marraine. Ce que je dis vous fait-il de la peine ? J'en ſuis au déſeſpoir.

La MARQUISE.

Point du tout, ma chere enfant. Mais c'eſt que je vous aime bien ; je veux que vous n'ayez rien de ſecret pour moi. Je crois mériter cette petite attention-là ; & ce n'eſt point pour abuſer de vos confidences que je les exige : au contraire, c'eſt pour travailler plus ſûrement à votre bonheur. Tout-à-l'heure, par exemple, j'ai vu que vous héſitiez ; vous n'oſiez me parler du Marquis ; vous avez rougi en m'avouant qu'il vous avoit ſerré la main.

MARIANNE.

Il eſt vrai que je ſuis honteuſe des careſſes que me fait M. le Marquis ; il me parle auſſi familiérement que ſi j'étois ſon égale, & cela m'embarraſſe à un point que je ne ſaurois dire.

La MARQUISE, *ſouriant.*

Allez, ma chere enfant, je ne ſuis point fâchée. Reſpectez toujours M. le Marquis comme vous le devez ; & que ſon ton familier ne vous faſſe point ſortir de celui qui vous convient. Mais, parlons d'autre choſe : je vous ai fait avertir pour vous dire que je vous garde, & il me paroît que l'on m'a prévenue.

MARIANNE.

Oui, ma marraine ; Mlle. Dubois & Mlle. La Varenne me l'ont appris.

La MARQUISE.

Il y a long-tems que j'ai ce deſſein-là, mon enfant ; & je vois avec plaiſir

que vous avez tout ce qu'il faut pour profiter des ſoins que je veux prendre de votre éducation ; auſſi je n'épargnerai rien pour vous rendre heureuſe : mais je m'attends que vous m'aimerez comme votre mere.

MARIANNE, *d'un ton pénétré.*

Ah ! pouvez-vous douter que je ne vous aime ?

La MARQUISE.

Non, ma fille, non ; je n'en doute pas. Embraſſe-moi, ma chere Marianne. Tu pleures !

MARIANNE.

Hélas ! ſi je vous ai fait de la peine, c'eſt ſans le ſavoir.

La MARQUISE, *affectueuſement.*

Raſſure-toi, ma fille ; non, je ne ſuis point mécontente de toi, point du tout.

MARIANNE.

Ah ! que je ſuis contente ! (*Elle ſe jette ſur la main de la Marquiſe, qu'elle baiſe avec tranſport*).

La MARQUISE, *plus affectueuſement.*

Chere enfant ! va, ma fille, je t'aime d'affection. Sois toujours ſage ; aime-moi de tout ton cœur, & tu peux être aſſurée que je ne t'abandonnerai jamais. Oh ! ça, Marianne, je ſors aujourd'hui pour toute la journée ; & je vous laiſſe avec Mlle. La Varenne & Mlle. Dubois, vos nouvelles compagnes.

MARIANNE.

Oui, ma marraine.

La MARQUISE.

Je leur ai recommandé de vous faire quitter vos ajuſtemens de payſanne, pour en prendre de plus convenables aux vues que j'ai ſur vous. (*Elle ſon-*

ne). Ce ſont des filles ſages, en qui j'ai beaucoup de confiance. (*A un Laquais qui entre*). Faites deſcendre Mlle. La Varenne & Mlle. Dubois. (*A Marianne*). Sur-tout La Varenne : il y a plus de dix ans que cette fille-là eſt à mon ſervice.

SCENE VI.

La MARQUISE, MARIANNE, Mlle. La VARENNE, Mlle. DUBOIS.

Mlle. La VARENNE.

Que veut Madame ?

La MARQUISE.

Voilà une petite fille que je vous remets entre les mains : je vous charge de ſon éducation.

Mlle. La VARENNE.

Ah ! Madame, que vous me faites

de plaiſir ! On eſt heureux d'avoir à former des ſujets qui promettent autant que Mademoiſelle.

La MARQUISE.

Je le crois. J'eſpere auſſi que vous m'en rendrez bon compte. (*A Marianne*). Ma fille, je n'ai pas beſoin de vous recommander de regarder Mlle. La Varenne comme une autre moi-même.

MARIANNE.

Ah ! de tout mon cœur !

La MARQUISE.

J'ai en vous une confiance entiere, Mlle. La Varenne, & je crois que vous la méritez. Qui vous manqueroit, me déplairoit ſouverainement.

SCENE VII.

Les Perſonnages précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Le carroſſe de Madame eſt prêt.

LA MARQUISE.

Mlle. Dubois, c'eſt vous que je charge de la toilette de Marianne ; ayez ſoin de me la préſenter à mon retour dans un autre équipage. (*Elle ſort*).

SCENE VIII.

Mlle. La VARENNE, Mlle. DUBOIS, MARIANNE.

Mlle. La VARENNE.

Mlle. Dubois, vous me ferez plaiſir de nous laiſſer ſeuls.

Mlle. DUBOIS.

Mais, Mademoiſelle, vous avez dû entendre que l'on m'a chargée de la toilette de Mlle. Marianne.

Mlle. La VARENNE.

N'importe. Vous avez dû entendre vous-même, qu'en l'abſence de Madame, je ſuis ici maîtreſſe.

Mlle. DUBOIS (*à part*).

On ſe cache de moi; il y a quelque choſe là-deſſous. (*Haut*). Mais pour habiller Mlle. Marianne...

Mlle. La VARENNE, *vivement.*

Je m'en charge. Eſt-ce fini ?

Mlle. DUBOIS.

Je m'en vais donc vous apporter tout ce qu'il faut.

Mlle. La VARENNE, *avec aigreur.*

Et non ! vous êtes trop obligeante. Je vous prie ſeulement de nous laiſſer tranquilles.

Mlle. DUBOIS (*à part*).

Je n'en doute plus, pauvre Marianne ! on cherche à te perdre. Tâchons de déconcerter ſes projets. (*Elle ſort en jettant un regard de pitié ſur Marianne*).

SCENE IX.

Mlle. La VARENNE, MARIANNE.

Mlle. La VARENNE.

A la fin, nous en voilà débarraſſées, je reſpire.

MARIANNE.

Ma bonne amie.

Mlle. La VARENNE.

Ma petite reine, que j'étois impatiente de me trouver ſeule avec vous!

MARIANNE.

Vous avez renvoyé bien durement cette pauvre Dubois : cela me fait de la peine...

Mlle. La VARENNE.

Fi donc ! c'eſt une grande hypocondre, ennemie de tous les plaiſirs;

je ne puis la ſouffrir : elle nous auroit gênées. Allez, vous ne perdrez pas à ſon abſence. Eſt-ce que mon amitié ne vous ſuffit pas ?

MARIANNE.

Oh ! pardonnez-moi.

Mlle. La VARENNE.

Si vous ſaviez tout ce que j'ai fait pour vous, combien vous me remercieriez !

MARIANNE.

Comment donc !

Mlle. La VARENNE.

Ah ! que vous êtes heureuſe d'avoir un petit minois auſſi charmant, & une auſſi bonne amie que moi, pour vous apprendre à en tirer parti !

MARIANNNE.

Que voulez-vous dire, ma bonne amie ? je ne vous entends pas.

Mlle. La VARENNE.

Rien, rien; nous cauſerons de tout cela tantôt. Commençons par votre toilette. (*Elle tire de ſa poche un coffret dans lequel eſt un écrain de diamans*). Que dites-vous de cela?

MARIANNE.

Ah ciel! rien n'eſt plus magnifique.

Mlle. La VARENNE *tire du coffret des dentelles.*

Et ceci; qu'en dites vous?

MARIANNE *les examine.*

Que cela eſt beau! Je ne les ai pas encore vues à ma marraine.

Mlle. La VARENNE, *riant.*

Ah! ah! ah! vous m'enchantez. Cela lui ſiéroit à ſon âge, en vérité. Bon pour un tréſor comme vous.

MARIANNE.

Oh! ma bonne amie, je ſais que

je ne ſuis pas faite pour porter des ajuſtemens auſſi ſuperbes ; mais je m'en paſſe facilement, je vous aſſure.

Mlle. La VARENNE.

Bon. Oh ! que ſi vous les aviez eſſayés une fois, vous verriez qu'il eſt bien difficile de s'en paſſer.

MARIANNE, *ſouriant.*

Pour cela, ma bonne amie, vous êtes trop méchante.

Mlle. La VARENNE.

Pardi, je veux vous les eſſayer.

MARIANNE.

Allons donc ; vous badinez.

Mlle. La VARENNE.

Non ſérieuſement.

MARIANNE.

Cela m'ira tout au plus mal ; car je n'y ſuis pas accoutumée.

Mlle.

Mlle. La VARENNE.

Allez, petite friponne, cela vous ira mieux qu'à bien d'autres. (*Elle lui ôte ſa coëffure, & lui met celle de dentelle*).

MARIANNE.

En vérité, vous me rendez toute ſotte.

Mlle. La VARENNE *la regarde avec complaiſance.*

Bon Dieu ! qu'elle eſt jolie ! Ah ! mon cher cœur ! voyez dans ce miroir ſi cela vous va ſi mal.

MARIANNE, *jettant un coup-d'œil à la dérobée ſur le miroir que lui préſente Mlle. La Varenne.*

Eh bien ! à quoi tout cela revient-il ?

Mlle. La VARENNE *continue d'ajuſter le tête de Marianne.*

Attendez. Ici une épingle à diamans. Une autre là. Bien ! Les boucles d'oreille à cette heure.

MARIANNE.

Finiſſez donc, ma bonne amie; tenez, tout cela me gêne; je ſuis tout je ne ſais comment.

Mlle. La VARENNE.

Allons donc, vous faites l'enfant. Regardez un peu ce miroir s'il ſera d'avis que vous quittiez cela ſi-tôt. (*Elle lui attache les boucles d'oreille*).

MARIANNE, *inquiette.*

Oh ! mon Dieu ! ſi ma marraine alloit revenir, je ne ſais ce que je deviendrois.

Mlle. La VARENNE.

Ne craignez rien. A çà ! il y a encore une petite cérémonie. (*Elle ſe diſpoſe à lui mettre du rouge & des mouches*).

MARIANNE, *ſe défendant.*

Ah ! ſi ! ma bonne amie ; qu'allez-vous faire ?

Mlle. La VARENNE, *inſiſtant.*

Eh bien ! petite fille, faudra-t-il vous gronder ? Eſt-ce que vous ne ſavez pas que je ſuis votre maîtreſſe ? Eh bien ! jettez les yeux ſur ce miroir : comment vous trouvez-vous, là ?

MARIANNE *ſe regarde avec complaiſance, & ſe tourne, en riant, du côté de Mlle La Varenne.*

Ah ! ma bonne amie !

Mlle. La VARENNE.

Eh bien ! ma chere reine !

MARIANNE.

Que diroit ma mere, ſi elle me voyoit ainſi ; elle ne voudroit plus me reconnoître.

Mlle. La VARENNE.

Bon ! il eſt bien queſtion ici de votre mere : c'eſt M le Marquis ; s'il vous voyoit, il deviendroit amoureux, fou.

(*Ici la Marquiſe, amenée par Mlle. Dubois, entre, ſe cache & écoute*).

MARIANNE, *vivement.*

Ah ! ma bonne amie ! ôtons vîte tout cela.

Mlle. La VARENNE.

Eh bien ! pourquoi donc ?

MARIANNE.

Si M. le Marquis alloit entrer.

Mlle. La VARENNE.

Eh mais ! ce ſeroit tant mieux.

MARIANNE.

S'il devenoit amoureux de moi, je ſerois perdue.

Mlle. La VARENNE.

Eh bien ! quelle enfance ! ce ſeroit un grand bonheur pour vous. (*A Marianne qui s'efforce d'ôter ſa coëffure*).

Finiſſez donc, vous allez gâter votre bonnet ; il eſt à vous, au moins.

MARIANNE.

Comment ! il eſt à moi ?

Mlle. La VARENNE, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! vous voilà bien ſurpriſe.

MARIANNE, *intriguée.*

Expliquons-nous, ma bonne amie !

Mlle. La VARENNE.

Eh mais ! c'eſt bien clair : le bonnet eſt à vous, les diamans ſont à vous, les boucles d'oreille ſont à vous, & des robes magnifiques que vous n'avez pas encore vues, heim ? m'entendez-vous maintenant ?

MARIANNE, *plus intriguée.*

Ah ! mon Dieu ! Et d'où cela me vient-il ?

Mlle. La VARENNE, *riant.*

Comment! petite nigaude, vous n'avez pas encore deviné M. le Marquis ?

MARIANNE, *ſe levant avec effroi.*

M. le Marquis !

Mlle. La VARENNE.

Eh bien ! qu'en dites-vous ? Eſt-ce faire les choſes ? Mais qu'avez-vous donc ?

MARIANNE, *la repouſſant.*

Laiſſez-moi. Ah ciel !

Mlle. La VARENNE, *allant à elle d'un air careſſant.*

Quoi donc, Marianne ! qu'eſt ce, ma chere amie ? vous trouvez-vous mal ? n'êtes vous pas auprès de votre meilleure amie ?

MARIANNE, *la repouſſant avec indignation.*

Vous ! mon amie ?

Mlle. La VARENNE.

Peſte ! comme vous prenez les choſes : oui, votre amie, & plus votre amie que vous ne penſez. N'eſt-il pas bien heureux, pour une petite fille de votre ſorte, d'être aimée d'un homme tel que M. le Marquis. Combien j'en ſais qui deſireroient vôtre bonne fortune ! (*D'un ton plus doux*). Allons donc, Marianne ; allons, mon enfant ; ayez un peu plus de raiſon.

MARIANNE, *vivement.*

Je veux ſortir d'ici ; oui, j'en veux ſortir. Que je ſuis malheureuſe ! (*Elle pleure amerement*).

Mlle. La VARENNE, *l'arrêtant avec colere.*

Non, Mademoiſelle, vous ne ſortirez pas ; & puiſque vous le prenez ainſi... Voilà, en vérité, un joli tour que vous me faites là. Il vous ſied bien de grimacer ; n'avez-vous pas promis votre amitié à M. le Marquis ?

Prenez garde à vous. Je ſaurai vous perdre auprès de votre marraine.

SCENE X.

La MARQUISE, Mlle. La VARENNE, Mlle. DUBOIS, MARIANNE.

La MARQUISE *entre furieuſe.*

Il faut convenir que voilà un monſtre bien abominable!

Mlle. La VARENNE.

La Marquiſe! ah ciel!

La MARQUISE.

Sors, indigne ſcélérate, ſors. Je ne ſerois plus maîtreſſe de ma colere.

Mlle. La VARENNE.

Eh mon Dieu! Madame....

La MARQUISE.

Tu oſes me parler, malheureuſe! Sors, te dis-je, à l'inſtant. Je te fais grace; car tu mériterois d'être renfermée pour le reſte de tes jours.

(*Mlle. La Varenne ſort*).

SCENE XI, & *derniere.*

La MARQUISE, MARIANNE, Mlle. DUBOIS.

La MARQUISE.

Une fille en qui j'avois mis toute ma confiance. Bon Dieu! à qui ſe fier déformais! Mlle. Dubois, je n'oublierai pas le ſervice que vous venez de me rendre.

Mlle. DUBOIS.

Madame, je n'ai fait que ce que j'ai dû faire.

LA MARQUISE.

Ma chere Marianne ; conſole-toi ; ma fille.

MARIANNE, *ſanglottant.*

Non jamais... jamais... Vous ne m'aimez plus.

LA MARQUISE, *affectueuſement.*

Qui ? moi, ma chere enfant ! je t'aime plus que jamais. Tu es un fille reſpectable. Oui, ma Marianne, tu viens de donner des preuves d'une vertu héroïque qui redouble mon attachement. Allons, embraſſe-moi ; oublions qu'il y ait au monde des monſtres auſſi déteſtables que La Varenne. (*A Marianne, qui pendant ce tems a eſſuyé ſon rouge, & qui veut arracher ſa coëffure*). Eh bien ! que fais tu-là ?

MARIANNE.

Hélas ! ma chere marraine, laiſſez-moi. Ces indignes ajuſtemens me rappellent à mes chagrins.

La MARQUISE.

Ah ! ma chere fille ! ce dernier trait-là m'enchante ! Viens, tu mérites de me tenir lieu des enfans que le ciel m'a refusés ; viens prendre la place que je leur avois destinée dans mon cœur. Ma Marianne, ma fille, garde ces ajustemens ; ils sont à toi : tu peux les porter sans honte, puisque je te les donne. Au lieu d'être le prix du vice, ils deviendront la récompense de la vertu.

Fin du troisieme Volume.

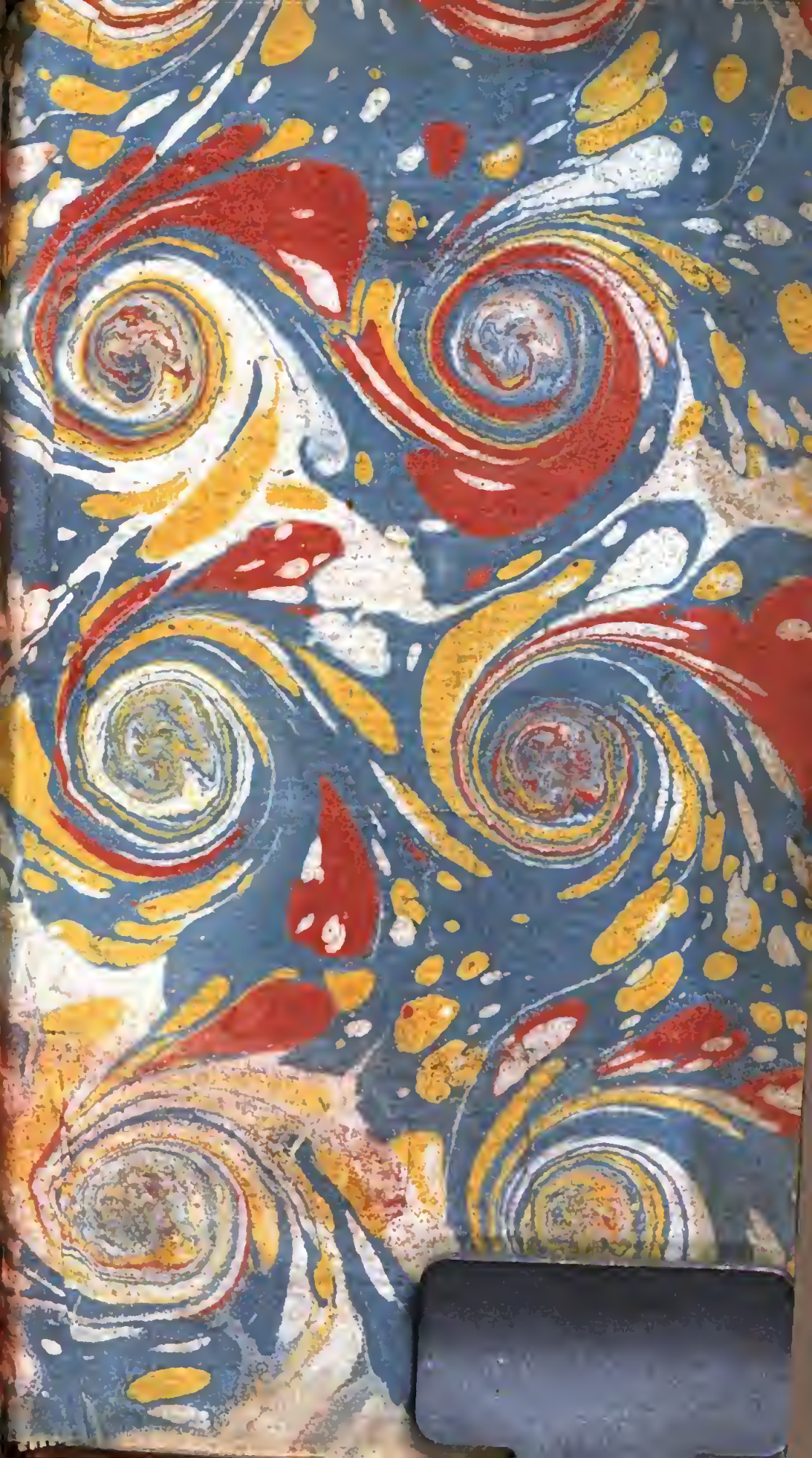
66128

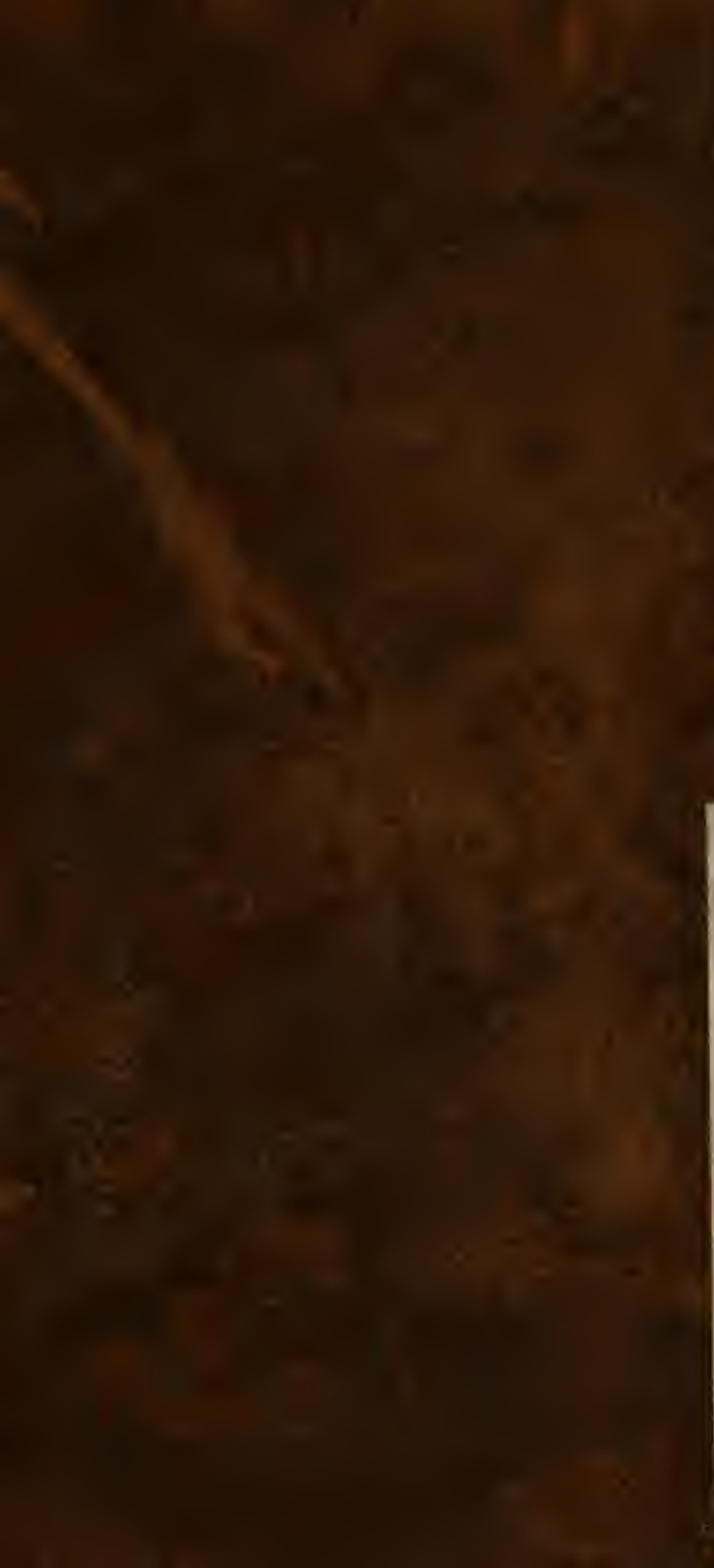
TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Les Étrennes.	Page 1
Les Habits de-Noces.	31
Le Café borgne.	65
Le Parti ſage.	95
Adélaïde, ou les Combats de l'Amour & du préjugé.	131
La double Inconſtance.	163
L'Amour vaincu par la Vertu.	191
Le Muet.	209
Le Conſeil de Famille.	249
Marianne, ou les Dangers de l'inexpérience.	283

Fin de la Table du troiſieme Volume.





BIBLIO

SCA

PLU

N.º